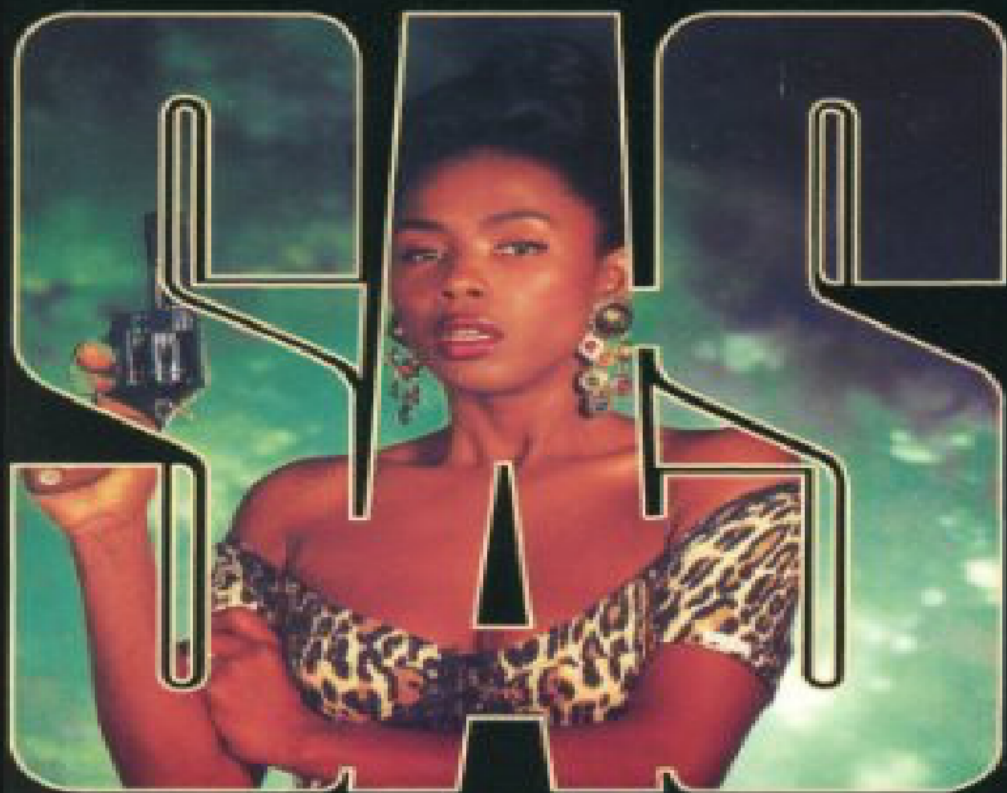


SAS [101] – La piste de Brazzaville

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA PISTE DE BRAZZAVILLE

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

SAS – 101

LA PISTE DE BRAZZAVILLE

EDITIONS DE VILLIERS

Photo de la couverture
Michel MOREAU

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions de Villiers, 1991.

ISBN : 2 – 7386 – 0161 – 8

ISSN : 0295 – 7604

CHAPITRE PREMIER

Les torchères des forages « off shore » scintillaient comme des étoiles lointaines et rougeâtres, au large de la langue de terre baptisée « Côte Sauvage » marquant la limite ouest de Pointe-Noire. Cette presqu'île de sable grisâtre ne présentait, en dépit de son nom, aucun relief particulier. De jour, c'était tristounet et la seule distraction, la nuit, était d'observer la myriade de lucioles artificielles piquetant la nuit. L'Atlantique, de Libreville au Gabon, au nord, à l'enclave de Cabinda, au sud, était saupoudré de ces sangsues d'acier qui pompaient l'or noir vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Issam Hadjez arrêta sa voiture en bordure de la plage déserte, en descendit et, sans un regard pour le spectacle, se retourna vers le véhicule et lança d'une voix agacée :

— Alors, tu viens, Eugénie ?

Eugénie Kangou pivota avec une lenteur voulue, dépliant ses longues jambes café au lait découvertes jusqu'en haut des cuisses par une robe ultra-courte, quasiment de la même couleur que sa peau, collante comme un gant. À peine debout, d'un geste coutumier, elle se pencha en avant, tirant sur le tissu pour le descendre un peu, faisant du même coup saillir sa croupe et tendant le stretch sur ses seins épanouis. À l'inverse de la plupart des Africaines, Eugénie Kangou possédait une arrogante poitrine qu'elle promenait orgueilleusement dans tous les bars de Pointe-Noire. Avec ses cheveux crépus taillés au carré, elle ressemblait vaguement à Grâce Jones, ce qui en faisait la pute la plus recherchée de tout l'Ouest du Congo. L'après-midi on pouvait admirer son corps pulpeux au bord de la piscine de l'hôtel *Zamba* où il était rare qu'un « expatrié » ne succombe pas, piétinant allègrement les risques de SIDA pour un moment agréable passé entre ses cuisses fuselées.

Elle fit quelques pas maladroits sur ses escarpins trop hauts, maugréant contre le trottoir défoncé. Comme elle arrivait à la hauteur d'Issam Hadjez, le Libanais lui flatta la croupe, enfonçant le tissu entre la raie de ses fesses et la poussant sournoisement vers la grande plage déserte à cette heure tardive.

Elle se dégagea d'un coup de hanche et lui lança, ironique :

— Je croyais qu'on allait chez toi...

Issam Hadjez habitait un peu plus loin, dans une des somptueuses

demeures qui bordent la Côte Sauvage, face à la plage.

— Arrête tes conneries ! répliqua-t-il sans même se mettre en colère. Et viens !

Eugénie fixa, au-delà du sable, la ligne blanche des rouleaux de l'Atlantique, qui se brisaient avec un grondement sourd, et dit d'une voix bougonne :

— J'aime pas le sable ; après, on en a partout...

Issam Hadjez sentit la moutarde lui monter au nez.

Il l'avait emmenée dîner à *La Pizzeria*, le restaurant chic de Pointe-Noire, pratiquement réservé aux « expatriés », où seuls les garçons étaient noirs. En plus, il s'appropriait à lui donner généreusement 10 000 F⁽¹⁾ pour sa future prestation, alors il ne fallait pas pousser ! Le Libanais avait une position trop en voie à Pointe-Noire pour aller dans un hôtel avec Eugénie et puis ses envies étaient simples. Du genre qu'on pouvait satisfaire en quelques minutes. Il avait déjà tâté des charmes d'Eugénie Kangou et y revenait régulièrement. En plus, il ne voulait pas rentrer trop tard, pour ne pas inquiéter sa femme.

Il serra le bras de la Noire, furibond.

— On va pas faire ça sur le capot, non ?

— Non, mais je veux pas aller sur la plage. Allons sur la digue, répliqua Eugénie.

Ce qu'elle appelait la digue était en fait une longue structure métallique qui partait de la route un peu plus loin, enjambant la plage, avançant de plusieurs centaines de mètres au milieu de l'Atlantique, terminée par une batterie de grues. Une jetée pour l'embarquement du phosphate, désaffectée depuis l'inondation de la mine. Un coin tranquille pour les amoureux...

Sans attendre la réponse de son client, Eugénie Kangou se mit en marche vers la digue, balançant paresseusement son cul somptueux sous le nez du Libanais, sûre qu'il suivrait, comme la limaille de fer va vers l'aimant.

Les deux grosses chaînes d'or ornant la poitrine d'Issam Hadjez cliquetèrent légèrement lorsqu'il rattrapa la Noire et posa une main possessive sur ses fesses, salivant d'avance. Une centaine de mètres plus loin, ils empruntèrent un des escaliers rouillés permettant d'accéder à la digue. Dix mètres plus haut, le vent de la mer rendait le fond de l'air presque frais. Eugénie fit claquer ses talons sur les plaques de métal, s'éloignant vers l'extrémité où se dressaient les grues immobiles. On les distinguait à peine dans la pénombre. À part les claquements des talons d'Eugénie, le clapot de l'océan sur les piliers rouillés était le seul bruit à la ronde.

— Hé, on va pas aller jusqu'au bout !

Issam Hadjez s'essouffait à suivre les longues enjambées d'Eugénie Kangou. Plus petit qu'elle et bien enveloppé, il réduisait d'habitude ses

efforts physiques au strict minimum. Il rattrapa la Noire et la coinça contre la rambarde métallique, glissant immédiatement une main avide sous sa robe, pinçant de l'autre les pointes de ses seins à travers le tissu, le sommet de son crâne dégarni à la hauteur du menton d'Eugénie. Très vite, il se mit à souffler comme un bœuf, le ventre en feu. Sous sa robe de stretch, Eugénie Kangou ne portait qu'un string minuscule, dégageant totalement sa croupe ferme à la cambrure insolente. Issam Hadjez passa les deux mains sous la robe et se mit à pétrir les globes jumeaux, haletant d'excitation. Eugénie se laissait faire, les bras ballants, regardant vaguement les torchères flambant à l'horizon. Brusquement, Hadjez la décolla de la rambarde métallique et la fit pivoter, prenant sa place, le dos à la plage.

— À toi ! fit-il simplement.

Avec lui, c'était réglé comme du papier à musique. D'un geste preste, Eugénie tira sur le zip de son pantalon, faisant jaillir le sexe déjà dressé. S'accroupissant, elle l'enfonça dans sa bouche. Issam Hadjez exhala un soupir ravi. Eugénie Kangou ne volait pas ses sous... Bien calé contre la rambarde, il regardait la tête crépue monter et descendre le long de son ventre, son membre enfermé dans un délicieux fourreau brûlant, animé d'une langue habile et infatigable !

Ça c'était la vie !

Il plaqua ses paumes contre la poitrine de la Noire, puis saisit les pointes tendues grosses comme des crayons et les fit tourner entre ses doigts. Il ignorait pourquoi, mais cela augmentait son plaisir. Impavide, Eugénie Kangou continuait sa fellation avec la régularité d'un métronome, accroupie sur ses talons, à l'africaine.

Issam Hadjez sentit les premiers picotements du désir monter de ses reins et aussitôt la caresse de la bouche s'accéléra. Issam Hadjez fut pris d'une sainte horreur ! Cette salope essayait de tricher !

— Arrête, petite conne ! lança-t-il en la repoussant brutalement.

Les Libanais traitaient les Africains comme des chiens. Si le moindre Blanc s'était permis leurs façons, il se serait fait traiter de raciste, mais les Africains, résignés, considéraient les Libanais comme une race haïssable, certes, mais à part. Évidemment, en cas de pogrom, c'était quand même eux qu'on égorgeait en premier.

Il y avait une justice...

Docile, Eugénie se redressa et se retourna pour s'accouder à la rambarde, face à la mer et aux torchères, les reins bien creusés.

Issam Hadjez releva alors le stretch marron, découvrant la croupe d'Eugénie, pratiquement de la même teinte. La ficelle plus sombre du string noir disparaissait entre les fesses incroyablement creusées. Issam Hadjez les contempla quelques instants en salivant. Légèrement déhanchée, Eugénie attendait, bien cambrée, son capital mis en valeur.

— Tu as vraiment le plus beau cul de Pointe-Noire ! murmura le

Libanais d'une voix altérée.

Il s'approcha au maximum et frotta son membre encore humide de salive contre la peau tiède et ferme des globes rebondis. Puis, des deux mains, il écarta de la taille de la Noire l'élastique du string, le faisant glisser le long de ses hanches, puis de ses jambes, jusqu'aux chevilles. Eugénie Kangou leva un pied et la boule de dentelle noire resta accrochée à sa seule cheville gauche. Comme ça, elle ne risquait pas d'être emportée par le vent.

Le Libanais s'était écarté de quelques centimètres, entretenant son érection d'une légère masturbation. Fasciné par cette croupe parfaite. Il se mit à la tâter, enfonçant les doigts partout où il le pouvait, respirant à petits coups. C'était délicieux de refréner sa furieuse envie de la transpercer sur-le-champ.

Les jambes légèrement ouvertes, Eugénie se laissait faire, la robe roulée autour de sa taille. Au bout d'un moment, elle tourna la tête et lui lança :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?...

Issam Hadjez voulait en avoir pour son argent. Regarder, c'était aussi en profiter. Mais l'envie de conclure fut la plus forte. Fouillant dans sa poche, il en sortit un préservatif et l'enfila fébrilement.

Saloperie de SIDA ! Il fallait se méfier de tout maintenant... À l'hôpital de Pointe-Noire, les gens mouraient comme des mouches ; on murmurait que la meilleure amie du président Sassou N'Guesso y avait succombé elle aussi et que, depuis, il prenait le problème au sérieux. D'habitude, en Afrique, on préférerait le nier.

Une fois équipé, Hadjez revint contre Eugénie et insinua son membre entre les deux globes fermes, le promenant lentement de haut en bas, emprisonné par la chair tiède. Hélas, la sensation n'était pas la même que s'il avait été en contact direct. Se guidant d'une main, il descendit le plus bas possible et devina à la moiteur nouvelle qu'il était arrivé au but. Sa petite taille lui permettait de s'enfoncer dans sa partenaire sans même plier les genoux. D'un coup de reins énergique, il enfouit son membre au fond d'Eugénie qui salua sa prise de possession d'un gémissement poli.

Déjà, les deux mains crispées dans ses hanches, Issam Hadjez se mettait à la besogner lentement, afin de prolonger l'exquise sensation le plus longtemps possible. La bouche ouverte sur son souffle court, le regard glué à son membre entrant et sortant de sa soyeuse tanière. Penchée en avant, le visage au-dessus de l'océan, Eugénie Kangou se laissait faire, bien calée sur ses escarpins, les reins creusés. C'était quand même moins pénible que de taper à la machine dans un bureau... Elle sentit son partenaire se retirer et remonter, toujours pressé contre elle, jusqu'à ce qu'il s'arrête à l'ouverture de ses reins.

— Tu vas me casser le cabinet ?⁽²⁾

C'était juste une constatation. Il fallait se mettre d'avance d'accord sur les prix. Avec Issam, ce n'était pas un problème, il avait toujours sur lui des liasses de billets de dix mille francs.

— Et comment ! lança Issam.

Il se propulsa en avant de tout le poids de son corps. Pendant quelques secondes, l'ouverture qu'il forçait résista, puis son sexe fut avalé d'un coup, disparaissant entre les fesses somptueuses d'Eugénie Kangou. Issam en avait les mains moites d'excitation. Avec ses pouces, il écarta les globes resserrés autour de son membre afin de mieux jouir du spectacle.

— Tu es bien emmanchée, hein ! souffla-t-il. Tu peux plus t'en aller !

— Non, ça c'est vrai, fit Eugénie Kangou.

Elle n'avait pourtant aucune intention de se dérober à son devoir, mais ce dialogue donnait au Libanais l'illusion d'un viol. Il commença un lent va-et-vient, le cerveau en feu.

Allant et venant entre les fesses d'Eugénie Kangou, Issam Hadjez se sentait le maître du monde. Comme lorsqu'il réussissait une très belle affaire.

Un bruit de métal heurté troubla soudain son euphorie. Toujours enfoncé dans la croupe de la Noire, il tourna la tête.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent brutalement. Une silhouette venait de surgir de l'obscurité et avançait vers le couple, coupant toute retraite vers l'escalier menant à la route.

Il n'eut pas le temps de se demander ce que l'homme faisait là. Deux têtes apparurent, au-dessus de la rambarde de fer, suivies par deux corps : des Noirs athlétiques qui sautèrent avec souplesse sur le sol métallique. Les trois hommes s'étaient dissimulés dans les entretoises soutenant les piliers de la digue. Déployés, ils approchaient du couple. Le Libanais vit briller des lames dans les mains de deux des nouveaux venus. Toutes les histoires concernant les attaques de promeneurs isolés lui revinrent en mémoire. Ces trois voyous ne venaient sûrement pas lui demander l'heure. Il n'y avait même pas pensé, lorsque Eugénie l'y avait entraîné, sûr de sa puissance.

— Tu as fini ?

Ne le sentant plus s'agiter entre ses fesses, la Noire se renseignait.

Issam Hadjez s'arracha de la croupe somptueuse qu'il labourait et fit face aux trois Noirs. Le plus petit – qui semblait être le chef –, trapu, mais sans arme, s'arrêta à un mètre de lui.

— Toi, le *moundélé*⁽³⁾, tu ne bouges pas et tu te laisses faire !

Sans attendre la réponse du Libanais, il lança son bras en avant, agrippa les deux chaînes d'or qui s'étaient sur la poitrine d'Issam Hadjez et tira violemment. Avec un claquement sec, les fermoirs

cédèrent et le Noir ramena les bijoux qu'il enfouit aussitôt dans la poche de son blue-jeans.

Issam Hadjez poussa un hurlement de fureur et, sans réfléchir, se jeta sur l'homme, crochant sa main droite dans le cou épais du Noir et, de la gauche, cherchant à fouiller sa poche pour récupérer son bien.

Presque sans bouger, le voyou releva brutalement son genou, écrasant le sexe encore encapuchonné. Issam Hadjez se plia en deux avec un jappement de chien blessé, un jet de bile jaillit de sa bouche et il serait tombé si son agresseur ne l'avait pas soutenu. Il sentit que des mains ramenaient ses poignets derrière son dos. Une lame froide se posa sur sa gorge et une voix dit à son oreille :

— Tu ne fais pas le con, ou on te coupe...

Pour donner plus de poids à la menace, la lame appuya un peu plus sur son larynx. La rage au cœur, le Libanais dut subir une fouille rapide et précise. Un des voleurs poussa un sifflement ravi en extrayant de sa poche-revolver une liasse de billets de dix mille francs CFA. Ils n'avaient pas tous les jours un butin pareil... Issam Hadjez tenta de se débattre lorsqu'il sentit qu'on lui arrachait sa Rolex en or piquetée de brillants. Des mains le palpèrent encore un peu puis les trois hommes s'écartèrent de lui et le poignard quitta sa gorge.

Il se redressa, groggy, le goût aigre de la bile dans la bouche, les vêtements en désordre, son sexe recroquevillé pointant hors de son pantalon.

— Salauds ! glapit-il. Salopards de voleurs ! Je suis Issam Hadjez. Je connais Antoine Pougui, le chef de la Milice, je vous ferai couper les couilles, petits salopards de nègres !

Un des trois hommes qui s'éloignaient sans se presser vers la terre ferme lança, par-dessus son épaule, goguenard :

— Tais-toi, sale Blanc ! Sinon, on te pique aussi tes sapes.

Généralement, les détrousseurs qui opéraient sur la digue désaffectée abandonnaient leurs victimes nues, leur prenant même leurs slips. Mais là, le butin était si conséquent qu'ils s'en contentaient...

Issam Hadjez, bouillant de fureur, se retourna vers Eugénie Kangou. La Noire avait rabaissé sa robe et attendait, paisiblement appuyée à la rambarde métallique. Une idée flasha dans la tête du Libanais. Tout à coup, il se rua en avant et serra les doigts autour du cou d'Eugénie, hurlant :

— Salope ! Sale petite pute ! C'est des copains à toi. C'est toi qui m'as fait venir ici !

— Hé, arrête, tu es dingue ! protesta la Noire.

Eugénie Kangou se débattait, tentant de repousser Issam Hadjez. Mais ce dernier, déchaîné, s'accrochait à elle, la bourrant de coups de pied et de poing. Elle poussa un cri aigu quand il écrasa un de ses seins

d'un violent coup de poing. Un des voleurs observait la scène, étonné. D'habitude, cela se passait sans histoire, les victimes étant trop contentes de s'en tirer sans avoir la gorge tranchée...

— Sale petite pute ! glapissait Issam Hadjez, je vais t'emmener au PSP⁽⁴⁾. Ils vont t'arracher les seins avec des tenailles jusqu'à ce que tu parles. Et moi, je te crèverai ensuite !

Il la secouait comme un prunier. Prise de panique, Eugénie Kangou lança quelques mots en lingala à l'intention des trois hommes. Il y eut un moment de flottement. Si elle parlait, ils risquaient de gros problèmes. Au Congo, les voleurs se faisaient généralement exécuter sur place...

Pensant à sa Rolex, à son argent, à ses chaînes en or, le Libanais n'avait même plus peur. Le chef de la Milice était son obligé. Il mettrait tout en œuvre pour retrouver ses voleurs.

Il ne vit pas tout de suite les trois hommes qui revenaient sur leurs pas silencieusement, tout occupé à se colleter avec Eugénie Kangou. Celle-ci, qui n'était pas une mauvaise fille, lui dit soudain à voix basse :

— Issam, attention, ils vont te tuer ! Saute en bas !

Le Libanais se retourna. Il eut le temps de voir un des Noirs brandissant un couteau, puis la lame plongea dans son ventre, jusqu'à la garde. Le tueur remonta d'un violent coup de poignet, sectionnant plusieurs artères et retira sa lame vingt centimètres plus loin. Issam Hadjez fit quelques pas en arrière, le regard déjà voilé, et tomba, foudroyé par une hémorragie massive. Il resta allongé sur le métal froid de la digue, secoué encore de quelques tressaillements, observé par le regard bovin d'Eugénie Kangou.

— Viens, lui lança le chef des voleurs.

On avait peut-être entendu les cris, bien que les rares patrouilles de police ne s'aventurent guère dans ce coin...

Ils filèrent tous les quatre, dégringolèrent les escaliers et se retrouvèrent accroupis sous les piles de ciment du dock. Le chef tira les billets volés à Issam Hadjez et en compta une partie qu'il tendit à Eugénie Kangou. Celle-ci les recompta. C'était bien à son initiative qu'ils avaient monté ce guet-apens... Elle savait que le Libanais confiant dans sa puissance se promenait toujours avec une petite fortune sur lui.

Eugénie Kangou releva la tête.

— Il manque dix mille qu'il me devait, fit-elle simplement.

En grommelant, le chef lui tendit un billet. Elle mit le tout dans son slip, ce qui lui faisait un peu de ventre. Puis, après s'être assurés que la route était déserte, ils se séparèrent.

Eugénie Kangou resta un peu en arrière. Les billets lui chauffaient agréablement la peau. Elle traversa la route et rejoignit en quelques minutes l'hôtel *Zamba*. Elle n'avait pas envie de se promener en ville

avec cette petite fortune à cette heure-là, la spécialité des miliciens en patrouille étant de dépouiller les putes qui rentraient chez elles.

Après avoir traversé les jardins de l'hôtel, elle se retrouva au bord de la piscine déserte. On se couchait tôt à Pointe-Noire. Tranquillement, elle s'installa sur une des chaises longues. Il lui arrivait de dormir là, parfois, lorsqu'un client la virait de sa chambre au milieu de la nuit.

La silhouette de la digue se découpait dans le clair de lune comme un bras sombre tendu sur l'océan. Eugénie se dit que Issam Hadjez n'aurait pas dû se mettre en colère : il avait assez d'argent pour ne pas en faire une maladie. Mais les Libanais, lorsqu'on touchait à leur fric, c'était comme si on s'attaquait à leur mère.

Maintenant, cet imbécile de moundelé gisait sur le dock, saigné à blanc, alors qu'Eugénie, dès le lendemain matin, irait se commander quelques robes chez la meilleure couturière de la Cité⁽⁵⁾.

CHAPITRE II

L'atmosphère ouatée de la salle à manger de l'hôtel *Bristol* faisait penser à une crypte funéraire, en un peu moins gai... Malko et Jack Ferguson, le très oxfordien chef de station de la CIA à Vienne, en étaient les seuls clients, à part cinq Japonais qui mangeaient à peine, se contentant de vider un magnum de Moët, intimidés par le décor pompeux et l'ambiance guindée. L'Américain leva son verre de Riesling qui accompagnait un foie gras hongrois très convenable.

— Encore une fois, bravo pour votre dernière mission, lança-t-il. Rétrospectivement, je me demande ce qui serait arrivé si vous aviez échoué⁽⁶⁾.

Un ange traversa l'auguste salle à manger, les ailes ployant sous le poids de bombes atomiques. Depuis que Malko avait réussi à intercepter les ultimes éléments permettant à l'Irak de fabriquer des projectiles nucléaires et leur vecteur, Saddam Hussein avait envahi le Koweït et on savait maintenant de quoi il était capable... Malko avait enfin passé un été paisible dans son château de Liezen, Alexandra lui ayant pardonné l'épisode Mandy Brown, redevenue provisoirement fidèle et amoureuse. C'était rare que la Central Intelligence Agency lui accorde un répit aussi long. Aussi l'invitation à déjeuner de Jack Ferguson n'était-elle sûrement pas innocente. L'Américain eut pourtant l'élégance d'attendre que Malko ait terminé son foie gras pour demander, d'une voix volontairement détachée :

— Vous souvenez-vous du DC 10, qui a explosé l'année dernière au-dessus du Niger, après son décollage de N'djamena en faisant cent soixante et onze morts ?

— Évidemment, dit Malko.

Tragédie qui lui rappelait un autre avion détruit par un attentat terroriste : le vol 103 de la Panam, volatilisé au-dessus de Lockerbie en Écosse. Il avait réussi à attirer hors de son refuge libanais le responsable de cet acte horrible et à l'exécuter⁽⁷⁾. Non loin de l'endroit où il se trouvait maintenant, à quelques kilomètres de Vienne, justement. Découvrant du même coup qu'avec un peu de chance, on aurait pu éviter cette catastrophe. Ce n'était pas un bon souvenir...

— Nous n'avons jamais pu identifier les coupables de l'attentat du DC 10, continua le chef de station. Ni leurs commanditaires.

— D'où était parti le vol ?

— De Brazzaville, au Congo. À destination de N'djamena et Paris.
— Il n'y a pas eu d'enquête, là-bas ?
— Si, mais sans résultat. Nous avons simplement trouvé un mobile possible. Il y avait à bord de ce vol trois de nos meilleurs éléments du Desk « Afrique ». Ils venaient de terminer une tournée en Afrique de l'Ouest et en Afrique Centrale, afin d'évaluer la menace de pénétration libyenne. Ils avaient interrogé beaucoup de gens et rapportaient des tas de documents. Leur disparition a été un coup très grave porté à nos activités dans cette partie du monde.

— Les Libyens sont tout à fait capables d'avoir commis le crime, remarqua Malko.

— Bien sûr, renchérit Jack Ferguson, mais nous n'avons pas pu le prouver. D'autre part, les attentats commis contre des vols commerciaux ont rarement pour but de se débarrasser d'un ou de plusieurs individus. Il y a des méthodes plus simples pour cela. Il s'agit de « signaux » envoyés à un gouvernement par un État pratiquant le terrorisme, ou une organisation. Donc l'enquête est au point mort depuis des mois, ou plutôt était...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Ah, bon ? Que s'est-il passé ?

L'Américain attendit que le garçon se soit éloigné après leur avoir apporté leur gigot de chevreuil pour répondre :

— Ce que les policiers appellent « un fait nouveau ». Il y a quelques jours, un Libanais de confession chiite s'est fait assassiner à Pointe-Noire, au Congo. Un certain Issam Hadjez. Un type pas très clair. On l'avait identifié comme actionnaire d'une banque qui « lavait » des narcodollars en Suisse. Là-bas au Congo, il était mêlé à des tas de trafics, de combines, et gagnait beaucoup d'argent.

— Pourquoi a-t-il été tué ? demanda Malko.

Jack Ferguson eut une moue dégoûtée.

— Oh, une histoire sordide ! Il s'est fait attaquer par des voyous qui l'ont dévalisé et tué parce qu'il se défendait. Il avait dû s'isoler avec une pute dans un endroit un peu trop désert...

— Ce meurtre a un rapport avec l'affaire du DC 10 ?

— Le meurtre proprement dit, non. C'est juste un crime crapuleux. On n'a pas retrouvé les meurtriers, ni la fille qui était probablement leur complice mais nous nous en fichons totalement. Ce type était tout, sauf sympathique. Et les chiites libanais ne nous portent pas dans leur cœur... Seulement, les flics congolais ont trouvé sur lui un petit carnet couvrant plusieurs années, sur lequel il notait toutes ses dépenses, et ont eu la curiosité de le dépouiller. À la date du 15 septembre dernier – soit quatre jours avant l'attentat – figurait une annotation inattendue : « 412 000 ; billet Brazzaville-Paris aller-retour Bernard Moulouki ».

« Ça les a intrigués. Pourquoi Issam Hadjez, pas vraiment connu

pour sa générosité, avait-il offert un billet d'avion à quelqu'un ? À tout hasard, ils ont vérifié la liste des passagers et il n'y était pas. Mais un flic pas trop paresseux a découvert que ce Bernard Moulouki était inconnu à Pointe-Noire. En cherchant plus, on a fini par le localiser, à Brazzaville, où il tenait une sorte de bazar. Les policiers congolais l'ont convoqué pour l'interroger et ce qu'ils ont trouvé bizarre, c'est qu'il a nié connaître Issam Hadjez ou avoir reçu un billet d'avion. Il a pu prouver d'ailleurs qu'il n'était jamais sorti du Congo et ne possédait même pas de passeport. Il s'en serait peut-être tiré avec une trempe si l'histoire du DC 10 n'était pas un sujet vachement brûlant pour les Congolais qui ont eu quarante-neuf morts dans l'attentat... Du coup, la police a vraiment mis le paquet, en le faisant « grimper au cocotier ».

— C'est-à-dire ?

— C'est une méthode des flics congolais très simple pour faire parler les récalcitrants. On plante un poteau bien lisse de quatre ou cinq mètres de haut dans la cour du commissariat. À coups de chicote, on force le suspect à monter jusqu'en haut, et on l'avertit : Si tu n'es pas un menteur, tu vas rester en haut.

« Même un singe aurait du mal à se maintenir accroché au bois lisse. Alors, le type retombe, se fait rouer de coups de bâton et n'a plus qu'à remonter. S'il reste au sol, ils lui éclatent la tête.

« Bernard Moulouki a retrouvé la mémoire à sa cinquième ascension... Il a fini par avouer que le billet d'avion n'était pas pour lui, mais pour un de ses copains, un certain Alphonse Loukoula, qui habitait Brazza. Moulouki avait simplement servi de messenger, alors qu'il se trouvait de passage à Pointe-Noire. Issam Hadjez l'avait chargé de remettre le billet à son utilisateur, Alphonse Loukoula.

— Ce billet était pour quel vol ?

— Celui qui a explosé. On a d'ailleurs retrouvé son nom sur la liste des passagers.

— Donc, il est mort, fit préciser Malko.

Jack Ferguson sourit sans répondre.

— On sait pourquoi cet Hadjez lui a offert ce billet ? s'enquit Malko. La philanthropie n'est pas vraiment une vertu libanaise.

— C'est là que cela se corse, enchaîna l'Américain. Pour quelques coups de chicote de plus, Bernard Moulouki a avoué qu'avec le billet d'avion, il avait remis de la part d'Issam Hadjez une valise à transporter jusqu'à Paris. Une Samsonite bleue « silhouette ».

— Qui aurait contenu quoi ?

— De la drogue, d'après Moulouki. De l'héroïne en provenance de la vallée de la Bekaa, au Liban, arrivée au Congo via Abidjan.

— C'est plausible ?

— Tout à fait. Les Libanais et les Syriens passent par des circuits de plus en plus sophistiqués pour écouler leur saloperie. En Afrique, ils

disposent de réseaux nombreux et bien organisés. Comme ils s'entendent admirablement à corrompre les Africains, ce qui n'est pas vraiment un exploit, ils font ce qu'ils veulent dans les aéroports. Ça aide.

— Donc, conclut Malko, cet Issam Hadjez aurait fait sauter le DC 10 en utilisant le regretté Alphonse Loukoula. Pour le compte de qui ?

L'Américain eut une moue dubitative.

— Avec Hadjez, on retrouve le chaudron libanais : les extrémistes palestiniens, les chiites et les hezbollahs, eux-mêmes proches des Libyens.

Cela ressemblait également à une de ces histoires africaines tortueuses à souhait et fausses à 95 %. Devant le scepticisme évident de Malko, Jack Ferguson se hâta de préciser :

— Il y a un fait troublant, ignoré des Congolais et à plus forte raison de Bernard Moulouki. Nos experts se sont livrés à un travail de bénédictins sur la carcasse du DC 10 détruit. Le reconstituant pièce par pièce. Ils ont ainsi pu déterminer que la bombe était dissimulée à l'intérieur d'une valise embarquée à Brazzaville. Dans un container de bagages de soute appartenant à des passagers. Et aussi que cette valise était une Samsonite bleue « silhouette », un modèle qu'on ne trouve pas au Congo.

Malko demeura la fourchette en l'air. Personne n'aurait pu inventer ce détail et cela ne pouvait être une coïncidence.

— Nous sommes certains de tenir une piste sérieuse, continua Jack Ferguson. Et nous aimerions la creuser un peu.

Malko acheva son chevreuil avant de faire remarquer :

— En fait de piste, je parlerais plutôt d'impasse. Issam Hadjez est mort, tout comme Alphonse Loukoula. Quant à Bernard Moulouki, je pense que les Congolais en ont sorti tout ce qu'il sait, grâce à leur « cocotier ». En plus, la police congolaise a sûrement des moyens d'investigation sur place que je ne possède pas.

— Bien sûr, reconnut le chef de station de la CIA à Vienne, mais ils n'ont pas poursuivi l'enquête, à cause justement de ce que vous venez de faire remarquer... Seulement, il y a un hic : de l'avis de tous les gens qui l'ont connu, Alphonse Loukoula n'était pas un imbécile.

— Que voulez-vous dire ?

Il n'y a que deux hypothèses : ou il ignorait ce que contenait réellement cette Samsonite et il a sauté avec. Hypothèse peu vraisemblable : il était, paraît-il, très méfiant, comme tous les trafiquants. Ou il n'ignorait pas qu'il transportait une machine infernale. Connaissez-vous beaucoup de terroristes qui prennent l'avion où ils ont placé une bombe ?

— C'est juste, reconnu Malko. Il faudrait être kamikaze.

— C'est un mot inconnu dans le vocabulaire africain, trancha l'Américain. Donc, il n'est pas impossible qu'Alphonse Loukoula n'ait pas pris le DC 10 qui a sauté et se planque quelque part. Voilà pourquoi je veux vous envoyer au Congo.

L'Américain se reversa un peu de Riesling, laissant Malko assimiler son exposé. Ce dernier fit remarquer :

— Vous avez une station à Brazza, avec un chef de station. C'est plutôt à lui de traiter le problème.

Jack Ferguson eut un geste apaisant.

— OK, reconnu-il. Mais nous avons un problème avec Thomas Hauser, notre chef de station. Il est en fin de séjour et, depuis cette histoire, il a un peu perdu les pédales. Pour tout dire, il s'est mis à picoler sérieusement. Avec le climat, ce n'est pas vraiment recommandé. Nous lui avons envoyé un toubib de Langley qui l'a trouvé en pleine dépression. On voulait le remplacer, mais il n'y a personne de libre rapidement.

— C'est pourtant lui qui vous a signalé ce rebondissement, objecta Malko.

— Non, admit avec tristesse Jack Ferguson. C'est un gars du FBI qui effectuait un stage de coopération technique chez les Congolais. Il est devenu copain avec un colonel de la police qui l'a mis au courant. Les Congolais n'ont pas beaucoup de moyens mais semblent désireux d'aller plus loin. Le colonel M'Boukou est prêt à vous aider.

— Dites-moi, remarqua Malko, je vais être bien reçu par Thomas Hauser...

— Même pas ! Il pense qu'Alphonse Loukoula est mort et qu'on ne trouvera rien dans le bordel africain. Or nous, nous voulons au moins *essayer* de trouver les coupables.

Tout cela n'était pas enthousiasmant. Reposant uniquement sur une hypothèse d'école.

— Le Congo a un régime marxiste, si je me souviens bien, dit Malko. Nous ne devons pas être très bien vus. Ils ne collaboreront pas.

Jack Ferguson eut un sourire ironique.

— Mon cher Malko, vous retardez sur l'Histoire. Le marxisme n'est plus dans le vent. Le président du Congo, Sassou N'Guesso, vient d'adopter le multipartisme. Il n'y a plus de conflits politiques en Afrique. Juste quelques bonnes petites guerres tribales.

Effectivement quelques voisins proches et lointains du Congo s'étripaient joyeusement. Au Liberia, au Mali, au Rwanda. Dieu merci, comme tout cela se passait en Afrique, entre Africains, il était interdit de parler de racisme, celui-ci étant par définition réservé aux Blancs. Lorsqu'un Hutu sciait les jambes d'un Tutsi, après lui avoir coupé les oreilles et les parties génitales, simplement parce qu'ils

n'appartenaient pas à la même tribu, ce n'était pas du racisme. Il faisait simplement valoir son droit à la différence.

Devant l'insistance de Jack Ferguson, Malko se dit qu'il n'allait pas échapper au Congo.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ? demanda-t-il.

Soulagé, Jack Ferguson se détendit légèrement.

— Que vous retrouviez Alphonse Loukoula, s'il est toujours vivant. C'est notre seule chance d'en apprendre plus sur cet attentat et peut-être sur son commanditaire. Issam Hadjez n'était qu'un intermédiaire. Son nom ne figure dans aucun des fichiers du terrorisme.

— Il a rendu service, c'est tout.

Un garçon apporta l'addition.

Jack Ferguson qui griffonnait des indications pour Malko sur un petit bloc leva les yeux :

— *One for the road ?*⁽⁸⁾

— Une Stolichnaya bien glacée, dit Malko.

— Pour moi, un Gaston de Lagrange, annonça le chef de station.

— Thomas Hauser viendra vous récupérer. Même s'il n'est pas utile, il vous mettra au courant de certaines choses. Et vous aidera sur le plan matériel. Vous verrez, c'est un type très gentil, malgré son problème.

— Et si je retrouve cet Alphonse Loukoula ? demanda Malko, qu'est-ce que j'en fais ?

— Je vous ferai parvenir des instructions par l'intermédiaire de la station.

— Merci, dit Malko. Quel temps fait-il là-bas ?

L'Américain grimaça un sourire, en réchauffant entre ses doigts le verre plein de liquide ambré.

— C'est la mauvaise saison. D'ailleurs, il n'y a pas vraiment de bonne saison. J'espère que vous êtes vacciné contre *tout*. Le Congo est un bouillon de culture. Un des rares pays où il y a du palu même en ville et de la variété mortelle. Un de nos agents est mort là-bas en quatre jours. Vous avez intérêt à mettre dès aujourd'hui de la Nivaquine dans votre vodka. Si vous passez au travers, vous avez le choix entre la fièvre jaune, le choléra, la variole, les amibes, la bilharziose et le tétanos. Il y a même encore un peu de lèpre, ajouta-t-il avec gourmandise.

Un pays où Chris Jones et Milton Brabeck tomberaient raides morts dès leur arrivée.

CHAPITRE III

Un homme à la silhouette athlétique, de très grande taille, au crâne chauve rougi par le soleil, attendait au bas de la passerelle posée contre le flanc du Boeing 747, un sac de cuir rouge accroché à l'épaule. Titubant légèrement sur place. Dès qu'il émergea de l'avion, Malko eut l'impression de pénétrer dans un sauna. Une humidité poisseuse tombait du ciel gris et bas de ce début de saison des pluies. L'atmosphère était étouffante.

Il descendit les marches métalliques et posa le pied sur le goudron du tarmac ramolli par la chaleur. Aussitôt, l'homme au crâne chauve s'avança vers lui, la main tendue.

— Bienvenue à Brazza, dit-il. Je suis Thomas Hauser.

Sa poignée de main était moite et sans fermeté, une sorte de mollesse imprégnait ses traits pourtant énergiques et ses prunelles noires semblaient flotter dans le whisky... Sa diction pâteuse acheva d'édifier Malko. En dépit de l'heure matinale, le chef de station de la CIA à Brazza était ivre-mort. Heureusement que Jack Ferguson l'avait averti...

— Venez, fit-il, on va essayer de récupérer vos bagages avant qu'ils aient tout piqué.

L'aéroport de Maya-Maya ne payait pas de mine. À part un Mig 21 pourrissant dans un coin, les pneus à plat, et un antique DC 3 qui servait à des liaisons avec Kinshasa, à trente-cinq kilomètres à vol d'oiseau, au-delà du « pool », là où le fleuve Congo avait sa plus grande largeur, le 747 était le seul appareil en vue. La minuscule aérogare ressemblait plus à un vieux hangar rongé par l'humidité qu'à un aéroport international. Quelques soldats traînaient autour, Kalachnikov à l'épaule, bayant aux corneilles. Thomas Hauser donna le passeport de Malko à un Noir en civil qui, après un bref conciliabule, alla le faire tamponner dans un bureau interdit au *Vulgum pecus* et les accompagna ensuite dans le capharnaüm qui servait de salle des bagages. Une tape sur l'épaule du douanier, une croix à la craie sur la valise de Malko et ils se retrouvèrent dans une Blazer impressionnante avec ses glaces noires. Apparemment, Thomas Hauser avait des relations à l'aéroport.

— C'est gentil d'être venu me chercher, remercia Malko.

— Normal, fit l'Américain, c'est la Company qui vous envoie.

Il ne semblait pas trouver cette mission particulièrement opportune... Ils s'engagèrent à la sortie de l'aéroport sur une sorte d'autoroute bordée de cases, de champs en friche, avec parfois un bâtiment de ciment gris rongé par l'humidité. Une atmosphère provinciale.

— Il n'y a rien de nouveau sur cette affaire ? interrogea Malko.

Thomas Hauser secoua lentement la tête.

— Non. Et, à mon avis, il n'y aura rien. Tout ça, c'est de la palabre. Le type qui a été arrêté, Bernard Moulouki, a raconté n'importe quoi pour ne pas se faire éclater la tête. Je connais les Congolais. S'ils avaient eu quelque chose de sérieux, c'est *moi* qu'ils seraient venus trouver. Enfin, si Langley s'excite sur cette affaire, c'est son problème.

Ils arrivaient à un vaste rond-point au bord duquel un énorme panneau annonçait en lettres à demi-effacées : « Glorieux peuple Congolais, prenez votre historique courage pour écarter à jamais de votre sinueux chemin les ennemis mortels de votre développement : impérialisme et colonialisme ».

— Ils peuvent ajouter communisme, ricana Thomas Hauser, le pays est en train de foutre le camp.

L'Américain s'enfournait dans une avenue étroite, au goudron défoncé, bordée de bâtiments modernes en piteux état. Malko ne posait plus de questions : la rivalité entre FBI et CIA expliquait en grande partie la réaction de Thomas Hauser : les deux maisons se haïssaient.

Cette partie de Brazza ressemblait à un parc tropical où on aurait planté quelques demeures. Il y avait peu de circulation, de rares feux de signalisation allègrement brûlés. Une petite ville coloniale endormie et paisible, avec les habituels marchands en plein air, leur marchandise étalée sur les bas-côtés de la route.

— Je vous ai réservé à l'*Olympic Palace*, annonça Thomas Hauser. Il n'y a ni rats ni cafards, et très peu de putes. En plus, les chambres sont grandes.

Tandis qu'ils étaient arrêtés à un feu rouge, en face de l'hôpital, de grosses gouttes de pluie commencèrent à s'écraser sur le pare-brise. Il tombait des cordes lorsque la Blazer stoppa devant un modeste bâtiment de trois étages, au perron encombré de vendeurs d'ivoire et d'ébène.

— Voilà l'*Olympic*, annonça l'Américain. Allez vous installer, je vous attends au bar. Ensuite, on va déjeuner en ville, au *Park*. C'est assez sympa.

Malko n'eut que le temps de découvrir une grande chambre avec une télé Akai où on pouvait attraper CNN, donnant sur une piscine déserte et un petit parc. Changé, en jeans, il rejoignit le chef de station qu'il trouva en tête à tête avec une bouteille de Johnny Walker. La pluie avait cessé et ils dévalèrent vers le centre. Celui-ci s'étalait le long du

Congo, dominé par l'immeuble majestueux de l'hôtel *PLM M'Bamou*, au bord du fleuve. De l'autre côté, on apercevait les buildings de Kinshasa.

Le *Park II* ne payait pas de mine : une sorte de tonnelle entourée de murs verdâtres, avec quelques joueurs de dés blancs et noirs. Malko et l'Américain prirent une table à l'écart. Thomas Hauser promena un regard humide et ironique sur les tables vides.

— D'habitude, c'est plein de flics ici, remarqua-t-il. Les mouchards de la Sûreté congolaise.

Il commanda des steaks de phacochère et des « cravatées », la bière locale. Thomas Hauser vida la sienne d'un trait. Malko avait du mal à rencontrer le regard sombre de l'Américain. Son éthylisme semblait l'isoler du monde extérieur. Il se mit à mâcher sa viande en silence.

— J'espère que vous allez trouver quelque chose, finit par dire l'Américain, mais je n'y crois pas trop.

— Pourquoi ?

Thomas Hauser commanda une autre bière avant de répondre.

— Les Congolais racontent n'importe quoi. Et j'ai l'impression qu'ils n'ont pas vraiment envie qu'on démonte cette affaire.

Il s'interrompit. Un couple mixte venait d'entrer dans l'établissement et de s'installer à côté d'eux. Une très belle Africaine en boubou avec un type rougeaud qui ne quittait pas sa grosse bouche des yeux. La Noire croisa le regard de Malko et lui adressa un sourire imperceptible. Intercepté par Thomas Hauser.

— Encore une que vous pourrez mettre dans votre lit pour un pagne, dit-il à voix basse. Les Africaines sont très vénales et elles mènent couramment plusieurs amants de front. Il y a un petit motel derrière ce restaurant. On y pratique ce qu'on appelle ici le « day-use ». À l'heure de la sieste.

Malko ne se souciait guère de conquêtes. Cette mission lui semblait plutôt mal engagée.

— Vous me disiez que les Congolais ne souhaitaient pas aboutir. Pourquoi ?

— Peut-être à cause des Libyens. Des commanditaires possibles pour cet attentat. Or, à l'époque récente où ce régime était marxiste, ils avaient ici un bureau de recrutement, comme à Cotonou. On envoyait des jeunes Congolais, parfois des chômeurs, suivre des stages militaires en Libye. Tout s'est arrêté depuis. Il ne reste plus qu'une poignée de Libyens, dans leur ambassade en face de l'hôpital général. Plus quelques-uns dans la brousse, qui travaillent pour une société d'exploitation forestière, la SOCALIB, à Tala-Tala.

— Vous avez identifié des gens des Services ?

— Oui. Il y en a un. Mohammed Tarki. Il a magouillé avec les gens de l'IRA.

— Vous connaissez ses contacts ici ?

— Non. Mes homologues, la Sûreté d'État, n'acceptent aucun échange d'information. Leur patron, le général Edoura se rend très souvent en Libye.

— Issam Hadjez avait des relations avec ces gens ?

— Je ne sais pas. À l'époque, j'ignorais jusqu'à l'existence de ce type. D'autant qu'il vivait à Pointe-Noire.

L'Américain, la tête baissée, roulait entre ses doigts des boulettes de mie de pain. Malko avait l'impression d'avancer en pleine forêt tropicale, sans savoir où il allait. Il ne comprenait pas comment le chef de station en savait si peu. L'attentat avait pourtant remué les foules. Les joueurs de 421 s'esclaffèrent bruyamment. Thomas Hauser dit soudain :

— Nous avons un « stringer » ici : Barnabé Pombu. Un journaliste congolais. Ce n'est pas un aigle, mais il vous servira au moins de guide. Je l'ai prévenu. Il vous attend demain au Centre international de la presse, au coin de l'avenue Lumumba et de l'avenue Foch. Pour ses copains, vous êtes journaliste aussi.

Malko regarda sa banane flambée, se demandant comment un simple journaliste pouvait l'aider à découvrir les responsables d'un attentat terroriste.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— Pour moi, oui, fit l'Américain. Je crois que vous avez un contact direct avec le colonel M'Boukou.

— C'est exact, reconnut Malko. À la demande de Jack Ferguson.

Thomas Hauser eut un geste fataliste signifiant qu'il s'en moquait comme de son premier rapport.

— Allez le voir. Lui n'est pas maqué avec les Libyens. Mais je n'ai pas l'impression qu'il sache grand-chose.

Ils burent un café immonde et Thomas Hauser bâilla à se décrocher la mâchoire.

— C'est l'heure de la sieste, lança-t-il. Je vais vous déposer à Europcar pour que vous louiez une voiture. Demain, vous pouvez passer à l'ambassade prendre le dossier sur l'affaire que j'ai préparé pour vous.

Il régla et ils se retrouvèrent dans la moiteur étouffante. Europcar était à une centaine de mètres et Malko décida d'y aller à pied. Laissant le chef de station de la CIA retourner à son biberon... Il regarda la Blazer noire s'éloigner vers le haut de la ville. Thomas Hauser lui avait fait l'effet d'un homme à bout, rongé par l'alcool et autre chose qui pouvait être du découragement face à cette Afrique où tout s'émoussait très vite.

Une chèvre broutait devant le bureau d'Interpol, un cagibi crasseux où un télex antédiluvien achevait de rouiller, dans un des bâtiments jaunâtres du QG de la police congolaise. Celui-ci, un peu en retrait de l'avenue du Djoué, se composait de plusieurs constructions basses entourant un plus important sur pilotis, tout en longueur, planté en diagonale dans une cour ressemblant à un cimetière de voitures. Apparemment les véhicules de la police pratiquaient la Formule I... Sur les toits, les antennes s'enchevêtraient comme des toiles d'araignées.

À peine Malko eut-il émergé de sa Toyota de location qu'un policier en uniforme le salua impeccablement.

— Bonjour, patron ! Je dois vous conduire au bureau du chef, le colonel Patrice M'Boukou ! Suivez-moi.

Il le guida jusqu'au bâtiment central et ils se retrouvèrent au premier étage, dans un couloir aux murs verdâtres, qui, d'après l'odeur, devait sertir d'urinoir à toute la police... Deux portes capitonnées et le Saint des Saints. Il régnait dans le bureau du colonel M'Boukou une température sibérienne contrastant avec la chaleur moite de l'extérieur. Le climatiseur grondait comme un Boeing et les vitres étaient recouvertes de buée.

L'officier congolais avança vers Malko, la main tendue. De petite taille, il était à peu près aussi large que haut, avec une bonne tête ronde et un sourire éblouissant de cannibale. Il dut attendre que Malko ait fini d'éternuer pour lui secouer la main à lui démettre la clavicule.

— Bienvenue au Congo, dit-il. J'espère que je pourrai vous être utile.

Il était nettement plus aimable que Thomas Hauser. Malko s'assit, frissonnant. En Afrique le degré de climatisation était le reflet direct de l'importance hiérarchique. Plus on était haut placé, plus on devait grelotter. Le colonel M'Boukou étant au sommet, il se devait de descendre au-dessous de zéro...

Un walkie-talkie grésillait sur le bureau à côté d'une mini-télé Seiko. Il se mit à couiner, le colonel répondit puis le débrancha.

— On m'appelle tout le temps, expliqua-t-il. Nous n'avons pas de téléphone intérieur, seulement des lignes directes. Alors, il faut se déplacer ou utiliser ce machin.

Je ne veux pas abuser de votre temps, dit Malko. Je voulais seulement savoir si vous possédiez des éléments nouveaux sur l'enquête du DC 10. Le colonel M'Boukou leva les mains en un geste d'impuissance.

— Hélas non, pas depuis l'arrestation de ce Bernard Moulouki. Or, je crois qu'il nous a dit tout ce qu'il savait.

— Où est-il ?

— À la maison d'arrêt.

— Il va être jugé ?

— Je ne sais pas encore. Il prétend ne pas avoir ouvert la valise. De

plus, nous n'avons pas la preuve que l'explosif s'y trouvait, n'est-ce pas ? Comme Issam Hadjez et Alphonse Loukoula ne sont plus là...

Il laissa sa phrase en suspens, tout en tripotant son walkie-talkie.

— Vous, mon colonel, interrogea Malko, vous pensez qu'il s'agit de la valise piégée ?

Le chef de la police dissimula son embarras sous un rire tonitruant.

— On ne peut pas savoir, n'est-ce pas ! Mais ce n'est pas impossible.

— Pourquoi Hadjez aurait-il fait cela ?

Nouveau geste d'impuissance.

— Je l'ignore. Il était en contact avec beaucoup de gens. D'autres Libanais d'Abidjan ou de Beyrouth. Et même des gens de chez vous.

— Ah bon ?

— Oui, je l'ai aperçu une fois avec Mr. Hauser. Au bar du *M'Bamou*.

Malko dissimula sa surprise. Pourquoi le chef de station prétendait-il ne pas connaître Hadjez ? Ou bien était-ce le Congolais qui cherchait à le mettre sur une fausse piste ? Ce dernier consulta un gros chronomètre en or.

— Je dois me rendre à l'aéroport. Afin de dédouaner un envoi de meubles du décorateur Claude Dalle, destinés à la Présidence. Des objets inouïs. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

Merci, dit Malko, j'ai une voiture. Ils gagnèrent le rez-de-chaussée et le colonel M'Boukou se dirigea vers une BMW grise. En le voyant, son chauffeur démarra pour le rejoindre, accrochant une autre voiture au passage...

Le colonel M'Boukou explosa en lingala tandis que l'autre se faisait tout petit. Avant de monter dans sa voiture, l'officier congolais, hilare, précisa, pour Malko :

— Il ne sait pas très bien conduire, mais c'est un cousin de ma femme, du même village. Je ne pouvais pas refuser de le prendre.

Il jeta son attaché-case en crocodile noir sur le siège et lui tendit la main.

— Mon bureau vous est toujours ouvert. Tiens, si vous n'avez rien à faire, vous pourriez aller voir le monument élevé par le gouvernement congolais aux victimes de l'attentat. C'est très beau.

— C'est une bonne idée, fit poliment Malko.

— Vous n'avez qu'à me suivre, proposa le colonel M'Boukou, c'est sur mon chemin.

Difficile de refuser. L'un suivant l'autre, ils s'engagèrent dans l'avenue du Djoué qu'ils quittèrent à un rond-point orné de la statue d'un lion sans panache. La BMW fila dans le boulevard du Maréchal Lyautey puis tourna à gauche dans un chemin de terre bordé à gauche d'un haut mur, celui du cimetière central. Arrivé en face de la grille, la voiture du colonel ralentit et ce dernier sortit le bras par la portière, lui désignant un enclos en face du cimetière, dominé par un monument de

marbre sombre.

Malko s'arrêta et descendit, sous le regard intéressé de deux marchands ambulants.

Une cinquantaine de tombes étaient disposées en U autour de la stèle, chacune ornée du portrait de son propriétaire. Quelques parents se recueillaient. La plupart des tombes disparaissaient sous des gerbes de fleurs artificielles. Malko s'engagea dans l'allée, examinant les noms et les photos. C'était poignant, ces gens que le hasard avait réuni dans la mort. Il arriva enfin à la tombe d'Alphonse Loukoula, dans l'allée centrale. Curieusement, elle n'était pas recouverte de fleurs.

Une femme priait devant la tombe voisine, celle d'une certaine Célestine Foutou. Une Noire au port altier, moulée dans un boubou orange qui détaillait des formes somptueuses. Elle tourna la tête vers Malko et il put admirer ses traits fins et sa grande bouche au rouge très foncé. Le regard de l'inconnue soutint le sien presque avec provocation, puis ses lèvres épaisses s'écartèrent sur un sourire éclatant et elle lui tendit une main aux doigts fuselés aux interminables ongles couleur sang.

— Bonjour, monsieur, fit-elle d'une voix chantante.

— Bonjour, madame, répondit poliment Malko.

En Afrique, on était toujours un peu cérémonieux... L'inconnue enchaîna :

— Je m'appelle Hortense Saboukoulou, j'étais une amie de cette pauvre Célestine Foutou. Et vous, vous connaissiez ce sapeur-là ?⁽⁹⁾

Son index désignait la photo d'Alphonse Loukoula.

— Pas vraiment, dit Malko.

— Ah bon, dit-elle avec soulagement. Je préfère cela.

— Pourquoi ? demanda Malko, sérieusement intrigué.

— Oh, il faisait la crânerie à Bacungo et il n'était pas bien sympathique.

Elle se pencha pour arranger des fleurs sur la tombe de son amie et s'éloigna après avoir lancé un « Au revoir, monsieur ».

Malko abandonna la contemplation du bouc d'Alphonse Loukoula pour observer le balancement sensuel de la croupe orange. C'était inattendu de trouver cette pulpeuse salope tropicale dans ce lieu. Et sa remarque l'intriguait.

Il hâta le pas pour la rattraper, alors quelle s'éloignait vers la sortie de sa démarche lascive. Il la rejoignit à la grille :

— Madame, dit-il, pourquoi avez-vous fait cette remarque à propos d'Alphonse Loukoula ?

Elle lui adressa un sourire moqueur, très sûre d'elle.

— Vous m'avez dit que ce n'était pas votre ami, alors...

— Vous semblez ne pas le porter dans votre cœur. Pourtant, il a été victime de cet attentat, lui aussi...

— Oui, dit-elle, mais il n’y a pas de fleurs sur sa tombe.

Un taxi vert ralentissait devant le cimetière. Elle lui fit signe et s’engouffra dedans. Malko se pencha avant qu’elle ne referme la portière.

— J’aimerais vous revoir, lança-t-il.

Hortense Saboukoulou lui jeta une œillade à faire tomber un Ayatollah en poussière.

— Monsieur, vous êtes très audacieux, vous ne me connaissez pas, fit-elle du ton sentencieux que prennent parfois les Africains.

Elle claqua la portière, puis au moment où le taxi démarrait, passa la tête à l’extérieur et cria :

— Si vous aimez danser, venez me voir au *N’Zabou Club* à Ouenzé.

Malko regarda le taxi s’éloigner en cahotant. À la façon dont elle était habillée – bijoux, escarpins et sac en croco –, Hortense Saboukoulou ne paraissait pas dans le besoin. Elle ne cherchait pas un « deuxième bureau » dans les cimetières.

Donc, il y avait autre chose. La coïncidence était tout de même surprenante. Hortense avait surgi juste quelques minutes après que le colonel M’Boukou avait aiguillé Malko sur ce cimetière.

Or, dans son métier, il y avait rarement de coïncidences. Entre la passivité de Thomas Hauser et les façons évasives du colonel Patrice M’Boukou, il était mal parti pour une enquête classique. Le stringer de la CIA l’aiderait peut-être à trouver des éléments tangibles. En attendant il ne risquait rien à explorer cette piste bizarre.

CHAPITRE IV

La main droite de Thomas Hauser tremblait légèrement tandis qu'il écoutait Malko en gribouillant sur un buvard. Extérieurement, il était impeccable : rasé de près, cravate sur chemisette, à l'américaine, pantalon bien repassé. Seul son regard imbibé d'alcool trahissait son désespoir intérieur. Il sourit lorsque Malko eut fini de lui raconter sa rencontre avec Hortense Saboukoulou.

— Ce n'est pas parce qu'elle respire le luxe que ce n'est pas une pute... Ici, il y a des « deuxièmes bureaux » couvertes de bijoux. Mais elles aiment bien avoir un amant blanc. Ça les valorise.

— D'accord, mais pourquoi cette allusion sur l'absence de fleurs sur la tombe d'Alphonse Loukoula ?

— C'est « radio trottoir ». La rumeur. Il y a des gens dans la Cité qui prétendent qu'il n'est pas mort. Vous savez, les Africains aiment bien les contes de fée.

— Mais, vous, insista Malko, qu'en pensez-vous ?

Le chef de station de la CIA eut une mimique impuissante.

— Tout est possible ! Les corps des victimes n'ont pas tous été identifiés. On a enterré un peu n'importe quoi. L'appareil a explosé après l'escalade de N'djamena où quatorze passagers étaient descendus. Alphonse Loukoula aurait pu en faire partie...Mais dans ce cas, sa valise aurait été débarquée aussi.

L'Américain posa un instant ses mains à plat sur le bureau comme pour maîtriser leur tremblement, puis alluma une cigarette et souffla la fumée.

— Elle a pu être enregistrée à Brazza jusqu'à Paris avec la complicité d'un bagagiste. Ou alors, Loukoula était enregistré jusqu'à Paris, mais il est descendu à N'djamena ou on a mal compté les passagers. Nous sommes en Afrique. Les compagnies aériennes ont beau déployer tous leurs efforts pour la sécurité...

Un ange au visage d'ébène traversa la pièce. Thomas Hauser se leva, marcha jusqu'à la fenêtre qui dominait le Congo. Une pirogue était en train de traverser le fleuve en biais. L'ambassade américaine se trouvait en plein centre de Brazza au début de l'avenue Amilcar Cabral, avec toute une façade sur le fleuve. Un beau bâtiment blanc de trois étages dans un parc qui semblait avoir été transporté de Virginie d'un coup de baguette magique. L'Américain se retourna et dit d'un ton

presque agressif :

— En tout cas, *moi*, je n'ai eu aucun élément sérieux dans ce sens. Et je doute que le colonel M'Boukou vous communique plus que les ragots de radio-trottoir.

— Vous êtes donc sûr que Loukoula est mort ?

Thomas Hauser haussa les épaules.

— Je n'ai jamais pu mener une enquête approfondie. Je suis un Blanc, ne l'oubliez pas.

Malko repensa soudain à la phrase du colonel M'Boukou impliquant une rencontre entre Thomas Hauser et Issam Hadjez.

— Vous n'avez jamais pu pénétrer les milieux chiites libanais locaux ? demanda-t-il.

— Non, c'est un milieu très fermé.

Malko ouvrit la bouche et la referma. Un proverbe arabe disait : « La parole que tu n'as pas dite est ton esclave, celle que tu as prononcée devient ton maître. » Il éclaircirait ce point crucial plus tard. Il se leva et Thomas Hauser le raccompagna. Le dossier constitué par ses soins sur l'affaire ne contenait rien d'intéressant. Malko ne l'emportait même pas. Avant de le quitter, l'Américain lâcha d'une voix plutôt bredouillante :

— Si jamais cet Alphonse Loukoula est vivant, c'est *nous* qui devons mettre la main dessus, pas les Congolais...

— Qu'est-ce que vous craignez ? Le colonel M'Boukou semble plutôt coopératif.

Thomas Hauser se passa l'index sur sa gorge d'un geste hautement expressif.

— Il sait sûrement des choses qui peuvent les intéresser. Je n'ai jamais pu rencontrer Bernard Moulouki, l'homme qui a transmis la valise. J'ai seulement vu des procès-verbaux d'interrogatoire, probablement expurgés. Quant à M'Boukou, ce n'est pas vraiment son domaine. L'affaire a été traitée par la Sécurité militaire et surtout par la Sûreté d'État. Autrement dit, la police politique dirigée par le général Edima. Soviétophile et proche des Libyens. Beaucoup plus puissant que M'Boukou. Si ses protégés sont impliqués, il fera tout pour les sauver.

— Ne vendons pas la peau de l'ours, dit Malko. Je n'ai pas encore retrouvé le fantôme d'Alphonse Loukoula...

Thomas Hauser l'accompagna jusque dans la cour où un chauffeur congolais lavait l'Oldsmobile noire de l'ambassadeur. Il y reprit sa Toyota. En face de l'ambassade, un jeune Noir debout au bord du trottoir proposait, à bout de bras, des chauves-souris à des prix très abordables.

Deux infirmes commencèrent à se battre à coups de béquilles, dès que Malko se gara au début de l'avenue Foch, une des artères les plus commerçantes de Brazza, face au majestueux bâtiment ultra-moderne de la Banque Commerciale du Congo. Se disputant l'honneur de garder sa Toyota. Il leur promit cent francs à chacun et gagna en face le modeste bâtiment au crépi blanc délavé qui abritait le Centre international de la presse.

Le ciel était toujours bas et gris, l'humidité oppressante. Il poussa une porte où une pancarte annonçait « local climatisé », pénétrant dans un bureau sombre et plutôt austère. Dans un coin, un Noir tapotait sur un télex avec deux doigts. Malko s'approcha de lui et demanda :

— Je cherche Barnabé Pombu. Est-il ici ?

Un autre Noir effondré sur une banquette de moleskine défoncée en face d'une Samsung où se pavanait le chef de l'État se leva aussitôt et s'avança, la main tendue. Il avait une tête ronde avec des cheveux très courts, les oreilles décollées et les dents de devant si écartées qu'on aurait pu passer un doigt entre.

— C'esssssssst m...o...i ! annonça-t-il.

Malko eut du mal à garder son sérieux. Le stringer de la CIA bégayait comme un télex détraqué... Ça commençait bien. Ils s'installèrent dans un coin de la pièce et la conversation s'avéra d'une grande difficulté, ce qui sortait de la bouche de Barnabé Pombu étant à peu près incompréhensible.

Malko réussit quand même à lui faire comprendre qu'il voulait se rendre au domicile de feu Alphonse Loukoula dans le quartier de Ouenzé.

— On-on... on y va ! annonça le stringer.

Ils prirent place dans la Toyota louée par Malko, direction l'est de la ville. Il avait plu et d'énormes flaques parsemaient la chaussée. Très vite, les rares bâtiments modernes et les espaces verts qui faisaient de Brazza une ville jardin firent place aux cases traditionnelles en pisé et tôle ondulée de la Cité. Tous les vingt mètres, Barnabé Pombu demandait son chemin à des passants à grand renfort de grimaces.

— C'esst llllààà ! À à à gauche avant le rond-point Koulounda ! finit-il par dire.

Une sente de terre battue partant de l'avenue de la Tsiémé, bordée de cases. Les Blancs ne venaient pas beaucoup par là. Deux paquets de cigarettes « Mustang » étaient posés en équilibre sur une brique, avec trois pots de pilli-pilli. Un gamin accroupi devant. Un petit commerce. Barnabé Pombu alla aux nouvelles. Le gamin indiqua alors une construction en parpaing dans un minuscule jardinet. Une marna édentée en boubou s'y affairait à étendre du linge.

— Il habbbiiitait làààà ! éructa triomphalement Barnabé Pombu.

C'est sa mamama... man !

— Allons lui parler, proposa Malko.

La conversation fut un calvaire. D'abord la marna les chassa pratiquement, refusant de répondre. Il fallut le transfert d'un billet de cinq mille francs pour qu'elle se civilise. Apparemment, elle ne parlait que le lingala. Et le lingala bégayé, c'était Canal + non décodé.

— Elle dit qu'il est mort, son fils, traduisit Pombu.

Ce n'était pas un scoop... Malko insista :

— Elle ne sait rien de plus ?

Dix minutes plus tard, il obtint une réponse véhémence adoucie par le bégaiement.

— Elle dit qu'Alphonse était un brave garçon, quelle ne comprend rien à toute cette histoire et que la police n'arrête pas de venir l'ennuyer.

Malko dressa l'oreille. D'habitude, on cherchait les morts dans les cimetières, pas à leur domicile. Le bègue se dandinait d'un pied sur l'autre, jetant des coups d'œil inquiets aux badauds qui assistaient de loin à la discussion. Dans la Cité, les nouvelles se propageaient avec une vitesse fulgurante...

— En dehors de la police, il y a des gens qui sont venus la voir ? demanda-t-il.

Question-réponse.

— Oui, avant qu'il ne disparaisse il recevait la visite d'un Blanc.

— Un Blanc, fit Malko intéressé. Comment était-il ?

— Nouvelle discussion en lingala. Un « géant » ! expliqua le bègue.

En lingala, le terme englobait les individus de 1,60 m à 2 m... Malko pensa aux Libyens ou aux Libanais. Est-ce que Issam Hadjez pouvait être considéré comme un « géant » ?

— Ce n'était pas un Arabe ? demanda-t-il. Peut-être ne fait-elle pas la différence...

Cette fois, Barnabé Pombu déploya des efforts prodigieux pour expliquer cette nuance vitale, le visage tordu par des rafales de tics. Enfin, il éructa une réponse définitive.

— Elle dit que c'est un Blanc, un moundelé. C'est le même mot pour un Arabe ou un Libanais. Tout ce qui n'est pas africain.

Un vieux se mit à lancer des injures du fond de la case et la marna se hâta de rentrer, claquant la porte derrière elle. Malko et son cicérone regagnèrent la Toyota.

Avec un nouvel élément de mystère. Qui pouvait être le Blanc mystérieux qui venait se perdre dans ce quartier populaire ? Un Allemand de l'Est ? Un Soviétique ? Un Libyen ? Un Libanais ? Les Cubains paraissaient exclus, à cause de la couleur de la peau.

— Que-que-que-que qu'on f-f-f-f-ait ? lâcha Barnabé dans un flot de postillons.

— Pour l'instant, rien, dit Malko. Mais j'aimerais ce soir aller un peu m'amuser dans la Cité. On m'a parlé d'un endroit gai, le *N'Zabou Club*.
— Je je... co-co-co-naï ! A-a-a... avenue des Trois Martyrs !

La nuit était tombée en un quart d'heure, à six heures pile. Les étoiles se cachaient et ce ciel noir ajoutait encore à l'atmosphère pesante. De la terrasse de sa chambre, Malko regardait les lumières de Kinshasa si proches qu'elles semblaient faire partie de Brazza. Le téléphone sonna et la voix chantante de la réceptionniste annonça :

— Quelqu'un vous demande en bas.

Barnabé Pombu était à l'heure. Ils se lancèrent dans les rues quasi désertes du centre de Brazza. Ici, on travaillait très tôt le matin et les gens ne sortaient guère. Mais dès qu'ils eurent franchi le rond-point de Poto-Poto, cela changea. La foule africaine grouillait dans toutes les ruelles partant des grandes avenues. Ils tournèrent dans l'avenue des Trois Martyrs et Malko aperçut sur sa gauche une enseigne de néon rose, sur une construction en contrebas de l'avenue : *N'Zabou Club*. Cela tenait du café et du bal populaire. Une petite boutique débitait de la bière pour des consommateurs installés en plein air à des tables, sur le bas-côté de la route. Bercés par une musique assourdissante qui sortait d'un cube de béton.

— À l'intérieur c'est la b... b... b... ôï... te ! annonça son guide à Malko.

Pour la modeste somme de cinq cents francs chacun, ils pénétrèrent dans une salle enfumée et sombre où un néon scintillait au-dessus d'un bar, souhaitant la bienvenue à tous. Dans la pénombre on devinait des couples emmêlés sur de profondes banquettes de skaï... La sono aurait fait tomber toutes les murailles de Jéricho...

Malko et Barnabé Pombu se faufilèrent jusqu'à une table du fond où une matrone boudinée dans un boubou rouge vif vint aussitôt déposer deux « cravatées » sans verre.

Pas un Blanc dans la salle.

Malko regarda les couples qui s'agitaient sur la piste minuscule, en face d'une glace occupant un pan du mur entier, éclairés par une sorte de stroboscope.

Ça balançait ferme... Les hommes et les femmes, emboîtés les uns dans les autres, ondulaient sur du Toure Kunda. Une sorte de rumbaboléro lancinant et pleine de sensualité, qui devait chauffer à blanc les cavaliers...

Le disque changea et presque tous les danseurs allèrent s'asseoir. Seuls, un homme et une femme restèrent au milieu de la piste. Les mains jointes au-dessus de sa tête, elle était moulée dans une longue robe très ajustée, mettant en valeur une croupe de rêve. Elle se

rapprocha de la glace et Malko aperçut ses traits dans un éclair de stroboscope.

C'était la sculpturale Hortense Saboukoulou, la femme du cimetière.

Barnabé Pombu se pencha à son oreille et souffla :

— Il y a de b... b... b... belles créatures ! Hein !

— On peut les inviter à danser ? s'enquit Malko.

— Si elles sont seules, oui.

Il était déjà debout. La Noire le vit arriver dans la glace, se retourna et, d'un geste très naturel, lui tendit les bras, comme s'ils s'étaient toujours connus ! Ses mains se nouèrent sur sa nuque et elle continua à onduler au même rythme. Mais peu à peu, elle franchit la distance les séparant pour, très vite, se coller à lui comme un timbre-poste, des genoux à la taille !

De quoi embraser n'importe quel homme normal.

Le torse rejeté en arrière, Hortense Saboukoulou adressa à Malko un sourire complice, plein de provocation.

— Bonsoir, monsieur ! dit-elle d'une voix chantante. Vous aimez danser à l'africaine.

Son ventre ondulait avec lenteur contre lui et il sentait la masse dure de son pubis se frotter de gauche à droite. Son regard planté dans le sien semblait mesurer les progrès de son désir. Tout en elle respirait la sensualité. Ils évoluèrent quelques minutes sur la piste puis la musique accéléra et Hortense Saboukoulou l'entraîna vers le bar, dans un coin relativement éloigné des haut-parleurs. Avec un petit mouchoir, elle essuya la transpiration qui perlait en haut de ses seins révélés par le décolleté carré.

— Il fait chaud ! dit-elle.

Malko pencha sa bouche à son oreille.

— Pourquoi m'avez-vous donné rendez-vous ?

Hortense Saboukoulou eut une mimique faussement outragée.

— Moi ! Mais c'est vous qui êtes ici... Et vous me draguez !

Ils s'affrontèrent quelques instants du regard, puis elle éclata de rire.

— Je suis méchante ! Vous aviez l'air triste au cimetière, j'ai voulu que vous vous amusiez un peu.

— Je n'étais pas triste, corrigea Malko. Je ne connaissais personne dans cet avion.

— Alors, pourquoi étiez-vous devant la tombe d'Alphonse Loukoula ?

— Parce que je m'intéresse à lui, dit Malko, se jetant à l'eau.

— Vous ne le connaissiez pas...

— J'enquête sur l'attentat, dit Malko. Il semblerait que Loukoula ait pris l'avion avec une valise piégée.

— Dans ce cas, il est mort, conclut la Noire.

— Au cimetière, vous sembliez imaginer le contraire.

Hortense soutint son regard, avec un sourire ironique.

— Chez nous en Afrique, on croit beaucoup aux revenants. Alors peut-être que cet Alphonse Loukoula est mort pour vous les Blancs, mais pas pour nous. Il y a de très grands sorciers au Congo.

Il ne manquait plus que la sorcellerie dans une enquête sur un attentat terroriste... Malko commençait à se demander si Hortense ne se moquait pas de lui.

— Vous le connaissiez ?

— De vue, dit-elle, c'était un sapeur connu à Ouenzé et à Bacungu. Il avait une petite amie très jolie, Bérénice Koukolo, elle faisait un peu le mannequin.

— Où est-elle ?

Hortense eut un geste évasif.

— Je ne sais pas, monsieur. Elle a disparu depuis des mois, personne ne l'a plus jamais vue à Brazza. Elle avait beaucoup de chagrin. Nous autres Africaines, nous sommes très sentimentales.

— Vous pourriez m'aider à la retrouver ?

— Pourquoi ?

— Peut-être sait-elle où se trouve le fantôme d'Alphonse Loukoula.

Hortense Saboukoulou rit à gorge déployée :

— Vous comprenez vite l'Afrique !

Elle demeura silencieuse quelques instants, ondulant sur place au rythme de la musique. Pas une fois, elle n'avait demandé à Malko qui il était et pourquoi il s'intéressait à l'attentat du DC 10.

— Venez, dit-elle soudain.

Il crut qu'elle voulait danser, mais elle dépassa la piste, se dirigeant vers la sortie, et il la suivit.

Il y avait toujours autant de monde dehors. Hortense Saboukoulou s'éloigna de la zone éclairée pour s'arrêter un peu plus loin, dans l'ombre. Appuyée à une voiture en stationnement, elle adressa un sourire ravageur à Malko.

— Je trouve que je suis très gentille avec vous, fit-elle. Cette Bérénice est vraiment une très, très jolie femme.

Malko la fixa, perplexe. Quel jeu jouait-elle ?

— Que faisiez-vous vraiment au cimetière ce matin ? demanda-t-il.

— J'étais venue déposer des fleurs.

— Vous saviez que j'allais venir ?

Elle s'esclaffa.

— Mon marabout m'avait dit que je rencontrerais un étranger aujourd'hui. Je ne savais pas que ce serait vous...

Elle semblait très vive, évoluée, s'exprimait remarquablement et lorsqu'ils dansaient Malko avait eu l'impression quelle ne serait pas ennemie d'une brève rencontre. Les Africaines étaient rarement

farouches. Mais cela ne lui disait pas le principal. Pourquoi l'aidait-elle ?

— Où se trouve la petite amie de feu Alphonse Loukoula ? demandait-il.

— Cela ne va pas être facile de la retrouver. Mais allez donc au *Ram-Dam*, c'est la boîte de l'hôtel *Méridien*. Demandez Miranda. Elles se connaissaient bien.

— Où puis-je vous trouver, vous ?

Hortense pirouetta, le narguant d'un déhanchement volontairement provocant.

— Ici, presque tous les soirs, j'adore danser...

Soudain, elle approcha son visage du sien et lui souffla, presque lèvres contre lèvres :

— Faites attention ! Très attention ! Ici, en Afrique, c'est dangereux de faire parler les morts.

Elle s'éloigna d'une démarche dansante et rentra au *N'Zabou Club*. Malko regarda autour de lui. Où était passé Barnabé Pombu ? Il retourna à l'intérieur de la boîte, examina chaque recoin. Hortense dansait langoureusement avec un grand Noir en T-shirt phosphorescent.

Pas de Barnabé !

Malko se retrouva seul, au bord de l'avenue des Trois *Martyrs*. Tout cela était de plus en plus bizarre. Alphonse Loukoula était-il vraiment mort ? Un taxi vert s'arrêta devant lui.

— Tu viens, patron ! cria le chauffeur hilare. On va à Poto-Poto !

Le quartier chaud de Brazzaville... Malko reprit sa Toyota et le chemin de l'*Olympic Palace*.

Une réceptionniste endormie lui tendit ses clefs et il gagna sa chambre transformée en glacière. Lorsqu'il s'endormit, il était persuadé que c'était le colonel M'Boukou qui avait mis sur son chemin Hortense Saboukoulou.

Mais pourquoi ?

CHAPITRE V

Le général Olivier Edoura était en train de parcourir les rapports déposés sur son bureau par le responsable du contrôle de la population lorsque sa secrétaire – une ravissante Bakongo en boubou vert et turban assorti – vint se pencher à son oreille pour lui murmurer quelques mots. Il rangea ses papiers dans un tiroir et en sortit une chemise sans en-tête. Edoura était un travailleur acharné et un homme de dossiers. Il en possédait sur beaucoup de gens au Congo et sa puissance occulte venait en partie de là. Sans illusion, il savait que depuis le virage politique du Président, il n'était plus qu'un dinosaure destiné à l'extinction. Mais un dinosaure qui pouvait encore cracher le feu et faire très mal. Ses informations sur les multiples enrichissements clandestins étaient en lieu sûr, ce qui le mettait à l'abri d'un accident. Afin de maintenir la pression, il faisait diffuser parfois des tracts reprenant quelques-uns de ses secrets, attribués à l'opposition...

La secrétaire qui aimait bien son patron qui la culbutait parfois dans une chambre du *M'Bamou*, demanda timidement :

— Je le fais entrer ?

— Oui, dit le général, mais qu'il mette sa voiture dans le sous-sol, à côté de la mienne.

La Mercedes grise du général commandant de la Sûreté de l'État était toujours garée à l'intérieur du bâtiment de granit rose de trois étages qui abritait les services les plus secrets de Brazzaville. Jusqu'à une période récente, les officiers est-allemands de la STASI le supervisaient, aidés d'un correspondant du KGB. Eux étaient partis mais le Soviétique avait toujours un bureau bien qu'infiniment moins d'activité. La République Populaire du Congo n'était plus au premier rang des préoccupations du Kremlin...

Il suivit des yeux les ondulations du boubou vert. Puis plaqua un sourire de commande sur son visage rond lorsque son visiteur pénétra quelques minutes plus tard dans le bureau.

— Mohammed ! C'est toujours une joie de te voir.

Mohammed Tarki, beaucoup plus fluet que lui, l'étreignit. Avec son costume, sa chemise sans cravate et son teint mat, on voyait immédiatement qu'il était arabe. Les traits fins, le nez acéré et les yeux enfoncés lui donnaient un air maladif. Responsable des services libyens au Bureau Populaire de la Jamahiriya libyenne à Brazza, il avait jadis

joué un rôle important en expédiant en stage dans son pays des flopées d'Africains, grâce à la complicité de son ami le général Edoura qui agissait parfois même à l'insu du chef de l'État. Il fallait bien se constituer un petit capital de personnel... Des gens fiables sur qui on pouvait compter.

Ces Congolais, une fois endoctrinés, étaient relâchés dans la nature et réactivés en cas de besoin. C'est Mohammed Tarki qui les gérait.

Bien entendu, les Soviétiques possédaient tous leurs noms. Cela pouvait toujours servir un jour.

Le Libyen s'assit au bord d'une chaise, visiblement mal à l'aise, tandis que le général reprenait place derrière son grand bureau. Ils échangèrent quelques propos banals sur l'évolution du monde, puis le Libyen étternua, frappé de plein fouet par la clim.

— À tes souhaits ! fit poliment le général.

Mohammed Tarki se moucha bruyamment, puis resta à se tortiller sur sa chaise, fuyant le regard du Congolais ; il y avait longtemps que ce dernier ne l'avait pas convoqué à son bureau. Ils maintenaient des contacts beaucoup plus discrets.

— Que se passe-t-il ? finit-il par demander.

— Je voulais te faire lire quelques papiers, dit d'une voix égale le général. Tiens...

Par-dessus son bureau, il tendit un dossier jaune contenant des comptes rendus d'écoutes téléphoniques et de filatures. Le général Edoura revint à sa place, prit dans une boîte de malachite un Coiba, l'alluma et souffla la fumée au nez du Libyen. Ce dernier, après avoir lu, avait l'air encore plus maladif. Les questions s'entrechoquaient sous son crâne.

— Quel imbécile, cet Hadjez ! lança-t-il d'une voix tremblante de colère. S'il ne s'était pas fait tuer...

Le général eut un geste fataliste signifiant qu'on ne pouvait guère se venger sur un mort.

— Lui ne nous posera plus de problème, conclut-il.

Mohammed Tarki comprit au quart de tour.

— Tu veux dire que les autres peuvent en poser ?

Edoura souffla violemment la fumée de son cigare dans la direction de son interlocuteur.

— Tu crois que tu serais là, autrement ?

— Que peut-on faire ? demanda le Libyen d'une voix plaintive.

Dans cette affaire, il n'avait fait qu'obéir aux ordres du colonel Kadhafi. Il avait à plusieurs reprises demandé son rappel, mais Tripoli faisait la sourde oreille.

Le général le fixa longuement, se disant qu'avec ses traits pointus et ses yeux noirs affolés, il ressemblait à un rat. Le Congolais dissimulait une vague anxiété sous ses certitudes apparentes. Bien sûr, il était

puissant, mais la ligne marxiste qu'il avait défendue toute sa carrière se délitait et, surtout, il n'appartenait pas à l'ethnie du président Sassou N'Guesso, les M'bochis. Ce qui le rendait somme toute vulnérable en cas de très gros coup dur. Mohammed Tarki, lui, était protégé par l'immunité diplomatique et risquait au pire une expulsion.

— J'ai déjà fait ce que je pouvais et je continuerai, affirma le général Edoura. Mais je pense que par sécurité, il faut prendre des mesures radicales. Tu vois ce que je veux dire.

Mohammed Tarki voyait parfaitement. Il tenta de se défausser sur le Congolais.

— Tu es bien placé pour cela, avança-t-il. Tu contrôles tellement de...

D'un geste péremptoire de son cigare, Edoura lui coupa la parole.

— Non, certaines choses sont devenues impossibles. Je te transmettrai des informations, je te couvrirai, mais il y a des ordres que je ne peux plus donner *officiellement*.

— Mais alors...

— Réactive tes amis. Rafik et Boris, suggéra le Congolais.

Mohammed Tarki hocha la tête, signifiant son approbation. Sans lui laisser le temps de s'exprimer davantage, le général se leva et vint passer un bras autour de ses épaules, le poussant gentiment vers la sortie.

— Je te ferai porter à l'ambassade régulièrement toutes les informations nécessaires à ton intervention.

Toute la diplomatie libyenne à Brazza tenait dans une villa blanche en face de l'hôpital, qui servait d'ambassade et de résidence.

Les deux hommes s'étreignirent une nouvelle fois. Revenu dans son bureau, le général récupéra son dossier et l'enferma dans son coffre personnel dont il possédait seul la combinaison.

À peine eut-il décroché que Malko reconnut le bégaiement de Barnabé Pombu. Le jour était tout juste levé. Soulagé, il demanda au stringer :

— Où étiez-vous passé hier soir ?

— Je-e... j'ai y-vu... que vous étiez en b-b-b-bonnes mains ! dit le Noir. Je ne voulais pas vous gêner. Alors je suis rentré. Mais j'espère que vous avez fait attention au S-S-S-I-D-D-A ! Il y en a beaucoup ici.

Suivit une démonstration bégayante des dangers de la terrible maladie. Pathétique. Finalement, le journaliste congolais demanda :

— Où en est votre enquête ? Vous avez encore besoin de moi ?

— Je cherche à retrouver la maîtresse d'Alphonse Loukoula, dit-il. Vous pourriez m'aider ?

Silence. Puis Barnabé Pombu éructa.

- Ça, je ne sais pas ! Comment elle s'appelle ?
- Bérénice Koukolo.
- Je vais essayer de me renseigner.
- Parfait, dit Malko. Passez me voir à l'hôtel en fin de journée.

Le temps était toujours aussi gris et couvert. La chape d'humidité lui tomba dessus lorsqu'il sortit prendre sa voiture. Direction l'ambassade américaine.

Thomas Hauser l'accueillit avec un sourire amorphe. Le torse un peu trop raide et le regard brouillé. Il devait se mettre à boire en tombant du lit.

— Alors ? demanda-t-il. Vous êtes sur la piste du mort ?

— Vous saviez qu'Alphonse Loukoula avait une petite amie ? demanda Malko.

L'Américain haussa les épaules.

— Je le suppose. Pourquoi ?

— Elle était, paraît-il, très attachée à lui et a disparu de Brazzaville.

— Elle n'était pas dans le DC 10 ?

— Non. Mais depuis la mort supposée de Loukoula, elle s'est perdue dans la nature. Or, s'il est vivant, il est peut-être en contact avec elle.

— Qui vous a raconté cela ?

— Grâce à votre stringer, j'ai pu parler à des gens qui la connaissaient.

Un intérêt mêlé d'autre chose fit briller le regard de l'Américain.

— Si c'est vrai, il vaut mieux mettre la main dessus avant les Congolais. Lorsqu'ils ont commencé leur enquête sur Issam Hadjez, ils pensaient déboucher sur les Libanais et, ça, c'était pain bénit dans ce pays où on les déteste. Au pire, on les aurait fait un peu chanter pour éviter le pogrom... Apparemment, ils ont des informations qui les orientaient ailleurs. Ce qui explique leur inertie.

— Bien, dit Malko, je vais donc continuer mes recherches seul.

L'Américain déplia ses cent quatre-vingt-quinze centimètres pour le raccompagner. La prochaine étape de Malko était le *Ram-Dam* où il était censé rencontrer Miranda, l'amie de la mystérieuse Bérénice Koukolo.

Une dauphine probable de Miss SIDA 1990 ondulait sur la piste, balançant paresseusement un cul superbe moulé par une mini jaune. Les hanches étroites mettaient encore plus en valeur la courbure parfaite des fesses qui semblaient faites pour êtres transpercées... À peine Malko eut-il pénétré au *Ram-Dam* qu'une demi-douzaine de Noires l'entourèrent comme une volée de moineaux.

— A-a-a-tten...attention, elles ont toutes le S-S-S-I-D-A ! souffla à son oreille Barnabé Pombu.

Toujours son obsession. Ses recherches dans la Cité concernant Bérénice s'étaient avérées vaines.

Malko s'installa au bar et commanda une vodka. Le *Ram-Dam* méritait bien son nom. Un disc-jockey enfermé dans une cage de verre balançait une musique d'enfer pour la poignée de putes qui dansaient toutes seules sur la piste, se déhanchant de la façon la plus sexy possible pour décrocher d'éventuels clients.

Toutes étaient noires, juchées sur des escarpins aux talons interminables, certaines vêtues de longues robes ajustées à manches gigot, à la mode zaïroise, descendant jusqu'aux chevilles, d'autres en mini au ras des fesses. Une douzaine de Blancs occupaient les tabourets du bar ; dans la pénombre d'un box, Malko repéra un couple engagé dans ce qui semblait être une fellation express... La fille en mini jaune s'approcha de son tabouret et, lui tournant le dos, se lança dans une simili danse du ventre, carrément obscène, ponctuée de coups de reins sans ambiguïté.

Pas vraiment une ambiance de patronage.

Une grande Noire aux cheveux décrépés, excitante en diable dans une robe rouge à paillettes, vint à son tour se déhancher devant lui. Toutes ces filles savaient qu'elles avaient des chutes de reins qui rendaient fous les Européens, habitués à moins de relief.

Comme Malko croisait accidentellement son regard, elle passa lentement une langue pointue sur ses lèvres épaisses en un geste parfaitement obscène. En même temps qu'elle imprimait à ses hanches une sorte de tournis diaboliquement sensuel.

— Oh là là, soupira Barnabé Pombo, tu as vu celle-là, patron !

Il en oubliait de bégayer. Une expression horriblement salope dans ses yeux sombres, la fille aux paillettes continuait son manège, mimant une fellation. Sans le SIDA, on ne résisterait pas...

Un type massif et rougeaud se laissa glisser de son tabouret, marcha sur la fille en jaune et l'entraîna dehors sans un mot. Après deux mois sur une plateforme de forage, on était moins regardant...

Malko se pencha vers le barman :

— Il y a une fille ici qui s'appelle Miranda ?

Le Noir désigna du menton la fille aux paillettes.

— Oui, c'est elle. Vous voulez que j'arrange quelque chose ?...

— Non, merci, dit Malko.

Quand il se retourna, la fille lui tomba pratiquement dans les bras : elle avait entendu la question de Malko.

— C'est moi, Miranda, chef ! murmura-t-elle en lui glissant une langue aiguë dans l'oreille. Tu veux que je m'occupe bien de toi ?

Joignant le geste à la parole, elle passa une main entre leurs deux corps, le massant brièvement, pour se retirer aussitôt.

— Dis donc, fit-elle, on a la gorge sèche ici, non ?

Sans attendre la réponse de Malko, elle commanda du champagne. Le barman se précipita avec une bouteille de Moët déjà entamée et versa deux coupes. Celle de Miranda s'assécha en cinq secondes, aussitôt renouvelée. Le barman connaissait son métier. Miranda recommença son manège puis entraîna Malko par la main vers un des box sombres du fond de la boîte, sous le regard horrifié de Barnabé Pombu. Elle était parfumée, avait les ongles faits et semblait parfaitement saine... Malko dut se marteler que la moitié de ces filles étaient séropositives...

À peine dans l'ombre, elle se serra contre lui et murmura d'un ton pressant :

— Tu veux que je vienne avec toi à l'hôtel ? Il suffit de donner mille francs au type de la réception. Tu habites là ?

— Non, dit Malko.

— Ça ne fait rien, au *M'Bamou* il n'y a pas de problème.

— Non, dit Malko, je voudrais...

Miranda lui adressa un sourire salace :

— Ah, je vois ! tu es un gros paresseux, chef ! Une petite joie ici sans bouger pour dix mille francs. Je t'ai donné envie...

Avec la dextérité d'un pickpocket, elle avait déjà glissé la main à l'intérieur de son pantalon d'alpaga. Malko se demanda si on pouvait attraper le SIDA par simple contact...

— Attends une minute !

N'écoutant que sa conscience professionnelle, Miranda avait déjà plongé sa grande bouche pour l'engloutir. L'ombre les protégeait relativement et au *Ram-Dam*, on ne devait pas se formaliser de ce rapprochement interracial. Malko réussit pourtant à écarter sa goule et à dire :

— Ce n'est pas bon ? interrogea-t-elle, déjà furieuse.

Tout en continuant à le caresser, pour ne pas perdre la main.

— Si, si, affirma Malko, mais...

Miranda se méprit sur sa réticence. Les Blancs avaient parfois de ces pudeurs...

— Eh bien, on va près de la piscine, fit-elle, on sera plus tranquilles.

Elle était déjà debout et traversa la piste, balançant triomphalement son gagne-pain. Malko n'eut d'autre ressource que de la suivre, en dépit des signes désespérés de Barnabé Pombu. L'entrée du *Ram-Dam* débouchait sur un espace découvert surplombant la piscine, à l'écart de l'hôtel.

Il aperçut Miranda qui se dirigeait vers le fond où s'alignaient plusieurs matelas. Un grognement attira son attention sur une masse indistincte qui s'agitait sur une chaise longue : le client rougeaud du *Ram-Dam* était en train de défoncer à grands coups de reins la jeune pute en mini jaune. Celle-ci, cramponnée au dossier, gémissait de

douleur à chaque élan. L'homme, la tenant par ses hanches étroites, la sodomisait visiblement, le visage crispé par le plaisir, se laissant tomber sur elle de tout son poids. Elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Ses gémissements redoublèrent : son partenaire arrivait au galop final.

— Tu veux comme ça ?

Miranda l'attendait dans l'ombre, déhanchée, les reins creusés.

Malko prit un billet de dix mille francs qu'il lui montra.

— Ce soir, je n'ai pas envie, dit-il. Mais tu peux quand même gagner ça.

La pute fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que tu veux alors ? Que je le fasse avec celle-là ?

La fille en jaune avait fini de crier et gisait, effondrée sur la chaise longue, son amant étant reparti au *Ram-Dam*.

— Non, expliqua Malko, je cherche une fille qui s'appelle Bérénice. Bérénice Koukolo.

Un éclair de colère passa dans les yeux sombres de Miranda.

— Pourquoi tu veux une autre fille ? Je n'ai pas un beau cul ?

C'était l'étalon absolu, pour ces âmes simples.

— Mais si, assura Malko, superbe ! Mais je voudrais la retrouver. Il paraît que tu la connais.

Il lui glissa le billet dans son décolleté. Radieuse, Miranda reconnut :

— C'est vrai qu'elle a un beau cul, elle aussi, mais elle n'est plus ici. On ne l'a pas vue depuis longtemps.

— C'est-à-dire ?

— Oh, plusieurs mois, avant la saison sèche.

— Tu sais où elle est ?

Avant de répondre, Miranda enfonça un peu le billet entre ses seins. Au cas où Malko aurait voulu le reprendre.

— Non, avoua-t-elle.

— Il n'y a pas moyen de le savoir ?

Miranda lissa ses cheveux décrépés. Sentant la bonne odeur du CFA.

— Peut-être, fit-elle. Mais c'est difficile. Il faudrait que je retrouve une autre copine. Ça va coûter de l'argent.

Malko prit deux billets de dix mille, les déchira en deux et en tendit les moitiés à Miranda.

— Si tu me découvres l'adresse de Bérénice, tu auras les autres moitiés. Je repasserai demain.

Miranda empocha les moitiés de billets. Ils regagnèrent le *Ram-Dam* ensemble et aussitôt Barnabé Pombu se jeta sur Malko.

— Vous avez fait attention, au moins !

— J'ai pris toutes les précautions, affirma Malko. Maintenant, je voudrais retourner où nous étions hier soir.

Le stringer de la CIA eut un soupir complice.

— Dites donc, vous, chef, vous aimez vraiment les femmes...

En route pour l'avenue des Trois Martyrs. Malko était persuadé que la belle Africaine en savait beaucoup plus que ce qu'elle prétendait. C'était plus fiable qu'une pute du *Ram-Dam*. Et Hortense Saboukoulou n'avait probablement pas le SIDA.

CHAPITRE VI

Hortense Saboukoulou dansait comme la veille au soir, dans la même robe, seule devant la grande glace du *N'Zabou Club*. Son regard croisa immédiatement celui de Malko lorsqu'il entra et resta glué à lui. Il lui sembla qu'elle accentuait un peu le balancement de ses hanches. Pourtant, elle ne vint le rejoindre qu'à la fin du disque et ils s'installèrent sur une des banquettes du fond.

— Bonsoir, fit-elle de sa voix chantante. C'est gentil de revenir me voir.

— C'est un plaisir pour moi, affirma Malko. J'aimerais vous parler tranquillement de l'affaire Loukoula. Ici, ce n'est pas très facile.

À sa grande surprise, Hortense secoua la tête négativement.

— Je vous ai déjà tout dit. Pour l'instant, je ne peux pas bouger. Vous n'avez pas vu Miranda ?

— Si, dit Malko, mais...

— Je ne sais rien de plus, coupa Hortense Saboukoulou.

Un grand Noir venait de se planter devant elle et l'invitait à danser. Ils échangèrent rapidement quelques mots en lingala, puis elle se tourna vers Malko :

— Je suis obligée de vous quitter, vous voyez.

— Je tiens à vous revoir, insista Malko. Même si vous n'avez rien à me dire.

Une lueur trouble fit vaciller le regard assuré d'Hortense Saboukoulou. Les yeux de Malko fixaient sa bouche trop rouge et descendirent. Elle eut une sorte de frisson, comme si elle avait ressenti une sensation physique.

— Dans ce cas, dit-elle d'un ton léger, c'est différent. Attendez-moi dans votre voiture, un peu plus loin vers le rond-point de Koulounda. N'allumez pas vos phares. Si je peux, je viendrai. Si vous êtes patient.

Elle se leva dans un frou-frou de taffetas et rejoignit son cavalier sur la piste. Lorsque Malko passa près d'elle, Hortense se déhanchait dans un meringue endiablé avec la merveilleuse souplesse des Africains. Sa hanche ferme le heurta comme par inadvertance et elle lui adressa un clin d'œil amical.

Barnabé Pombu sirotait une « cravatée ». Malko s'approcha de lui.

— Je crois que je vais rester encore un peu, dit-il. Appelez-moi demain matin à l'hôtel.

Il attendit que le stringer de la CIA se soit éloigné pour gagner sa voiture et la changer de place. Il n'avait plus qu'à attendre le bon vouloir de la pulpeuse Hortense.

Malko sursauta lorsque la portière s'ouvrit, sur le sourire d'Hortense. Elle se laissa tomber sur le siège à côté de lui.

— Je vois que vous êtes patient ! dit-elle avec son adorable accent chantant.

Malko démarra, reprenant la direction du centre.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en remontant l'avenue des Trois Martyrs.

— Je vais vous dire, fit Hortense.

Comme pour aller au *M'Bamou*. Ils traversèrent Poto-Poto désert et il se retrouva avenue Amilcar Cabral.

— À droite, annonça Hortense.

Une rue de traverse, même pas pavée. Malko reconnut le restaurant *Park II*. Fermé, bien sûr.

— Continuez, fit Hortense.

Il déboucha dans une cour minable où se dressait un bâtiment verdâtre tout en longueur d'un seul étage. Quelques ampoules jaunâtres éclairaient des climatiseurs sortant du mur comme de gros boutons. Hortense tourna vers Malko des traits impassibles.

— Allez prendre une clef, par le couloir devant. On ne peut pas aller chez moi.

Malko la laissa dans la voiture et découvrit une réception crasseuse où un employé somnolent lui annonça d'emblée :

— C'est douze mille francs, patron.

Malko s'acquitta et reçut en échange la clef de la chambre numéro 5. Hortense sortit de la voiture en le voyant et ils pénétrèrent dans ce qui était de toute évidence un hôtel de passe... Décidément, Hortense Saboukoulou réservait des surprises. Elle qui semblait si distante.

La chambre, éclairée par une ampoule nue, ne comportait qu'un lit étroit, une table de nuit où on pouvait tout juste poser un paquet de cigarettes et une penderie avec trois cintres tordus. L'unique chaise de bois était d'une saleté repoussante et une nuée d'insectes indéterminés tournait autour de l'ampoule... Pour dissiper la chaleur poisseuse, Malko mit le climatiseur en route. Celui-ci démarra avec un bruit effrayant, distribuant un filet d'air un peu moins humide.

Hortense Saboukoulou s'assit sur le lit, le seul endroit possible. Elle était vraiment très belle avec ses traits fins et ce corps de poupée Barbie moulé par la robe longue ajustée comme un gant. Le silence se prolongea quelques secondes, rompu par Malko.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Que savez-vous vraiment sur

Alphonse Loukoula ? Est-il vivant ?

— Je ne sais pas. Vous avez vu Miranda. Elle ne vous a rien dit ?

— Sur lui, non. Sur sa copine, qu'elle n'était plus à Brazza.

— Elle va sûrement vous la retrouver, affirma Hortense.

Sa voix chantante avait une intonation nettement moqueuse.

— Vous pensez vraiment que cet Alphonse Loukoula est l'auteur de l'attentat ?

— C'est ce qu'on dit dans la Cité.

— Pourquoi m'avez-vous mis sur cette piste ? En quoi êtes-vous concernée ?

— J'avais une très bonne amie dans cet avion, dit-elle. Je voudrais qu'on attrape ceux qui ont commis ce crime.

— Qui vous a dit que je me trouverais au cimetière, hier ?

Elle releva la tête et, comme la première fois, son regard soutint hardiment le sien. Puis ses lèvres s'écartèrent pour un sourire sensuel et carnassier.

— Vous êtes trop curieux, monsieur, je ne suis pas venue ici pour répondre à vos questions.

Lorsque ses lèvres épaisses se posèrent sur les siennes, il eut l'impression de recevoir une agréable décharge électrique. Il sentit une langue chaude se faufiler à la rencontre de la sienne, puis des doigts qui se crispaient sur sa nuque. Hortense bascula en arrière sur le lit, l'entraînant avec elle. Son corps, sous le taffetas de la robe, était incroyablement ferme. Malko la caressa en suivant ses formes, la courbure de ses reins et elle se pressa encore plus contre lui.

Encore un tempérament de feu.

Quand ils se séparèrent, elle dit en souriant :

— Ce n'est pas désagréable, non ?

Ses doigts écartaient la chemise de Malko, jouant sur sa poitrine. Elle avait les yeux brillants, une lueur provocante dans ses grands yeux noirs. Il défit un bouton de sa robe et caressa ses seins durs comme du marbre. Les pointes en étaient énormes, comme des crayons, et noires. Hortense avait une expression trouble au fond des prunelles. Il effleura son mont de Vénus et elle se leva puis lui tourna soudain le dos :

— Défaïs la fermeture, demanda-t-elle.

Le crissement du zip qui filait jusqu'au bas des reins d'Hortense expédia une formidable décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Avec délicatesse, elle fit glisser les manches gigot de sa robe et se dépouilla comme un lapin, ne gardant que ses escarpins et une minuscule culotte orange. Avec soin, elle la pendit puis revint vers le lit, écrasant au passage un cafard malchanceux. Une splendide statue noire avec des seins attachés hauts, le ventre plat et cette croupe insensée qui semblait montée sur roulements à billes. Hortense s'arrêta en face du lit et Malko l'attira plus près, emprisonnant des

deux mains ses fesses cambrées. Il fit glisser le triangle orange, laissant Hortense intégralement nue.

Le décor sordide de la pièce détonnait avec cette superbe créature. La Panthère de Cartier et les deux bracelets de brillants à ses poignets accentuaient encore le contraste. Le regard de Malko descendit plus bas. Sa fourrure noire était soigneusement épilée. Elle appuya son ventre contre son visage et il sentit une légère odeur. *Samsara* de Guerlain...

— Je me suis parfumée pour toi, dit-elle. Chez nous les gens n'aiment pas. Ils préfèrent celle de ma peau.

Leurs regards se croisèrent. Pourquoi Hortense s'offrait-elle à lui ? Quelle sombre combine se profilait derrière ce cadeau royal ? Elle vint au-devant de ses réticences en disant simplement :

— Tu sais, je n'ai pas le SIDA, il y a un seul homme dans ma vie. Mais je sais qui tu es et cela me met le ventre en feu. Regarde.

Elle lui prit la main et la guida entre ses cuisses. C'était vrai. Cela décupla son désir pour cette somptueuse femelle. Elle se laissa caresser quelques instants, puis s'accroupit, le libéra et l'enfonça dans sa bouche. Malko en profita pour se mettre dans la même tenue quelle. Pendant ce temps, Hortense s'était surpassée. Malko avait l'impression qu'une barre de fer sortait de son ventre. La jeune Noire se releva et serra son membre entre ses mains, les yeux dans les siens.

— Tu bandes bien, dit-elle d'une voix rauque. Nous, les peuhls, nous aimons les hommes qui nous défoncent. Nous sommes les plus salopes de toutes les Africaines.

Sa langue vint s'enrouler autour de la sienne, un long moment, tandis qu'elle continuait son manège. Puis, elle lâcha prise, passa devant lui et s'allongea sur le lit étroit, à plat ventre, les jambes légèrement écartées, les reins creusés, la croupe cambrée au maximum. Elle se retourna avec un sourire.

— Je ne te plais plus ? J'ai envie que tu me prennes comme ça.

Elle feula quand Malko, agenouillé derrière elle, la pénétra avec une lenteur voulue. Il avait l'impression de s'enfoncer dans un pot de miel. La chair élastique des hanches d'Hortense cédait à peine sous la pression de ses doigts. Lui ne bougeait plus, attirant et repoussant la croupe de la jeune Noire, accélérant progressivement son rythme. Des gouttelettes de sueur apparurent sur le dos creusé d'Hortense. Sa respiration devint plus haletante. Quelques mots filtrèrent entre ses lèvres.

— Continue ! Ne t'arrête pas !

Malko l'immobilisa et se remit à la pilonner de plus en plus vite. Jusqu'à ce que son bassin soit secoué d'une sorte de tremblement. Ses ongles se crispèrent sur le drap sale, elle émit un cri étranglé et Malko sentit tout son corps s'amollir... Lui avait réussi à ne pas accompagner

son orgasme. La vue de son membre raidi encore plongé en partie dans le ventre d'Hortense accentua son excitation.

Il se retira complètement. Hortense ne broncha pas quand elle le sentit remonter entre ses fesses somptueuses. Qui ne dit mot acquiesce... Malko éprouva une sensation grisante lorsqu'il s'immobilisa contre l'ouverture de ses reins. Le fait de la sentir palpiter légèrement contre lui faillit l'envoyer directement au Septième Ciel... Il pesa imperceptiblement et ne perçut aucun mouvement de recul. Hortense Saboukoulou attendait qu'il la sodomise. Par goût ou par soumission. Il reculait le moment de violer cette croupe de rêve. Sentir que d'un seul coup de reins, il pouvait s'y engloutir, la forcer, lui faisait battre le sang dans les tempes. Comme on déguste une friandise exquise avec lenteur, il exerça une lente poussée de tout son corps et sentit la membrane sur laquelle il pesait commencer à s'ouvrir avec élasticité. Son sexe s'enfonça de quelques millimètres. Hortense, tous les muscles tendus, poussa un bref gémissement. Il s'apprêtait à la violer totalement lorsqu'une sensation bizarre parvint jusqu'à son cerveau.

Le climatiseur était silencieux. Il tourna la tête vers l'appareil et un flot d'adrénaline faillit faire exploser ses artères.

Le climatiseur avait disparu !

À la place de l'appareil, Malko aperçut dans le mur une ouverture rectangulaire, par laquelle se faufilait une tête crépue suivie d'un corps. Un Noir en teeshirt qui se redressa, une baïonnette de Kalachnikov au poing. Il avait d'étranges yeux en amande, un visage émacié et dur terminé par un petit bouc et un regard halluciné. Chaussé de baskets, il ne faisait aucun bruit.

Hortense Saboukoulou, alertée par l'immobilité de Malko, avait tourné la tête. Elle poussa un hurlement au moment où un second homme se glissait dans la chambre par le même chemin. Celui-là, plus trapu, avait le visage dissimulé sous une cagoule et un pistolet automatique dans sa main gantée. Un Makarov, sembla-t-il à Malko. Il le braqua sur lui et lança d'une voix étouffée par le lainage :

— Toi, le Blanc, habille-toi.

Malko obéit, sous la menace du pistolet.

Le second Noir s'était approché d'Hortense, la baïonnette à l'horizontale. Une arme terrible d'une quinzaine de centimètres se terminant par une pointe recourbée. Les narines pincées par la terreur, la jeune femme interpella l'agresseur en lingala d'un ton furibond. Pour toute réponse, il lui assena un coup sur la tête avec le manche. Hortense retomba à plat ventre avec un cri de douleur et aussitôt, il appuya la pointe de l'arme sur sa nuque. Si elle se redressait, la pointe

lui explosait les vertèbres cervicales.

L'homme au pistolet alla ouvrir la porte, faisant entrer un troisième personnage, un Noir au visage prognathe avec de grosses lunettes noires, armé lui aussi d'une baïonnette, qui resta devant la porte, la bloquant.

— Que voulez-vous ? demanda Malko à l'homme qui le menaçait d'un pistolet.

Ce dernier, au lieu de répondre, s'approcha d'Hortense Saboukoulou. Il la contempla longuement, visiblement tenté. Il se pencha et posa l'index sur la colonne vertébrale d'Hortense, en suivant le tracé vers le bas de ses reins. Lorsqu'il arriva à la cambrure des fesses, la première phalange disparut dans le profond sillon. Le doigt continua son chemin jusqu'à ce que la jeune femme s'en débarrasse d'une ruade furieuse... Vexé, son propriétaire recula, claqua violemment la croupe d'Hortense et lança :

— Tu prends tes affaires et tu te tires !

L'homme au poignard s'écarta. Comme Hortense n'obéissait pas assez vite, il la saisit par les cheveux et la jeta à terre. Elle se releva comme une tigresse pour se voir enfoncer dans le sternum le canon du pistolet.

— Attention, hein ! menaçait-il.

Hortense attrapa son slip qu'elle passa et sa robe.

Le dernier venu la prit par le poignet et ouvrit la porte. Brusquement, au lieu de sortir, Hortense lui jeta au visage la robe qu'elle avait sur le bras, se pencha et lui planta toutes ses canines dans le poignet !

L'homme poussa un hurlement de douleur, lâchant prise ! Hortense Saboukoulou, uniquement vêtue de son slip, franchit la porte comme une fusée et disparut dans l'obscurité. Le temps de se dépêtrer de la robe, le « mordu » avait quelques secondes de retard... L'homme au pistolet referma la porte sur lui d'un coup de pied et fit face à Malko, le pistolet braqué. Au lieu de tirer, il lança un ordre en lingala à son complice.

Ce dernier, la baïonnette à l'horizontale, s'approcha de Malko tous les muscles bandés. Ses petits yeux injectés de sang le fixaient à la hauteur de la ceinture. Malko recula et sentit le mur poisseux de chaleur dans son dos. Le Noir était à un mètre de lui, se ramassant pour frapper.

Il allait se faire éventrer...

Malko jeta un coup d'œil en direction de la porte, l'autre avait le doigt sur la détente du Makarov. Il avait le choix entre une balle et le poignard.

— Dépêche-toi, Boris, lança le Noir au pistolet.

Malko réalisa soudain qu'on n'avait pas cherché à s'emparer des

bijoux d'Hortense Saboukoulou. Ils étaient juste venus pour le tuer... Il saisit une chaise et l'abattit au moment où son adversaire se fendait. Le bois vermoulu vola en éclats sur les épaules du Noir au regard fou mais dévia son coup. Malko sentit une brûlure à la main gauche et vit son médium gauche couvert de sang qui jaillissait d'une coupure jusqu'à l'os. Maintenant, il n'avait plus rien pour se défendre.

Le Noir avança, balayant l'air de sa baïonnette, à l'horizontale, bien décidé à éventrer Malko. Comme si la vote du sang l'avait excité. La pointe de la lame arracha un bout de chemise, la coupant comme avec un rasoir. Malko, le ventre creusé, le dos au mur, ne pouvait pas reculer davantage. Il vit le tueur se ramasser, l'avant-bras replié, visant son abdomen.

CHAPITRE VII

Quand le Noir à la baïonnette jeta son bras en avant, Malko, utilisant un vieux truc de close-combat, croisa rapidement ses deux poignets devant lui, bien en avant de son ventre ; le bras du tueur fut bloqué par cette fourche improvisée et la pointe de l'arme ne causa qu'une estafilade. Malko, avant que l'autre ait le temps de reculer, saisit son poignet droit à deux mains, essayant de le tordre pour lui faire lâcher l'arme. Mais le Noir était d'une force prodigieuse et il ne parvint pas à lui faire lâcher prise. Ils oscillaient comme deux ivrognes dans la pièce, se cognant aux murs, s'expédiant des coups de pied. L'homme au pistolet sautillait autour d'eux, encourageant son complice dans sa langue. Visiblement, il ne voulait se servir de son arme qu'en dernier ressort...

Changeant de tactique, l'adversaire de Malko recula vivement et le fit tourner, le projetant vers le lit. Déséquilibré, Malko tomba en arrière et dut lâcher le poignet du tueur.

Il roula sur lui-même, tombant dans la ruelle du lit au moment où, d'un saut furieux, son adversaire abattait la baïonnette. Sa lame s'enfonça profondément dans le matelas. Au même moment, Malko se redressa et, d'un coup de tête, envoya son adversaire à terre. Mettant la main sur la baïonnette plantée dans le lit. Boris se releva, les bras ballants, les yeux flamboyants de haine. Mais Malko vit tout de suite les limites de sa victoire : entre la porte et lui, il y avait l'homme au pistolet. Au jugé, il prit l'oreiller qui avait servi à caler Hortense Saboukoulou et le projeta en direction du tueur, tout en se baissant.

Une détonation claqua et le projectile s'enfonça dans le mur. Mais la prochaine serait la bonne. Malko vit l'homme en cagoule viser soigneusement et se rua en avant, se disant qu'il valait encore mieux mourir en combattant.

Au même moment, la porte s'ouvrit avec fracas sur le troisième homme, parti à la poursuite d'Hortense. L'air affolé, il lança une courte phrase à ses deux complices. Immédiatement, Boris plongea par le trou du climatiseur et disparut ! L'homme au pistolet hésita une seconde, se retourna puis franchit la porte à reculons, tirant encore une fois. La balle s'écrasa dans le mur assez loin de Malko. Ce dernier, prudemment, resta dans la pièce. Inutile de se faire descendre bêtement. Qu'est-ce qui avait fait fuir les trois tueurs ?

Il ne se le demanda pas longtemps. Un nouveau venu, un Noir, s'encadra dans la porte, quelques instants plus tard, bizarrement vêtu d'un costume, un pistolet au poing. Malko n'eut pas le temps de réagir. Hortense Saboukoulou était juste derrière lui, drapée dans un pagne, flamboyante de colère.

— Ils sont partis ces salauds-là ! annonça-t-elle.

Elle jeta un ordre à l'homme au pistolet qui replongea dans l'obscurité.

Aussitôt, elle ramassa sa robe, défit son pagne et la réenfila. C'est en s'approchant de Malko pour qu'il l'aide à refermer sa fermeture qu'elle poussa un cri.

— Mais tu es blessé !

La coupure saignait abondamment et de grosses gouttes imprégnaient le plancher sale.

— Il faut aller à l'hôpital, fit Hortense. Tiens, en attendant, prends ça. Il enroula son doigt dans une partie du pagne. Maintenant les élancements montaient jusqu'à son épaule. La tension du combat retombée, il se posait des questions. Que signifiait ce ballet sinistre ?

Le pavillon des urgences de l'hôpital général exhalait une odeur à faire tomber raide un putois. Le carrelage était d'une saleté repoussante et le seul médicament connu, l'aspirine... Grâce à Hortense, Malko était passé devant un magma d'éclopés résignés, sanguinolents ou carrément mourants... Le jeune chirurgien qui soignait son doigt avait été formé en Allemagne de l'Est et travaillait bien. Le nerf n'avait pas été touché, il avait recousu les ligaments et les muscles, suturant le tout, et administrant à Malko une piquûre antitétanique.

Ils regagnèrent la Toyota et Malko put prendre le volant. Des centaines de questions se pressaient sur ses lèvres. Machinalement, il prit la direction de l'*Olympic Palace*. Comme il montait la rue du Docteur Jamot, le long du ravin de la Mission, Hortense Saboukoulou demanda soudain :

— Arrête-toi là.

Il obéit et stoppa sur le bas-côté. Son doigt l'élançait et il vit Hortense se masser la tempe avec une grimace de douleur là où le manche de la baïonnette l'avait frappée.

— Ces salauds ont bien failli te tuer ! remarqua-t-elle. Ils ont fait comme les voleurs zaïrois qui descendent les climatiseurs pour entrer. Ils t'auraient égorgé et on aurait cru à un crime de voleurs. Ils pensaient que j'étais une pute ramassée dans la Cité et que je n'oserais rien dire.

— Ce n'est pas toi qui les as mis en fuite, quand même ?

Elle lui adressa un sourire cruel.

— Non. Quand le singe qui me poursuivait a aperçu Lenny, je peux te dire qu'il a eu très peur.

— Qui est Lenny ?

— Celui que tu as vu. Mais il y en a un autre, encore plus méchant.

— Tu te promènes avec des gardes du corps ?

Hortense éclata de rire.

— Ce ne sont pas les miens ! Ce sont ceux de mon ami. Quand je sors le soir, il les met à ma disposition.

— Ton ami, c'est le colonel M'Boukou ? Pourquoi ne m'aide-t-il pas ouvertement ?

— Il ne peut pas, fit simplement Hortense. Il y a des gens très puissants qui ne veulent pas qu'on dénoue cette affaire. S'il agit officiellement, il risque une vengeance. Lui pense qu'Alphonse Loukoula est toujours vivant. Et depuis ce soir, je crois qu'il a raison. Mais il faut te débrouiller seul, maintenant. J'espère que Miranda va t'aider.

— Pourquoi ? J'aimerais te revoir.

— Moi aussi, fit-elle. Mais je ne veux pas qu'il me batte. Déjà, il va falloir que je leur donne de l'argent pour qu'ils ne lui disent pas tout. Ce soir, je n'avais aucune raison de te rencontrer.

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

Elle se pencha et l'embrassa.

— J'ai eu raison, c'était très agréable, fit-elle. Mais fais attention. Si tu es sur la bonne piste, ils feront tout pour te stopper.

Malko pensa soudain à un détail troublant.

— Pourquoi Thomas Hauser n'a-t-il jamais suivi cette piste ?

— Il boit trop pour suivre quoi que ce soit, fit-elle. Depuis cet attentat, il est vraiment en mauvais état, ce Blanc-là...

Par moments, elle reprenait les expressions africaines.

— Il y a une voiture derrière nous, fit soudain Malko, son rythme cardiaque s'élevant brutalement.

— Je sais, dit Hortense. Ce sont mes amis. Au revoir. Quand tu auras trouvé Loukoula, viens me voir au *N'Zabou*.

Elle sortit de la voiture et il la vit se diriger vers le véhicule arrêté, puis y monter. Lui reprit la route de *l'Olympic*.

Une pute dormait dans un des fauteuils du hall. Elle entrouvrit un œil pour proposer :

— Tu veux un peu d'amour, patron ? Pas cher.

Côté amour, il avait eu sa dose. Il avait le cœur battant quand il mit la clef dans sa serrure, mais tout était normal. Il prit une douche, prenant soin de ne pas mouiller son doigt. En plus, il avait une grande

estafilade sur le ventre. La baïonnette ne l'avait pas raté de beaucoup... Ensuite, il s'allongea pour faire le point. Alphonse Loukoula était encore de ce monde et certaines personnes ne tenaient pas du tout à ce qu'on le retrouve...

Enroulé dans une serviette, il alla sur la terrasse goûter l'air moite de la nuit, pensant à Hortense.

C'était quand même rare une fille de cette beauté qui se promenait avec deux gardes du corps fournis par son amant, pour aller retrouver un homme dans un motel minable.

Une petite pensée dérangeante brouilla l'image de sa maîtresse d'un soir. Pourquoi le colonel M'Boukou n'avait-il pas aidé Thomas Hauser, même clandestinement, au lieu d'attendre l'arrivée de Malko ?

Pour la première fois, Malko vit Thomas Hauser manifester une certaine émotion, au récit de ses mésaventures. Curieusement, le fait qu'Alphonse Loukoula puisse être vivant semblait le perturber.

— Il faut arroser cela, proposa-t-il, sortant une bouteille de Gaston de Lagrange déjà entamée d'un des tiroirs de son bureau. Il contempla quelques secondes avec émotion le liquide ambré, puis remplit deux verres, sans demander son avis à Malko, et vida le sien avec une précipitation indigne de la qualité de son breuvage. Il s'en reversa et, cette fois, laissa au cognac le temps de se réchauffer un peu. Son regard était sans cesse en mouvement et Malko n'arrivait pas à le saisir.

— Quand revoyez-vous cette Miranda ? demanda-t-il.

— Ce soir.

— Il vous faudrait une arme.

— En effet, approuva Malko. Vous avez une idée de qui a voulu me liquider, hier soir ?

L'Américain fit tourner son verre dans ses gros doigts.

— C'est sûrement une équipe de mercenaires noirs qui travaille en liaison avec la Sûreté d'État. Sinon, ils n'auraient pas osé tirer des coups de feu. Je vais essayer de vous procurer un permis d'arme. Ici, ils sont très stricts. Si vous vous baladez sans permis, cela pourrait servir de prétexte à une expulsion.

— Faites vite, demanda Malko. Que je n'obtienne pas ce permis à titre posthume.

Lorsqu'il referma la porte, Thomas Hauser se versait un cognac, le visage à l'envers.

Malko remonta vers *l'Olympic*, passant devant un certain nombre de panneaux exhortant la population à travailler dur pour parvenir à l'auto-suffisance alimentaire, objectif du XX^e Congrès du Parti Socialiste Congolais... Les panneaux tombaient en ruine, la peinture s'écaillait et les Congolais se nourrissaient toujours de bananes...

N'ayant rien d'autre à faire jusqu'au soir, il décida de se partager entre CNN et la piscine de *l'Olympic* où il ne risquait pas de se faire tirer comme un lapin.

Barnabé Pombu avait tenu à accompagner Malko au *Ram-Dam*. Ce dernier commençait à s'attacher à ce garçon au cœur sur la main, naïf et en même temps roublard comme tous les Africains. Arrivé devant le *Méridien*, il annonça :

— Je vais faire un tour au bar, et je vous rejoins au *Ram-Dam*. Vous n'avez pas besoin de moi tout de suite ?

— Non, non, assura Malko.

Il était onze heures du soir. Après avoir dîné seul à l'hôtel, il avait regardé CNN pour tuer le temps. Il se faisait peu d'illusion sur ses chances d'obtenir une information ce soir, mais il ne fallait rien négliger.

Le *Ram-Dam* était toujours aussi sombre. Il regarda autour de lui, sans apercevoir Miranda. Il commanda une vodka au barman, aussitôt assailli par les putes présentes.

Seuls, une demi-douzaine d'expatriés cuvaient tristement leur bière en regardant les culs se balancer devant eux. Leurs propriétaires proposaient mollement leurs charmes. Malko en repéra deux, enlacées sur une banquette, qui flirtaient pour faire passer le temps, se frottant l'une à l'autre comme des chats.

Presque une heure s'écoula sans que Miranda apparaisse. Il commençait, à s'impatisser. Pour mille francs, le barman devint son dernier ami d'enfance.

— Vous n'avez pas vu Miranda ? interrogea Malko.

— Si, si ! affirma le Noir. Elle était là au début de la soirée. Elle a même demandé après vous.

— Après moi ? Mais elle ne me connaît pas.

L'autre cligna de l'œil.

— Patron, vous étiez là l'autre soir et vous êtes parti avec elle. Moi-même, j'ai l'œil, non ?

Voilà comment se font les réputations.

— Où est-elle ?

— Elle avait rendez-vous dehors avec un client. Elle ne va pas tarder : à l'hôtel, ils louent les chambres pour deux heures, après il faut payer un supplément. Sinon, il y a les deux Zaïroises, là.

Il désignait deux Noires qui devaient peser un quintal chacune, affalées dans un box. Le barman se pencha sur lui, rigolard.

— Les Zaïrois croient que quand on est gros, on n'attrape pas le SIDA...

Malko pensa à la piscine. Miranda était peut-être en train de s'y

ébatte.

— Je reviens, lança-t-il au barman. Dites-le à Miranda si elle arrive.

La fraîcheur relative de la nuit contrastait délicieusement avec l'ambiance délétère du *Ram-Dam*. Malko regarda autour de lui. Les premières chaises longues en contrebas étaient vides. Il contourna l'esplanade pour gagner l'autre bout. Sur un des sièges, un Blanc se faisait sucer, tenant la tête de sa partenaire à deux mains, le pantalon sur les chevilles.

Un héros du SIDA.

Malko continua, croisant encore un autre couple en pleine fornication. Puis dans la pénombre, il aperçut une forme étendue. Il ne distinguait que des escarpins. Par contre, c'était la robe rouge de Miranda. Elle avait dû s'endormir après sa prestation. Malko s'approcha :

— Miranda ?

Elle ne répondit pas. Quelque chose dans son attitude lui parut soudain suspect. Il se pencha et comprit pourquoi elle était muette. Sa bouche était grande ouverte, et elle avait encore autour du cou la cordelette qui avait servi à l'étrangler.

Malko avait l'impression d'avoir l'estomac rempli de plomb. Il toucha l'épaule de la pute : elle était tiède et souple. Son assassin avait dû la sauter avant de la tuer : sa robe était encore relevée sur ses cuisses.

Il la fouilla rapidement sans rien trouver qu'un billet de mille francs. Écœuré. Cette fois, le meurtre était signé. Toutes les pistes menant à Alphonse Loukoula étaient féroce­ment coupées. Il courut jusqu'au *Méridien* où Barnabé Pombu pérorait au bar. Dès qu'il aperçut Malko, il se tut et le rejoignit.

— Vous pouvez emprunter une lampe de poche ? demanda Malko, je vous attends à la piscine.

Quelques instants plus tard, le stringer était là avec une grosse torche. Malko la lui prit et la braqua sur le corps de Miranda. Pombu poussa une exclamation d'horreur.

— Ça alors, dites donc ! C'est bien cruel.

Malko examinait le sol, à la recherche d'un papier ou d'un sac. Rien. Il allait renoncer lorsqu'un objet brillant refléta le faisceau. C'était un anneau d'or, avec six chiffres gravés à l'intérieur. Il le mit dans sa poche et éteignit.

— Barnabé, vous allez retourner au *Ram-Dam*. Restez-y toute la nuit s'il le faut, mais essayez de savoir si Miranda n'a pas parlé à ses copines de cette Bérénice. Moi, je rentre. Ce sera plus facile pour vous, si vous êtes seul.

Il lui mit une liasse de billets dans la main, avant de se diriger vers sa voiture. Si Thomas Hauser ne lui procurait pas une arme, il risquait très vite de subir le sort de Miranda.

Il était sept heures quand la voix excitée de Barnabé Pombu réveilla Malko. Ce dernier avait peu et mal dormi.

— Patron, j'ai du nouveau, annonça le stringer.

Malko lui avait enjoint de ne pas parler au téléphone. L'autre lui dit simplement qu'il se trouvait à l'endroit habituel. Sans même prendre de breakfast, Malko sauta dans la Toyota. Barnabé Pombu l'attendait en faisant les cent pas devant le Centre international de la presse. Visiblement très excité.

— P-a-a-a-t...-on ! lâcha-t-il dans une volée de postillons, j'ai bien travaillé.

Son front était plissé par l'effort de prononcer une phrase entière d'un seul coup. Malko le confessa. Une des putes du *Ram-Dam* lui avait appris que l'après-midi du meurtre, Miranda avait été rendre visite à une copine qui était soignée à l'hôpital chinois. Une fille du même village qu'elle, dans le nord.

Il faut la retrouver, dit Malko, mais sans le nom, cela ne va pas être facile...

CHAPITRE VIII

L'hôpital construit par les Chinois, tout au bout de l'avenue des Trois Martyrs, dans le quartier de Talengui, avait résolu d'une façon très simple le problème du surpeuplement : les lits étaient remplacés par des hamacs alignés en rangs serrés, sur deux hauteurs. Durant la journée, les plus valides roulaient le leur et s'asseyaient par terre. Des visiteurs étaient assis un peu partout dans la cour, y faisant parfois la cuisine sur de petits réchauds. Partout, des marchands ambulants. Il fallait bien nourrir les malades, tâche dont l'hôpital ne se chargeait pas. Une queue s'allongeait devant la pharmacie offrant à prix d'or des médicaments périmés et en vrac... Comme la moitié des malades avaient le SIDA et donc se trouvaient condamnés à brève échéance, cela n'avait pas une si grande importance.

Malko, au volant de la Toyota, attendait que Barnabé Pombu termine son enquête... Le Congolais émergea enfin du bâtiment principal et lui fit signe.

Il le rejoignit à l'entrée d'une salle contenant une trentaine de hamacs. La plupart occupés. Il y régnait une chaleur étouffante et moite dans un silence de crypte funéraire. Malko croisa le regard d'un Noir allongé sur le côté, les yeux tout jaunes : hépatite virale. Des mouches étaient posées sur son visage et il fallait s'y reprendre à deux fois pour s'apercevoir qu'il était vivant.

— Elle est là-bas ! souffla Barnabé.

Il le guida à travers les hamacs. L'odeur évoquait plus le charnier que l'hôpital. Le dernier hamac était occupé par la mort. Malko sentit la chair de poule hérissier ses poils. Une Noire enroulée dans un pagne crasseux et décoloré, maigre comme une rescapée des camps de la mort, couverte de pustules, les yeux enfoncés au fond d'orbites qui étaient déjà celles d'un cadavre, les lèvres parcheminées, boursoufflées de cloques verdâtres. Barnabé lui adressa quelques mots et elle tourna la tête avec une lenteur effrayante.

Malko reçut le choc de son regard déjà ailleurs. Fixe, transparent, rempli d'un désespoir absolu qui vous tordait le cœur.

— Elle a le SIDA, murmura Barnabé à son oreille.

L'émotion avait coupé net son bégaiement.

La femme, qui ne devait pas avoir plus de trente ans – on lui en donnait deux fois plus –, agita deux squelettes de doigts

imperceptiblement.

— C'est la copine de Miranda, murmura le stringer.

— Vous lui avez parlé ?

— Pas encore.

Il se pencha le plus près possible, réprimant une nausée.

— Vous connaissez Bérénice Koukolo ?

Infime mouvement des doigts, puis quelques mots en lingala, dans un souffle.

— C'était sa meilleure amie, traduisit Barnabé, elles sont du même village, dans le nord.

— Elle sait où elle se trouve ?

Dialogue à voix basse. À chaque instant, Malko s'attendait à ce qu'elle cesse de respirer. Surpris, il vit Barnabé Pombu farfouiller dans les hardes de la mourante et en tirer un bout de batik noué. La fille mit bien une minute à défaire le nœud tant elle était faible. Le batik contenait quelques papiers et un paquet de photos. Avec ses griffes, la malade en sortit une, passablement abîmée, que Barnabé saisit avec respect avant de la tendre à Malko.

Elle avait été prise dans une Cité africaine. Une fille très grande posait, un peu déhanchée, en short et chemisier blanc, avec les inévitables escarpins, ses cheveux noirs décrêpés cascadeant sur les épaules. Derrière, on apercevait une boutique dont l'enseigne annonçait : *La Belle Créature. Créations de mode.*

— C'est Bérénice Koukolo, expliqua Barnabé. Elle lui a envoyé cette photo il y a six mois. De Pointe-Noire.

— Je peux la garder ?

Il hésita.

— Je vais lui demander.

Penché à son oreille, il se renseigna et se redressa.

— Elle veut la garder. On pourra venir la prendre quand elle sera morte.

Malko en avait la gorge serrée. Maintenant, il avait une piste pour retrouver Alphonse Loukoula. Et, d'après la férocité mise à la couper, une bonne piste. Il tira des billets de sa poche et en prit deux de cinq mille qu'il posa sur le hamac. Barnabé s'interposa aussitôt.

— Non, non, les autres malades vont lui prendre l'argent. Elle est trop faible pour se défendre. Ils lui ont déjà volé tous ses vêtements.

Malko regarda autour de lui et aperçut les regards brillants de plusieurs malades accroupis à même le sol : des hépatiques, des paludéens, grelottant de fièvre. Tous contemplaient les billets comme un chien salive devant un os.

— Que peut-on faire dans ce cas ?

Barnabé avait l'air mal à l'aise.

— Pas... Pas grand choooooose ! Elle ne mange plus, elle n'a personne.

— Demandez-lui ce qu'elle voudrait. Il se pencha à l'oreille de la femme puis se tourna vers Malko.

— Une piqûre.

— Une piqûre ?

— Oui, pour la faire mourir, elle souffre beaucoup. Elle a peur qu'ils l'enterrent vivante pour récupérer sa place...

Encore la chair de poule. Malko regarda le débris humain devant lui et reçut de nouveau le choc du désespoir absolu. La petite lueur de vie qui tremblotait encore au fond des orbites creuses le suppliait. Il lui adressa un sourire avec tout ce qu'il put y mettre de chaleur humaine et dit à Barnabé Pombu, la gorge serrée :

— Dites-lui qu'on va faire le nécessaire.

Le journaliste traduisit. Au moment où Malko allait partir, la main décharnée se leva, et avec une lenteur pathétique, vint se poser sur son bras nu avec la légèreté d'une patte de mouche. Elle y demeura quelques secondes avant de retomber dans le hamac. Malko se détourna. En retrouvant le ciel gris et bas, il eut l'impression de sortir de l'enfer.

— Il faut trouver une infirmière pour la piqûre, dit-il à Barnabé.

Le Congolais prit l'air embarrassé.

— Si c'est vous qui demandez, elle n'acceptera pas... Vous êtes un étranger.

— Alors, je vais avec vous. C'est vous qui ferez la proposition.

— Non, non, si vous êtes là, ça ne marchera pas. Attendez-moi ici et donnez-moi cinq mille francs.

À regret, Malko se rangea à ses raisons et lui tendit un billet.

— Je vais y aller et rester pendant qu'elle fait la piqûre, dit Barnabé. Sinon, elle prendra l'argent et ne fera rien. La morphine c'est très cher...

Malko remonta dans sa voiture, bouleversé. Personne ne se plaignait dans ce mouroir. Quelques instants plus tard, il vit Barnabé traverser la cour en compagnie d'une infirmière et pénétrer dans la salle aux hamacs. Il ressortit seul quelques instants plus tard et regagna la Toyota.

— C'est fait, dit-il simplement, elle était très contente.

Barnabé Pombu sortit quelque chose de sa poche et lui tendit la photo de Bérénice Koukolo.

— Elle me l'a donnée, dit-il. Pour vous.

— Si on allait déjeuner ? proposa Barnabé. Après, il faudra louer un 4 X 4 pour aller à Pointe-Noire.

— Il y a un bon restaurant près de l'ambassade américaine, proposa Barnabé. *Le Soleil*. C'est tenu par un Libanais.

— Va pour *Le Soleil*, fit Malko.

Les mézés étaient aussi bons qu'à Beyrouth et même la viande était mangeable. Barnabé avait eu une bonne idée. Au moment où ils partaient, un petit bonhomme large d'épaules, trapu comme un lutteur, entra dans le restaurant.

Barnabé lui tomba dans les bras :

— Rafik ! Comment ça va ?

— Ça va, ça va, fit le nouveau venu, et toi ?

— Moi, je vais à Pointe-Noire. Tu as des amis là-bas ?

— Tous les Congolais sont mes amis, affirma aussitôt le dénommé Rafik.

Barnabé posa le regard sur sa main droite.

— Tiens, tu as perdu ta bague ?

Rafik eut un rire un peu gêné.

— Oui, je sais pas où. Si tu la trouves, tu peux aller à ma banque et vider mon compte.

Il montrait son petit doigt où on distinguait nettement une trace blanche.

— Je vais à Kinshasa, dit-il, jusqu'à ce soir. Tu veux quelque chose ? Des pellicules, demanda Barnabé.

— OK.

Ils sortirent du *Soleil* et Malko demanda aussitôt :

— Qui est-ce ?

— Oh, un type sympa, un Libanais qui me fait souvent faire des photos de mariage. Ils paient bien.

— Et sa bague ?

— Oh, c'est une blague. Un anneau à l'intérieur duquel il a gravé le numéro d'un compte en banque en Suisse, pour ne pas...

Il se tut brutalement. Malko venait de sortir l'anneau qu'il avait ramassé près du corps de Miranda.

— Celui-là ?

Barnabé Pombu était devenu gris.

— Oui, oui, je crois, balbutia-t-il. Je n'aurais jamais cru.

— Que fait-il ?

— De l'import-export.

— Vous savez où il habite ?

— Oui.

— Très bien, je viendrai avec vous ce soir pour chercher vos pellicules. Maintenant, je vais voir Thomas Hauser. Vous pouvez vous renseigner pour une voiture ?

— Parfait, patron, fit Barnabé.

Malko partit à pied vers l'ambassade des États-Unis. Le hasard lui

avait permis d'identifier le meurtrier de Miranda. Comment utiliser cette information essentielle ?

— Je connais ce Rafik, annonça Thomas Hauser. C'est un chiite libanais, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il s'était mêlé de politique. Il doit magouiller avec les gens de la Sûreté d'État. Je ne sais pas ce que vous pouvez faire. Du moins officiellement.

— Officiellement rien, mais je peux peut-être le faire craquer autrement, dit Malko. Où est mon permis d'armes ?

— Je ne l'ai pas encore, avoua l'Américain, désolé. Et il n'arrivera pas d'ici votre départ pour Pointe-Noire. Il vaut mieux que vous ne preniez pas l'avion. La piste est plus discrète, mais il faut bien douze heures, et avec un 4 X 4.

— Barnabé en recherche un, précisa Malko.

— Si vous trouvez Loukoula à Pointe-Noire, qu'allez-vous en faire ?

— Le faire parler, bien sûr. Ensuite...

— Si vous le remettez aux Congolais, on ne le reverra jamais, dit l'Américain. L'exfiltrer pour le juger pose des problèmes quasi insolubles. Il ne reste qu'une solution.

— Laquelle ?

Thomas Hauser eut un geste expressif, mimant un coup de pistolet.

— *Boum !* Au moins, il y en aura un qui aura payé...

— Et pourquoi ne pas commencer par ce Rafik ? suggéra Malko.

— Non. On aura toute la communauté libanaise sur le dos. Ils sont détestés mais puissants et tout le monde leur doit de l'argent.

Comme dans tous les pays d'Afrique de l'Ouest, les Libanais installés au Congo tenaient le commerce et, grâce à leur don pour le backchich, magouillaient dans de sombres combines avec les dirigeants. Haïs de la population, ils survivaient, protégés par les puissants du régime, investissant le moins possible, prenant un maximum, prêts à déguerpier aux premiers signes de danger.

— Bien, dit Malko, on verra cela en revenant de Pointe-Noire.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Malko retrouva Barnabé Pombu au bar du *Méridien*. Ils dînèrent rapidement au restaurant d'un foutu de poulet aux arachides puis prirent la direction de la maison de Rafik.

Les rues sombres de Brazza étaient totalement désertes, ils croisèrent à peine deux voitures. Barnabé stoppa finalement devant une villa isolée dans un jardin protégé de hauts murs hérissés de tessons de bouteilles, derrière l'hôpital. Malko aperçut un « veilleur de nuit » affalé devant la maison, dormant la bouche ouverte.

— C'est le gardien, expliqua Barnabé, avant de demander au Noir : Il est là, M. Rafik ?

— Présentement, il est là.

— Allons-y, dit Malko. Dites-lui que vous venez chercher vos films.

La rage ne l'avait pas quitté. Il revoyait le corps sans vie de la malheureuse Miranda. Ils traversèrent le jardin et grimpèrent l'escalier extérieur, menant à une porte sur la terrasse. Tout était grillagé, même le climatiseur. Barnabé Pombu frappa et quelques instants plus tard, une voix méfiante demanda à travers le battant :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Barnabé, annonça le stringer. Je viens chercher mes films.

— OK, je te les donne, fit la voix de l'autre côté de la porte.

Pourtant, le battant ne s'ouvrit pas. Il y eut quelques instants de silence puis un bruit de verrous tournés et la porte s'entrebâilla enfin, retenue par une énorme chaîne. Le petit Libanais, ses rares cheveux en bataille, torse nu, vêtu d'un short trop long pour lui, tendit par l'ouverture un paquet à Barnabé Pombu.

— Tiens, tu me dois cinquante mille.

Il adressa à Malko un vague sourire.

— Je peux pas vous faire entrer, c'est le bordel. Allez, salut.

— Attendez, dit Malko, j'ai quelque chose pour vous.

— Pour moi ?

Le Libanais était visiblement étonné. Malko tira l'anneau de sa poche et le lui tendit.

— Ce n'est pas l'anneau que vous aviez perdu ?

Pendant quelques secondes, le regard de Rafik vacilla, puis il se reprit et lança, l'air mauvais :

— Non, c'est pas le mien. Allez, j'ai pas le temps.

Il recula et claqua la porte à toute volée. De nouveau, les verrous claquèrent. Barnabé Pombu échangea un regard avec Malko. Il était liquéfié par la trouille.

— Il n'est pas content, fit-il piteusement.

Malko regarda la porte close. Il n'était même pas armé et se sentait totalement impuissant. Mais la réaction du Libanais était éloquente : c'était bien lui qui avait assassiné Miranda.

Pour le compte de qui ?

— Je crois qu'il n'y a plus rien à faire, avoua-t-il.

Il était plein d'amertume lorsqu'il se remit au volant de la Toyota. Maintenant, Rafik savait qu'il savait et il n'en avait tiré aucun avantage.

Barnabé Pombu broyait du noir, pas dans son assiette, tandis que Malko redescendait vers le centre.

— Dire que je considérais ce type comme un copain ! soupira-t-il.

- Vous le connaissez bien ?
- Brazza est une toute petite ville. C'est un des Libanais en vue. Avec Rafik, on retombait sur la filière Hadjez, chiite comme lui. Barnabé secoua la tête, accablé.
- Quand je pense à Miranda ! Sauter une fille qu'on va étrangler. Il n'y a qu'un Libanais pour faire ça.
- Barnabé regarda sa montre.
- Vous pourriez me ramener, je dois passer à l'agence à six heures. Ensuite, nous allons voir la voiture. C'est une Land-Cruiser. Un châssis long, cela évite les coups de raquette.
- Ils remontèrent l'avenue de la Paix, après le rond-point de Poto-Poto. Barnabé guida Malko dans une des rues toutes semblables partant de l'avenue. La rue Mayama. Le stringer de la CIA habitait une cabane au toit de tôle ondulée semblable aux autres.
- Vous me prendrez sur la petite place là-bas, dit-il, après-demain matin. Vous allez voir, ça va marcher à Pointe-Noire.
- Il était visiblement fou de joie de partir avec Malko.
- À demain, dit celui-ci. Chez Europcar à huit heures.

Luxe inouï en Afrique, il y avait à la fois une roue de secours *et* un cric dans la Land-Cruiser ! Malko se glissa au volant de l'énorme véhicule. Le pare-brise était étoilé, la carrosserie pleine de bosses, mais on avait équipé l'avant d'une protection inhabituelle, des tubes d'acier montés sur une barre de fer. Avec ça, Malko pouvait s'en servir comme d'un char d'assaut. Le compteur indiquait cent mille kilomètres, mais le moteur semblait tourner comme une horloge. Barnabé Pombu lui adressa un regard inquiet :

- Vous avez déjà conduit des bêtes comme ça ?
- Oui, affirma Malko. C'est parfait.
- Le journaliste ouvrit le capot et Malko le vit se pencher sur le moteur. Barnabé Pombu tira alors deux sachets de sa poche, en accrocha un au delco et l'autre à la pompe à eau.
- Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko, intrigué.
- Ce sont des gris-gris, pour que le moteur marche bien, avoua le Congolais. On ne sait jamais.
- Il referma le capot, rassuré et ravi.
- Je peux vous laisser ? demanda-t-il alors. J'ai beaucoup de travail à l'agence, à cause de mon départ.
- Pas de problème, affirma Malko. Je vous prends demain matin à six heures.

Au volant de son monstre, il prit la direction de l'ambassade US. Il avait l'impression de conduire un autobus...

Le Marine de garde, qui commençait à le connaître, prévint aussitôt

Thomas Hauser et laissa Malko monter tout seul.

Le chef de station de la CIA semblait presque à jeun : ses mains ne tremblaient pas.

— Je vous ai vu arriver par la fenêtre, dit l'Américain. Je vois que vous avez trouvé un engin pour faire la piste.

— En effet, fit Malko, mais je n'ai toujours pas d'arme.

Thomas Hauser fronça ses sourcils noirs.

— Je sais. En route, je ne pense pas que vous en ayez besoin. Mais j'ai un autre stringer à Pointe-Noire. Un type qui a travaillé avec nous en Floride pour aller chercher des Cubains. Jacky the Sailorman⁽¹⁰⁾. Il vous servira de garde du corps. Lui a ce qu'il faut.

— Où puis-je le trouver ?

— Dans le port. Il est le skipper d'un chalutier de pêche à la crevette. *Le Sundowner*.

Malko lui relata sa visite chez Rafik. Thomas Hauser hocha tristement la tête.

— Ça ne m'étonne pas. Il doit être sûr de l'impunité. On n'a même pas parlé du meurtre. J'ai appelé le colonel M'Boukou à ce sujet. Il devait me téléphoner dans l'heure qui suivait. J'attends toujours. L'autre a dû donner quelques coups de fil et tout verrouiller. N'oubliez pas que les chiites libanais sont les plus gros créanciers privés de l'État Congolais. Cela crée des devoirs. Enfin...

L'alcool lui avait donné une grande philosophie.

— On déjeune ensemble ? proposa Malko.

— OK, je vous retrouve au *M'Bamou*. J'irai à pied, j'ai rendez-vous dans le coin ensuite.

Malko terminait paisiblement son café. Thomas Hauser avait filé sans presque avoir rien mangé. Comme tous les vrais ivrognes, il carburait uniquement à l'alcool : cinq Johnny Walker avec de l'eau versée au compte-gouttes. Une seule pensée semblait le préoccuper : que Malko fasse passer Alphonse Loukoula *ad patres*, dès qu'il l'aurait retrouvé. Cela devenait obsessionnel...

Il paya, sortit du restaurant et dans le hall, se heurta presque au colonel M'Boukou, un attaché-case à la main, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. L'officier mit quelques secondes à réagir, puis lui serra chaleureusement la main.

— Je crois que vous êtes sur une piste ? dit-il.

— Je pars à Pointe-Noire demain matin.

— Bonne chance ! Si vous avez besoin de quelque chose à votre retour... De là-bas, vous pouvez me joindre au téléphone, mais faites attention...

— Certainement.

— Présentement, mon cher, je dois vous quitter, conclut-il. J'ai une importante réunion.

Malko le vit se diriger vers les ascenseurs. Une grande Noire le frôla et lui chuchota à l'oreille :

— Patron, c'est l'heure de la sieste.

Le hall pullulait de putes. Il entra dans une boutique qui vendait à prix d'or des journaux vieux d'un mois et ne trouva rien. Il était en train de feuilleter un vieux *Financial Times* lorsqu'il aperçut une silhouette orange qui se dirigeait vers les ascenseurs. C'était l'inimitable balancement de hanches d'Hortense Saboukoulou. La Noire portait, elle aussi, des lunettes de soleil. Il sortit de la boutique, pressa le pas, et entra dans l'ascenseur au moment où les portes se refermaient.

Hortense Saboukoulou eut un sursaut stupéfait.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Malko l'examina attentivement : parfumée, décolletée, maquillée, elle était véritablement superbe. Le « rendez-vous d'affaires » du colonel M'Boukou.

— Le colonel vient de monter, dit-il avec un sourire.

— Il vaut mieux qu'il ne te voie pas, dit-elle en riant. Ses hommes lui ont dit que j'avais couché avec toi et il était très fâché. Comment es-tu ici ?

— Un hasard. Il s'est passé beaucoup de choses depuis l'autre soir. Importantes. Je pars à Pointe-Noire demain matin.

L'ascenseur venait de s'arrêter.

— Je n'ai pas le temps, souffla la jeune femme.

— Quand, alors ?

Elle hésita, avant de dire :

— Ce soir, je dînerai à *l'Arbalète* avec une copine.

Elle se jeta dehors et les portes se refermèrent.

La patronne de *L'Arbalète*, une créature blonde épanouie, avait placé Malko près du bar. Hortense était déjà là, somptueuse dans un tailleur noir comme ses lunettes, accompagnée d'une brune aux cheveux très courts. Elle adressa un sourire discret à Malko avant de reprendre sa conversation.

Le dîner lui parut interminable. Lorsqu'elles en furent au café, il demanda l'addition et alla attendre dans la Land-Cruiser. Quelques minutes plus tard, il vit Hortense monter dans une petite Fiat et la suivit en direction de l'avenue d'Ornano, grimpant vers le Plateau, après le palais présidentiel. Elle bifurqua à droite et s'arrêta pour déposer sa copine.

Un peu plus loin, elle stoppa en face du Marché du Plateau et

descendit. Malko la rejoignit.

— Tu ne peux pas monter ! dit-elle, le colonel va venir me retrouver. Il part demain matin dans le nord pour une semaine.

— Mais tu sais bien que je pars aussi...

Elle eut un sourire désolé.

— À ton retour. C'est au premier étage. Il n'y a qu'une porte.

Elle se pressa contre lui dans une étreinte éloquente et s'éloigna vers la petite maison.

Malko n'avait plus qu'à se replier, un peu déçu.

Arrivé à *l'Olympic*, il donna un billet de mille francs pour être certain d'être réveillé, et monta se coucher. Il avait peu de temps à dormir.

Barnabé Pombu sortit de chez lui à cinq heures et demie et se dirigea vers la petite place où il avait rendez-vous avec Malko. Entendant un bruit de moteur, il se retourna et aperçut un taxi cahotant derrière lui. Machinalement, il se rangea pour le laisser passer.

Le véhicule freina brusquement et deux hommes en jaillirent. L'un d'eux, un Noir, le ceintura par-derrière, lui immobilisant les bras le long du corps. Il le souleva de terre et le porta jusqu'au coin de la cabane-épicerie encore fermée, l'appuyant au mur.

L'autre était Rafik. Le visage déformé par la fureur. Il tenait à la main une baïonnette dont il piqua le cou de Barnabé à hauteur de la carotide gauche. La pointe pénétra de presque un centimètre. Barnabé poussa un hurlement de douleur.

— Alors, petit salaud, tu travailles avec les impérialistes ? grinça Rafik, pesant sur la baïonnette.

— Arrête ! Arrête ! Tu vas me tuer, gémit Barnabé.

— Mais bien sûr, je vais te tuer ! répliqua le Libanais.

De toutes ses forces, il enfonça la baïonnette, à l'horizontale, sectionnant d'abord la carotide, puis la trachée-artère. Un jet de sang jaillit à plus d'un mètre et Rafik dut faire un saut en arrière pour ne pas être éclaboussé.

Littéralement égorgé, Barnabé Pombu s'effondra en avant. Il bougeait encore faiblement quand le taxi redémarra.

Seule une vague lueur rose indiquait que le jour allait se lever. Malko gagna la Land-Cruiser et remarqua tout de suite qu'un déflecteur avait été partiellement forcé. On avait essayé de la cambrioler... Il regarda avec soin sous la carrosserie sans rien voir de suspect, comme par exemple une grenade attachée à une des roues.

Le moteur démarra sans problème. Il descendit l'avenue des Missions déserte en direction du rond-point de Poto-Poto. Des gens dormaient à la belle étoile un peu partout.

Il arriva dans Poto-Poto où il y avait déjà un peu de vie grâce aux premiers taxis-brousse. Il retrouva facilement la ruelle de Barnabé et la cabane-épicerie. Ses phares éclairèrent le Noir, allongé par terre sur le ventre. L'immobilité du corps le renseigna immédiatement sur ce qui s'était passé. Tordu par la rage, il descendit, s'accroupit près du cadavre et aperçut le sang qui achevait d'imprégner le sol boueux.

CHAPITRE IX

Instinctivement, Malko regarda autour de lui. Pas un chat. Dans un état second, il remonta dans la Land-Cruiser et s'éloigna, surmontant un haut-le-cœur. Barnabé Pombu si content de se rendre à Pointe-Noire...

Malko, choqué, éprouvait le besoin de communiquer. En filant le long de l'avenue Lyautey, il eut soudain une idée et bifurqua vers le Plateau, passant devant le palais présidentiel.

Personne devant l'immeuble où habitait la belle Hortense. Il grimpa les marches quatre à quatre et se mit à tambouriner à la porte.

— Qui est là ? demanda au bout d'un certain temps la jeune femme à travers la porte.

— Malko.

Elle entrouvrit, ébouriffée, moulée dans un T-shirt blanc d'où ses seins pointaient orgueilleusement. Une lueur inquiète passa dans ses yeux sombres :

— Que se passe-t-il ?

— Barnabé a été assassiné.

Il entra, découvrant un grand studio luxueux avec des peaux de zébu par terre, des meubles en teck, un éclairage tamisé.

— Installe-toi, dit Hortense.

Il s'assit dans un profond canapé de Claude Dalle, en face d'un meuble de laque noire du même décorateur, renfermant une chaîne hifi et une télé Akaï. Avant de disparaître dans la cuisine, Hortense appuya sur la télécommande : les portes s'ouvrirent et la musique se déchaîna.

Le T-shirt de la jeune femme arrivait en haut de ses reins, laissant à nu son incroyable cambrure. En d'autres circonstances, Malko se serait jeté sur elle. Mais, en ce moment, il n'avait vraiment pas l'esprit à cela. Elle écouta son récit, les traits tirés. Sa main tremblait un peu lorsqu'elle versa le café.

— Je savais ce qui est arrivé à Miranda, dit-elle. Ces gens sont très dangereux. Le colonel m'en a parlé. Dans cette affaire, il y a des Libyens, des Libanais et des Congolais. Probablement le général Edoura, qui commande la Sûreté d'État. C'est un partisan des Soviétiques et des Libyens.

— C'est sûr ?

— Boris, le tueur de l'autre soir, est un de ses hommes. Donc, forcément, il est dans le coup. C'est le Congo qui était visé, continua Hortense. Les Libyens sont furieux du retournement politique. Maintenant, ils reprochent au président Sassou N'Guesso de se rapprocher trop des Américains. Parce qu'il a donné des concessions pétrolières à Sunoco et Amoco. Il y a même eu des menaces anonymes d'assassinat contre John Kennedy, le fils de l'ancien président des États-Unis, qui vient souvent à Brazza. Du coup, il n'ose pas aller à l'hôtel et loge à l'ambassade US.

— Et le Président tolère que le général Edoura pactise avec ses ennemis ?

Hortense eut un sourire malin :

— Pour le moment ! Mais il a son avenir derrière lui. Seulement, il sait beaucoup de choses et a des amis partout. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y a encore des Cubains ici et des conseillers soviétiques. Ils ont « tamponné » pas mal d'officiers formés en Union Soviétique. Ceux-là sont pour les Libyens. Autrement dit, le président N'Guesso avait peur de son chef des Services de renseignement.

— Pourquoi la police n'a-t-elle pas réussi à remonter la filière ?

— Le général est trop puissant, les gens ont peur. Regarde ce qui est arrivé avec toi.

Au moins, il en savait un peu plus. Si l'enquête sur le sabotage du DC 10 n'avait pas vraiment abouti, c'est qu'elle mettait en cause des personnages puissants. Les Libyens avaient bien choisi leurs alliés. Il commençait à deviner une trame souterraine entre les Libyens acharnés à se venger des Américains, les Chiites libanais, leurs alliés contre l'Occident et des Congolais convertis.

— Tu vas quand même à Pointe-Noire ?

— Oui, dit-il. Après une courte hésitation, il ajouta : Je voudrais que tu m'y accompagnes.

— Moi ?

— Oui, tu parles les dialectes congolais. S'il faut effectuer des recherches dans la Cité, tu seras précieuse. Évidemment, après ce qui est arrivé à Barnabé, je comprendrais que tu refuses.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Oh, ça, je n'ai pas peur ! Mais...

— Tu m'as dit que le colonel était parti pour une semaine. Il va te téléphoner ?

Elle sourit.

— Je n'ai pas le téléphone. Oui, je peux dire que je suis partie dans mon village. Ce sont des choses qui se font ici. Tu sais, officiellement, je suis toujours son « deuxième bureau » et il me donne beaucoup d'argent. Regarde ces meubles : il les a fait transporter sur un container expédié par Claude Dalle pour meubler la Présidence. Mais, je vais

venir quand même ! Attends-moi.

Lorsqu'elle ressortit de la salle de bains, elle portait un jeans très collant et un chemisier grège en soie épaisse. Ses affaires étaient entassées dans un petit sac. Ils descendirent l'escalier en silence. Le jour était complètement levé maintenant. Hortense guida Malko pour retrouver la route nationale numéro 1.

Une dentelle de goudron ! Presque tout le revêtement avait disparu, emporté par les pluies. La Land-Cruiser rebondissait de trou en trou, zigzaguant pour éviter les plus profonds. Malko, accroché à son volant, tenait à peu près, mais Hortense sautait comme un ludion. Comme, en plus, tous les véhicules zigzaguaient pour sauter les portions trop abîmées, il n'était pas rare de se trouver nez à nez avec un camion... Sur leur gauche, les rapides de Kintambou offraient une vue magnifique, encore noyés de brume.

— Tu la connaissais cette Bérénice Koukolo ? demanda Malko.

— Non, pas personnellement, mais on m'a dit qu'elle était très belle. Un mannequin.

— Qu'est-ce qu'elle faisait avec Loukoula ?

Hortense eut un rire de gorge.

— Celui-là, c'était un des sapeurs les plus connus de Bacungo. Les femmes raffolent des hommes bien habillés ici. Et puis il était bon au lit sûrement. Ici, on aime ça !

Le silence retomba puis Hortense s'essuya le front. En sueur. Le soleil tapait en plein sur sa glace.

— Mets la clim ! demanda-t-elle.

Malko s'exécuta et une fraîcheur délicieuse envahit la Land-Cruiser. Tout à coup, à la suite d'un cahot encore plus violent, Malko vit surgir d'un des orifices de la clim une sorte de crayon noir. Il n'eut pas le temps de se demander ce que c'était. Hortense poussa un hurlement strident, les yeux agrandis d'effroi.

— Arrête vite !

Malko écrasa tellement le frein que la Land-Cruiser se mit en travers et manqua d'un cheveu un minibus qui contenait bien quatre-vingt personnes accrochées un peu partout. Hortense avait déjà ouvert la portière et se ruait à l'extérieur.

— Descends ! cria-t-elle.

Malko avait compris. La bouche de la clim était en train de cracher un serpent noir très fin qui rampait sur le tableau de bord, juste au-dessus de ses genoux !

Il rejoignit Hortense sur le bas-côté. Elle était grise, signe de terreur absolue chez les Noirs.

— C'est un mamba ! fit-elle d'une voix enrouée. S'il te mord, tu es fini en cinq minutes. Il n'y a pas d'antidote...

Malko regarda le reptile qui rampait sur le plancher, réfugié sous un

des sièges de la Land-Cruiser. Voilà pourquoi son déflecteur avait été forcé... Ce n'était pas une méthode absolument sûre, mais qui avait de bonnes chances de réussite. Hortense se jeta contre lui.

— Ce que j'ai eu peur !

Plusieurs véhicules klaxonnèrent ironiquement en les voyant enlacés.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vais laisser une portière ouverte, dit Malko, le froid va le faire sortir.

Ils s'installèrent sur le talus et, effectivement, dix minutes plus tard, le mamba glissa de la voiture et disparut dans l'herbe. Ils passèrent encore près de vingt minutes à inspecter les moindres recoins de la Land-Cruiser pour s'assurer qu'il n'avait pas de copain.

— Dépêchons-nous ! conseilla Hortense, je ne voudrais pas passer le Mayumbé durant la nuit.

— Qu'est-ce que le Mayumbé ? demanda Malko qui s'était remis au volant.

— Une forêt entre Loubomo et Pointe-Noire. Complètement sauvage. La piste est très dure avec des bourbiers, c'est de la montagne. Et puis c'est une région « sensible », tout près des frontières angolaise et zaïroise. Les soldats sont nerveux là-bas. Ils peuvent vous tirer dessus la nuit. Il y a des patrouilles cubaines aussi.

Ils traversèrent un village en trombe. La route se transformait insensiblement en piste, une voie étroite sinuant entre les rochers, creusée d'ornières durcies où la Land-Cruiser sautait comme un bouchon malgré son poids. Malko repéra dans le rétroviseur un véhicule étrange, une Nissan blanche haute sur pattes avec des glaces noires et une double cabine, un 4 X 4, elle aussi. Elle suivait à bonne distance. Absorbé par la conduite, il n'y prêta bientôt plus attention. Après tout, il n'y avait qu'une piste pour se rendre à Pointe-Noire.

Enfin la route devint meilleure, du goudron, et il put atteindre le cent. La savane défilait autour d'eux. Quelques virages puis un « passage à niveau » c'est-à-dire un signal indiquant qu'on franchissait une voie ferrée... Un saut abominable et ils se retrouvèrent en plein milieu d'un village ! C'était le marché et des gens se pressaient autour d'éventaires de fruits et de légumes. Un jeune garçon se précipita, brandissant un tapir vivant, attaché au bout d'une corde. Malko chercha la piste. Il n'y en avait pas.

C'était un cul-de-sac.

Hortense Saboukoulou se pencha et demanda en lingala où ils se trouvaient. Ils s'étaient trompés, l'embranchement pour Pointe-Noire se trouvait à une dizaine de kilomètres derrière eux, sur la droite. Demi-tour. Encore une fois, ils faillirent le rater. C'était le début d'une piste de latérite s'enfonçant entre deux pans de forêt. Un panneau

délavé indiquait bien « Pointe-Noire ».

Malko passa la seconde et, en arrivant sur le virage suivant, sentit son poulx accélérer : la Nissan était là, arrêtée sur le bas-côté !

En passant, il aperçut quatre Noirs à l'intérieur, grâce à une vitre baissée. Celui assis à côté du chauffeur était Boris, l'homme qui avait déjà failli le poignarder. L'assassin probable de Barnabé.

— Ce sont eux ! lança Hortense.

— Oui, dit-il. Ils nous suivent et ils savent que nous allons à Pointe-Noire. Sinon, ils n'auraient pas attendu.

Elle se retourna puis vérifia d'un coup d'œil la jauge d'essence.

— Tu peux les empêcher de te doubler... La piste est étroite. Et s'ils savent que tu vas à Pointe-Noire, il suffisait de t'attendre au dernier barrage avant l'entrée de la ville. Il n'y a qu'une piste dans le Mayumbé. Ou alors, ils veulent tenter quelque chose à Loubomo.

— On va voir ! fit Malko résigné.

Le serpent n'avait été qu'une précaution supplémentaire. Ses adversaires voulaient vraiment sa peau. Et maintenant, celle d'Hortense Saboukoulou. Il s'accrocha à son volant. La piste était si étroite et mauvaise qu'il aurait pu se croire perdu. Ça montait et descendait dans un paysage magnifique de savane, avec des montagnes à l'horizon.

Ils franchirent un petit pont où un écriteau en lettres rouges avertissait de ne pas se baigner : bilharziose... La Land-Cruiser laissait derrière elle un sillage de poussière rouge qui empêchait de bien voir. Il ralentit, profitant d'un passage particulièrement difficile et vérifia que la Nissan était toujours là, à bonne distance pour ne pas bouffer de la poussière... Un camion avec une cinquantaine de malheureux debout, serrés comme des sardines, les doubla. De temps à autre, ils traversaient un village en trombe, sous les hurra des enfants.

Les gens qui marchaient sur la piste faisaient des sauts de grenouille sur le talus en entendant arriver le véhicule, sachant qu'il zigzagait pour éviter les trous. Ici, il n'y avait pas de code de la route. La Land-Cruiser se mit à vibrer de toute sa carrosserie : la « tôle ondulée », profonde de vingt centimètres. Malko avait l'impression de se trouver sur un tapis électrique. Accrochée des deux mains à une poignée, Hortense Saboukoulou résistait héroïquement. Ses seins d'ébène bougeaient à peine sous le chemisier.

— Accélère ! supplia-t-elle.

Devant eux, la piste s'étendait à perte de vue.

Il écrasa l'accélérateur progressivement. L'aiguille montait : 70... 80... 95... 100... 110.

La lourde Land-Cruiser, avec ses deux tonnes et demie, volait littéralement sur la « tôle ondulée » dans un nuage rouge. Tout l'intérieur de la voiture avait pris la même couleur : le volant, le tableau

de bord et les sièges. Malko passa une main sur son front et la ramena brique. Hortense Saboukoulou avait l'air de porter une peinture de guerre.

Filant au milieu de la piste, la Land-Cruiser paraissait prête à décoller. Le grondement sourd des vibrations faisait un bruit de fond inquiétant. À chaque seconde, un pneu pouvait éclater ou un amortisseur céder et c'était l'accident. Une courbe apparut. Avec un autre nuage de poussière venant vers eux. Un véhicule roulant en sens inverse, à la même vitesse et au milieu de la piste, les côtés étant impraticables...

Malko jura entre ses dents.

— *Himmel herr Gott !*

La distance diminuait à vue d'œil et ils se trouvaient sur une « collision course »... L'autre, un 4 X 4 également, gardait le milieu. Espérant que Malko allait céder. À cette vitesse, dès que les roues mordaient sur le bas-côté de la piste, on pouvait s'envoler... Millimètre par millimètre, Malko infléchit sa trajectoire.

— Attention !

Hortense, cramponnée à la portière, était défigurée par la terreur. On sentait nettement la Land-Cruiser glisser vers le talus, à cause de la piste en dos d'âne. Si Malko restait sur cette trajectoire, c'était la collision frontale ; s'il donnait un coup de volant trop brusque, il commençait des tonneaux. Et bien entendu, la ceinture de sécurité n'existait que dans les fantasmes technocrates, en Afrique...

Trente mètres... Vingt mètres. Il aperçut les traits du chauffeur. Accroché à son volant et à sa trajectoire ! Lui non plus ne pouvait se permettre une manœuvre brutale... Malko donna encore un coup de volant infime. L'autre dut en faire autant. Hortense poussa un hurlement de terreur. Les deux véhicules venaient de se croiser. À quelques millimètres d'écart. Pendant quelques instants, la Land-Cruiser flotta, à cause du déplacement d'air et Malko se demanda s'il allait pouvoir redresser. Puis, il parvint à reprendre les ornières centrales et le contrôle de son véhicule... Il voulut regarder le rétro extérieur et s'aperçut qu'il avait disparu, arraché au passage !

— Mon Dieu ! soupira Hortense, tu sais que j'ai eu très peur.

— Moi aussi, reconnut Malko.

La piste descendait vers un pont étroit fait de rondins. Il ralentit et aperçut la Nissan loin dans son sillage. Rien n'était gagné. Tandis qu'ils cahotaient sur les rondins, il se pencha et saisit à travers l'échancrure du chemisier le sein ferme qui pointait son nez.

— J'ai envie de toi ! dit-il à Hortense. Dommage qu'on ne puisse pas s'arrêter.

Elle lui adressa un regard humide de désir et dit :

— Avant Loubomo, il y a quarante kilomètres goudronnés. Je te

ferai plaisir à ce moment-là.

Chaque fois qu'il frôlait la mort, Malko éprouvait cette furieuse envie de faire l'amour. Hortense posa sur son jeans sa main couverte de poussière et agita ses longs ongles au bon endroit. Immédiatement, il ressentit un picotement annonciateur de plaisir... tant sa tension était grande. En continuant un peu, elle serait venue à bout de lui de cette façon. C'était un peu triste... Elle retira sa main et il consulta sa montre. Encore quatre heures avant d'arriver à Loubomo, perle du Moyen-Congo... Comme un insecte malfaisant, la Nissan grignotait la piste, à bonne distance. Il avait fini par s'accoutumer à cette présence dangereuse. Ses adversaires devaient ignorer s'il était armé et ne pas vouloir prendre de risques. Ou ils avaient un plan dont il ignorait tout. Le général Edoura devait bénéficier de complicités dans tout le pays.

La savane accidentée avait fait place à des champs de maïs et à un paysage plat, avec des collines au fond. La piste était plus large, assez roulante, mais la poussière n'avait pas diminué. Ils avaient eu droit à un morceau de bitume long de quelques kilomètres, avant un pont suspendu, qui n'avait pas permis à Hortense de mettre sa promesse à exécution. Il y avait tout le temps des passages à niveau non gardés et ils faisaient la course avec un petit train qui les doublait et s'arrêtait ensuite dans tous les villages.

Hortense somnolait, rouge comme une Apache !

Malko essuya son front couvert de sueur, s'enduisant d'un peu plus de latérite. Il était devenu une machine à conduire : grands coups de volant, accélérateur, frein. Parfois, il se laissait surprendre par un accident de terrain brutal et la Land-Cruiser rebondissait dans un concert de grincements pour repartir avec un rugissement de pignons martyrisés... La piste de Pointe-Noire était quasiment déserte, les gens prenant l'avion ou le train. Mais on pouvait toujours se trouver au détour d'une courbe en face d'un véhicule lancé à tombeau ouvert pour avaler la terrible tôle ondulée. Il avait l'impression de rouler depuis des jours dans ce paysage monotone. La sueur coulait dans ses yeux, ses bras étaient douloureux, ses reins aussi. De toutes ses forces, il s'accrochait à une seule idée : retrouver cette Bérénice Koukolo qui semblait détenir la clef du sabotage du DC 10.

Et derrière, la Nissan se maintenait à la même distance, comme un vautour... Balayant l'horizon, son regard accrocha une tache de poussière rouge, sur sa droite à 1 km environ, qui se déplaçait sur une piste perpendiculaire à la route. Il la suivit des yeux quelques instants, pour se distraire puis revint à ses ornières. Mais soudain, un panneau attira son regard, planté au bout d'un poteau : *Société Socalib. Première route à droite, Tala-Tala, 6 km.*

Socalib ! C'était la société mixte congolo-libyenne dont lui avait parlé Thomas Hauser.

Il reporta son regard sur le véhicule, découvrant qu'il s'agissait d'un semi-remorque chargé de billes de bois. Celui-ci allait atteindre le carrefour avec la piste sur laquelle se trouvait Malko. Ce dernier ralentit brutalement, un œil dans le rétroviseur. La Nissan gagna du terrain. Malko distingua nettement un de ses occupants penché par une glace ouverte, un walkie-talkie, antenne déployée, collé au visage...

Hortense Saboukoulou, réveillée par le soudain ralentissement, faillit heurter le pare-brise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'une voix enrouée par la poussière.

— Le camion là-bas ! dit Malko. Je me demande si ce n'est pas un piège. Il y a une entreprise libyenne dans le coin.

Il reprit de la vitesse, sur ses gardes. Le transport de bois venait de s'engager sur la piste, face à lui. Tenant toute la largeur de la voie praticable. Un picotement tordit l'estomac de Malko. Il lui restait peu de temps pour agir. Le rétro de nouveau. Cette fois, c'était le canon d'un fusil qui pointait par une des glaces... Et la Nissan accélérait. Pendant qu'il l'observait, Malko vit ses phares clignoter à trois reprises. Un signal adressé au camion qui se rapprochait rapidement. Malko examina les bas-côtés. Impossible de passer. De profonds fossés séparaient la piste en latérite des champs défoncés. Pour les franchir, il aurait eu besoin de plusieurs minutes. Le temps pour le camion de le broyer. Hortense se retourna.

— Ils ont des armes ! lâcha-t-elle d'une voix étranglée.

Malko regarda l'horizon désert à perte de vue : l'endroit idéal pour commettre un attentat. Simple accident de la route.

CHAPITRE X

Le cerveau vidé par la tension nerveuse, Malko regardait le mufle du semi-remorque grossir. Il prenait toute la piste, ne laissant que deux bandes étroites ne permettant pas de le croiser. Il se trouvait encore à trois cents mètres de l'autre côté d'une déclivité de la piste. Au fond, celle-ci se rétrécissait, franchissant une rivière étroite par un des innombrables petits ponts de rondins qui parsemaient la piste. La Land-Cruiser bascula dans la descente. Elle allait arriver la première au pont.

Malko se tourna vers Hortense Saboukoulou.

— Accroche-toi !

Il passa au point mort et, empoignant le petit levier du crabot, le tira vers l'arrière, puis à fond à droite. De cette façon, il avait quatre roues motrices et le couple maximum. Il releva la tête. Le semi-remorque dévalait la pente menant au pont. Il envoya un long coup de sirène comme pour sonner l'hallali. Au même moment, Malko, ralentissant à peine, braqua violemment à droite. Le train avant de la Land-Cruiser franchit le rondin servant de garde-fou avec une secousse effroyable qui les projeta tous les deux au plafond. Comme ils redescendaient sur leurs sièges, le choc des roues arrière franchissant le même obstacle les fit décoller à nouveau... Il y eut moins d'une seconde de calme pendant que la Land-Cruiser, en vol plané, descendait vers le ruisseau... Puis un choc terrifiant dans une gerbe d'éclaboussures. Malko eut l'impression de s'enfoncer dans son siège jusqu'à la taille.

Derrière eux, il y eut comme une détonation violente : le camion, lancé à trop vive allure, venait de faire exploser le pont sous son poids ! L'arrière de la remorque était resté coincé dans ses débris.

Le silence retomba. Fiévreusement, Malko passa la première et accéléra. Rien. Le véhicule ne bougea pas.

— Mon Dieu ! s'exclama Hortense Saboukoulou, grise de terreur. Ils vont nous tuer.

Dans quelques instants, les occupants de la Nissan allaient être là. Pour la curée.

Aux voyants rouges allumés sur le tableau de bord, Malko réalisa soudain qu'il avait calé... Il mit au point mort, tourna le contact et le moteur rugit aussitôt. Cette fois la Land-Cruiser fit un modeste bond en avant, cahotant dans le lit du ruisseau.

— On y va ! exulta-t-il.

L'eau n'arrivait qu'à mi-moyeu. Apparemment le moteur n'avait pas trop souffert du saut dans le vide. Malko continua, en équilibre instable sur les rochers. Les dents serrées. Personne derrière eux. Quand il se jugea assez loin de la piste, il avisa un endroit où la berge n'était pas trop abrupte et l'escalada péniblement, débouchant dans un champ d'où on ne voyait même pas la piste.

Aussitôt, il descendit, examinant le véhicule. Miracle : la Land-Cruiser penchait sur la gauche, un ressort cassé, mais c'était tout.

Par contre, la blessure de son doigt s'était rouverte et du sang suintait à travers son pansement.

— Ne restons pas ici, dit-il. Ils risquent de venir nous chercher.

Ils repartirent à travers champs, effectuant un long détour pour regagner la piste. Plusieurs kilomètres plus loin, ils en coupèrent une qui zigzagait dans la savane et l'empruntèrent. Elle se jetait dans la piste principale. Pas un véhicule en vue. Malko tourna à droite et accéléra.

— Ils ne savent sûrement pas où trouver cette Bérénice Koukolo, remarqua-t-il. Sinon, ils l'auraient éliminée... au lieu de s'escrimer contre moi.

De nouveau, la piste montait et descendait à travers des collines peu boisées. Malko commençait à en avoir assez. Plus trace de la Nissan. Soudain un glissement doux et sans heurts remplaça le grondement de la piste. La Land-Cruiser roulait sur de l'asphalte ! Hortense Saboukoulou poussa un soupir de contentement.

— Dans une heure et demie nous serons à Loubomo, annonça-t-elle. Tu as été magnifique !

Tranquillement, elle déboutonna son chemisier et l'ôta, le secouant par la portière, lâchant un flot de poussière rouge, puis elle resta torse nu, les seins fièrement dressés. Malko frémit en sentant ses longs doigts se glisser sur son jeans. D'abord, elle le massa longuement, égratignant le tissu rugueux de ses ongles, jusqu'à ce qu'il soit comprimé à lui faire mal. À ce moment, elle le libéra, et, fauflant sa tête sous le volant, elle l'engloutit doucement. Ses seins s'écrasaient contre sa cuisse droite, lui communiquant leur chaleur et ajoutant encore à son excitation. À cheval entre les deux sièges, Hortense s'acquittait avec conscience de sa promesse, en dépit de sa position inconfortable. Elle ne se pressait pas. Sa langue descendait et montait, l'agaçant, puis une de ses mains s'égara sur la poitrine de Malko, lui envoyant des décharges électriques dans tout le corps. Elle avança un peu, s'amusant à frotter les bouts de ses seins durs comme des crayons contre le membre érigé. Encore une sensation à mourir de plaisir. Quand sa bouche le reprit – un tunnel brûlant et onctueux – Malko réprima un cri de plaisir. Cette fois, elle l'engloutissait jusqu'à la racine,

à longs coups. Jusqu'à la glotte. Hortense releva soudain la tête, les yeux brouillés de plaisir, le bassin secoué de spasmes incoercibles.

— Ça me fait jouir ! fit-elle d'une voix rauque.

Comme une folle, elle se mit à secouer sa hampe à toute vitesse, les yeux rivés au membre.

Soudain, Malko sentit la sève monter de ses reins avec une violence inouïe. Il eut un spasme si fort que sa tête heurta le pavillon.

— Ah !

Il avait crié au moment où la bouche de la Noire l'engloutissait à nouveau, avalant son jaillissement. Elle le lécha comme une chatte nettoie ses petits, jusqu'à la dernière goutte, puis se redressa, toujours les seins nus, juste au moment où ils croisaient une caravane de femmes en pagnes, des cuvettes en émail en équilibre sur la tête, qui la fixèrent ébahies.

Une main entre les jambes, la tête renversée en arrière, Hortense Saboukoulou se donna ensuite du plaisir jusqu'aux premières maisons de Loubomo.

La latérite était partout. Loubomo n'était qu'un petit bourg perdu au milieu de la forêt, une grosse gare de chemin de fer avec quelques stations-service et le « Grand Hôtel ».

Malko franchit le passage à niveau et s'arrêta à la première station-service sur la gauche.

— Il faut faire le plein, conseilla Hortense, il n'y a pas d'essence dans le Mayumbé.

Malko avait honte de sa tenue. On aurait dit qu'ils sortaient du Paris-Dakar. Il était trois heures. Encore trois heures et demie de jour. Coucher au *Grand Hôtel* représentait le maximum de risques.

— Nous allons repartir tout de suite, dit-il.

— Tu as raison, approuva Hortense. Je vais chercher quelque chose à manger.

Elle revint quelques instants plus tard avec un régime de bananes ! Ils commencèrent à en manger en escaladant les premiers contreforts du Mayumbé...Passant devant l'énorme baobab creux où Savorgnan de Brazza avait dormi un siècle plus tôt, juste en face d'une léproserie.

Très vite, ils plongèrent dans l'enfer du Mayumbé : une piste en glaise rouge trouée de mares profondes, glissante comme du verglas. Une route de montagne grimpant au milieu d'une forêt primaire inouïe de beauté, sinuant sous des voûtes de bambous géants qui cachaient la lumière du jour, des arbres nus s'élevant jusqu'au ciel. Personne. On ne dépassait pas quarante à l'heure et il fallait changer de vitesse tous les vingt mètres. Parfois, frôlant le précipice, la piste dominait des à-pics de cent mètres au fond desquels coulait une rivière.

Hortense et Malko n'échangeaient plus un mot. Lui était tendu vers un seul but : arriver à Pointe-Noire avant ses poursuivants et retrouver la mystérieuse Bérénice Koukolo.

Deux heures après leur départ, ils aperçurent soudain une barrière ornée d'un drapeau congolais en travers de la piste. Un poste de contrôle. Malko stoppa et descendit. Quatre militaires armés de Kalachs étaient serrés sous un petit auvent, compassés comme des évêques. En Afrique, dès qu'on donne une parcelle d'autorité à un Noir, il devient un autre homme. Le chef examina les papiers de la Land-Cruiser et ceux de Malko avec une mimique menaçante. Il alla faire le tour du véhicule et revint l'air accablé :

— Vous n'avez pas de taxe de roulage ?

— C'est une voiture de location. Je suppose que tout est en règle.

— C'est très grave, c'est une infraction très grave, dit le policier congolais. Je ne peux pas vous laisser continuer. Il faut retourner à Loubomo payer l'amende. Présentement, j'ai la responsabilité de ce secteur et vous n'êtes pas en règle.

C'était la dernière tuile. Malko se força au calme. En Afrique, avec de la patience, des sourires et du bakchich, on vient à bout à peu près de tous les problèmes. La palabre, ce n'est pas fait pour les chiens... Il prit le Noir à part et lui glissa à l'oreille :

— Madame a besoin d'être ce soir à Pointe-Noire. Une affaire de famille.

— Il faut retourner à Loubomo, répéta l'autre, inflexible.

Malko trépignait intérieurement : la Nissan devait être sur leurs talons. Il accentua son sourire et suggéra :

— Il n'y a pas un autre endroit où nous pourrions payer, en allant vers Pointe-Noire ?

Silence d'abord, puis le Noir finit par admettre.

— Si, il y a Bilala. Mais ce n'est pas régulier. Il faut retourner à Loubomo.

Il y avait déjà moins de conviction dans sa voix... Malko lui donna une tape amicale.

— À Bilala, vous pourrez boire une « cravatée ». Il fait chaud.

— Ça oui, c'est dur le service ! approuva le policier, s'engouffrant dans la brèche.

— Eh bien, allons-y, suggéra Malko, un œil fixé sur le virage d'où pouvait surgir la Nissan.

Mais le Congolais était de nouveau réticent.

— C'est vrai qu'il fait chaud ! répéta-t-il, mais les camarades, ils ont aussi le gosier sec. Il faut les encourager.

— Qu'à cela ne tienne ! dit Malko, tu leur rapporteras de la bière de Bilala. On leur achètera ensemble.

— Alors, on y va, approuva le policier, apparemment convaincu par

ces arguments.

Il alla prendre sa Kalachnikov et s'installa dans la Land-Cruiser après avoir poliment salué Hortense Saboukoulou. Un de ses sbires leva la barrière et Malko reprit ses glissades dans la glaise. Pas pour longtemps. Il n'avait pas parcouru cent mètres que le policier annonça.

— Patron, l'amende, c'est sept mille deux cents francs.

— C'est cher.

— Ça oui, patron, c'est cher. Mais si tu me donnes cinq mille, je m'arrangerai avec mes chefs. Et puis, je descends ici.

Nouveau stop. Malko tira un billet et le lui tendit.

— Il y a les « cravatées », remarqua le Noir, pointilleux.

Dès qu'il eut deux mille francs de plus, son sourire revint. Il tendit à Malko une main à l'intérieur rose.

— Merci, patron. Je te souhaite bonne route. À vous aussi, madame.

Touchant. Au moment où il allait descendre, Malko eut une idée.

— Je vois que tu es un bon policier, dit-il. Je vais te donner un tuyau. Tout à l'heure, en prenant de l'essence à Loubomo, je me suis trouvé à côté d'une voiture avec quatre hommes. Il m'a bien semblé qu'il y avait des armes dans leur véhicule, des armes comme la tienne. Ils disaient qu'ils allaient à Pointe-Noire, eux aussi. Si tu les vois passer, tu devrais peut-être les fouiller. C'est une Nissan blanche avec des glaces noires, toute neuve.

Le soldat écoutait, ravi et ébahi.

— Ça alors, patron ! s'exclama-t-il avec les intonations aiguës des Noirs quand ils sont sous le coup de l'émotion. Ce sont sûrement des bandits du FLEC⁽¹⁾. Ici, c'est une zone où il y a beaucoup d'ennemis. Je vais ouvrir l'œil.

Il partit en courant regagner son poste, pensant déjà au gigantesque bakchich qu'il pourrait extorquer aux « bandits » du FLEC. Hortense Saboukoulou souriait aux anges.

— Toi, dis donc, tu connais bien l'Afrique ! Il ne faut pas se fâcher. Tu sais, ils sont très mal payés, ils n'ont pas été augmentés depuis dix ans. Et puis, il y a un proverbe chez nous qui dit « voler Blanc, ce n'est pas voler ».

Malko ne répondit pas, occupé à s'arracher d'une fondrière. Il y avait encore trois heures de route et la nuit tombait.

Ils étaient sortis du Mayumbé une demi-heure plus tôt, la nuit tombée depuis longtemps. Depuis Hinda c'était une piste de sable où la Land-Cruiser se mettait en travers sans arrêt. Hortense, aux trois quarts endormie, oscillait comme un paquet ; Malko avait l'impression d'être au volant depuis dix jours.

Tout à coup, le sable fit place à de l'asphalte et le silence les

enveloppe. Les lumières de Pointe-Noire apparurent dans le lointain. Capitale industrielle du Congo, grâce au pétrole, la ville était plus étendue que Brazza, avec un port énorme, des raffineries et une activité grandissante. Hortense Saboukoulou se laissa glisser sur le côté et posa la tête sur les genoux de Malko. Il sentait la chaleur de sa bouche à travers le jeans et cela réveilla son désir, en dépit de sa fatigue écrasante.

Vingt minutes plus tard, il tournait dans les rues de Pointe-Noire, finissant par tomber sur l'avenue du Général de Gaulle, la grande artère traversant la ville européenne de part en part.

De nouveau, la Land-Cruiser se mit à bondir dans tous les sens. C'était encore plus défoncé qu'une piste. Malko se retrouva devant la petite gare et, après avoir demandé son chemin une dizaine de fois, finit par trouver l'hôtel *Zamba*, le seul au bord de la mer. Il faisait plus frais qu'à Brazza, avec une brise délicieuse. L'employé de la réception leur jeta un coup d'œil effaré.

— Eh bien, d'où venez-vous comme ça ? Vous avez traversé le Mayumbé ?

— Oui, dit Malko. Et nous sommes fatigués...

On les conduisit à une minuscule chambre donnant sur la piscine. Cela tenait plus du motel que de l'hôtel et le confort était succinct. Ils se ruèrent ensemble dans la salle de bains, se disputant le jet de la douche, laissant un tas rougeâtre sur le plancher. Pendant vingt minutes, l'eau coula rouge. Plus ils se frottaient, plus il sortait de latérite... Quant à leurs cheveux, ce n'était plus qu'une pâte gluante.

Enfin, à peu près récurés, Hortense et Malko se laissèrent tomber sur le lit.

— Tu veux y aller tout de suite ? demanda Hortense Saboukoulou, inquiète.

— Non, dit Malko.

Sa fatigue avait raison de sa détermination. De toute façon, si ses adversaires connaissaient l'adresse de Bérénice Koukolo, ils avaient eu largement le temps de l'éliminer. L'acharnement mis à empêcher Malko de gagner Pointe-Noire montrait qu'il n'en était rien...

Sans même s'en rendre compte, ils s'endormirent. Malko ne pensait pas que les tueurs agiraient au grand jour. Il se réveilla vers cinq heures du matin, à cause du jour, avec une incroyable érection. Hortense lui tournait le dos, allongée sur le côté. Il caressa légèrement sa croupe et ses hanches frémirent. Délicatement, il s'emboîta contre sa cambrure et, la pénétrant à petits coups, il força sa croupe sans même la réveiller. Ce fut une étreinte brève et exquise.

La Noire gémit un peu lorsqu'il se vida en elle, puis replongea dans le sommeil. Malko demeura éveillé, se demandant ce que Pointe-Noire lui réservait et s'il allait y trouver le secret de l'attentat du DC 10.

CHAPITRE XI

L'entrée du port de Pointe-Noire, juste après la gare, était gardée par un soldat débonnaire qui opposa une résistance symbolique au billet de mille francs tendu par Malko. Fasciné par les seins d'Hortense Saboukoulou qui pointaient sous son chemisier, il leva sa barrière sans discuter. Il restait à retrouver le *Sundowner*, le bateau de Jacky the Sailorman, le stringer de la CIA. Malko longea les quais encombrés de containers dont certains étaient éventrés par des voleurs et finit par dénicher le *Sundowner*, coincé entre deux énormes cargos nigériens. Un bateau de pêche de soixante-quinze pieds, tout neuf, qui semblait désert.

— Attends-moi dans la voiture, demanda-t-il à Hortense.

Il franchit la passerelle et fit le tour du pont. La dunette était fermée avec un énorme cadenas. Il descendit vers le pont inférieur, qui sentait la peinture et allait se perdre dans les entrailles du navire quand une voix de rogomme lança derrière lui :

— Vous ne bougez foutre plus !

En même temps, il sentit quelque chose de froid se poser contre sa nuque. Le canon d'un fusil. Il demeura strictement immobile pendant qu'une main habile s'assurait qu'il ne portait pas d'arme. Puis l'homme le fit se retourner. C'était un blond aux traits fatigués, avec une moustache tombante, un nez bizarre qui ressemblait à un tremplin de ski, et les yeux bleus délavés d'un ivrogne invétéré. Torse nu, avec une serviette autour de la taille et un riot-gun à canon scié au poing.

— Qu'est-ce que vous foutez sur mon bateau ? demanda-t-il. Il n'y a rien à voler.

— Vous êtes Jacky the Sailorman ?

— Lui-même. Et vous ?

— Malko Linge. Je viens de la part de Thomas Hauser.

Jacky the Sailorman émit un soupir découragé.

— *Shit !* Vous pouviez pas prévenir ! Un peu plus et je vous éclatais la tête. Ces putains de nègres voleraient la rouille de mes tôles. Alors, je suis vachement méfiant. Venez dans ma cabine.

Malko le suivit dans une coursive repeinte à neuf, puis vers une cabine assez spacieuse dont les murs étaient couverts de photos toutes plus osées les unes que les autres. Une petite télé Akaï couplée à un magnétoscope Samsung croulait sous les cassettes pornos. Une jeune

Noire était allongée sur le lit. Lorsqu'elle vit Malko, elle tira vivement le drap sur elle. Furieux, Jacky the Sailorman s'en empara et l'arracha, révélant un corps gracile café au lait.

— Montre ton cul, bon Dieu ! lança-t-il. C'est ce que tu as de mieux...

La fille se tortillait comme un ver, cherchant à se couvrir. Le stringer de la CIA posa sa large main sur ses reins, immobilisant la croupe cambrée et lança un clin d'œil égrillard à Malko.

— Si vous voulez prendre votre petit déjeuner... Cette petite salope arrive droit de son village, elle a pas encore le SIDA, hein, Guena ?

Malko déclina poliment. Le stringer de la CIA lui inspirait médiocrement confiance avec son regard embué. Décidément, l'alcool faisait des ravages à la CIA. Après Thomas Hauser... Comme la fille cherchait à lui échapper, Jacky poussa un sifflement bref. Aussitôt, un énorme chien-loup surgit de la ruelle du lit et vint poser ses pattes de devant sur le lit.

La Noire poussa un cri strident, se recroquevillant sous le drap.

— Si tu continues à faire la conne, menaça Jacky, je te fais baiser par Dingo !

Guena se tint coite, implorant Malko du regard. Visiblement, entre le chien et lui, elle avait fait son choix. Elle murmura quelques mots et Jacky, magnanime, la chassa d'une claqué sur les fesses avec un rire salace.

— Vous pouvez pas savoir ! fit-il, le fantasme des Congolais, c'est que les Blancs font baiser leurs filles par des chiens... Ça les obsède. Guena est persuadée que je ne demande que ça. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Si c'est pour vous exfiltrer, c'est raté, j'ai une turbine en panne et j'attends la pièce depuis quinze jours...

Tranquillement, il avait sorti une bouteille de Johnny Walker et s'était servi une rasade pure à assommer un mammoth dans la force de l'âge. Il leva son verre en direction de Malko.

— Le premier aujourd'hui de cette main-là !

Malko le laissa s'imbiber un peu avant de lui expliquer ce qu'il était venu faire à Pointe-Noire. Et toute l'histoire du DC 10.

— Vous connaissiez Issam Hadjez ? demanda-t-il.

Jacky the Sailorman gratta les tatouages de ses avant-bras avant de laisser tomber :

— Comme tout le monde. Avec des copains à lui, il possède un gros immeuble près d'Europcar. Ils sont cul et chemise avec la Milice et la Sûreté d'État. Ils font toutes sortes de trafics. Entre autres, c'est chez eux qu'aboutissent toutes les marchandises volées dans le port, et il y en a...

— Et politiquement ?

— Connais pas, ces mecs ne font pas de politique, ils font suer le burnous, c'est tout.

— Sa mort ?

Jacky the Sailorman se reversa une rasade plus modeste de Johnny Walker.

— Un malheureux accident ! Je connais la fille qui se trouvait avec lui ce soir-là. C'est un truc classique. Elle l'a emmenée dans un coin désert pour que ses copains le dépouillent. D'habitude, les victimes ont tellement les jetons qu'ils ne résistent pas. Lui, quand il a vu son pognon filer, il est devenu fou. Et les voyous l'ont planté.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la fille ?

— Eugénie ? Rien. Elle traîne toujours au bar du *Zamba* ou *Chez Mickey* à draguer les expatriés. Elle m'est utile parce qu'elle connaît tous les voyous de Pointe-Noire. C'est un peu mon supermarché. Quand j'ai besoin de quelque chose... Ce Johnny Walker, par exemple : il a été pillé sur les docks. Mais il n'y a pas de droits de douane.

Malko enregistrerait. Au moins un mystère levé. Maintenant, il fallait en venir au vrai sujet. Il tira la photo de Bérénice Koukolo de sa poche et la tendit à Jacky the Sailorman.

— Vous connaissez ?

L'Américain regarda attentivement le document, puis secoua la tête négativement.

— Ça a l'air d'une belle pute, remarqua-t-il admiratif. Avec un cul comme ça, elle ne doit pas s'ennuyer. Mais je l'ai jamais vue dans les boîtes, à la *Pizzeria*, au *Zamba*, au *Rétro*. Si ça se trouve, elle est retournée dans son village, pour se planquer. Ça se fait beaucoup ici.

Il n'y avait plus qu'à trouver le magasin à l'enseigne de « La Belle Créature ». Malko reprit sa photo. Guena réapparut, enroulée dans son boubou, avec un plateau et du café. Elle s'agenouilla devant Malko, découvrant ses seins aigus. Jacky the Sailorman apprécia d'un sourire salace.

— Celle-là, je crois que je vais l'emmener en croisière.

— Vous pourriez demander une arme à vos copains, demanda Malko, via cette Eugénie ?

Jacky the Sailorman eut un ricanement ironique.

— Eux, c'est plutôt la machette ou le couteau de boucher. Non, pour avoir quelque chose de sérieux, il faut s'adresser à la Milice.

— À la Milice ?

L'autre eut un sourire désarmant.

— Oui, je connais bien le patron des PSP de la Cité. Pour cent mille francs, on peut avoir une kalach avec deux ou trois chargeurs. Cela vous suffira...

— Mais comment font-ils ?

— Ils déclarent l'arme inutilisable... On lime les numéros et le tour est joué. Évidemment, faut pas vous faire piquer avec... Je vais m'en occuper tout de suite. Donnez-moi le blé, ça sera plus simple.

La confiance régnait. Malko compta les billets, aussitôt avalés par Jacky. Ce dernier s'étira.

— Bon, je vais prendre une douche, rendez-vous ce soir au *Zamba*, vers les six heures. À l'heure où les lions vont boire, ricana-t-il. Je vais quand même me rencarder sur les types qui tous ont suivi. Savoir s'ils sont en ville. C'est tout petit ici.

Il raccompagna Malko sur le quai et poussa un sifflement admiratif en apercevant Hortense dans la voiture.

— Vous avez apporté votre sandwich... Faites gaffe au SIDA.

Hortense Saboukoulou jeta un regard dégoûté au stringer de la CIA et, dès qu'il eut tourné le dos, lança :

— Qu'est-ce que c'est que ce Blanc-là ? Il n'est pas bien poli...

— On ne choisit pas toujours ses alliés, expliqua Malko philosophiquement.

Ils repartirent vers l'hôtel. Avant même d'entrer au parking, Malko sentit son estomac se charger de plomb : la Nissan était garée au soleil, à dix mètres de l'entrée ! Vide. Hortense l'avait aperçue aussi et son teint avait tourné au gris.

— Ils sont encore là, ceux-là ! soupira-t-elle, ça sent mauvais.

Malko et elle pénétrèrent avec appréhension dans le hall vide. Un Noir buvait tout seul dans le bar. Ce n'était pas Boris. Mais Malko n'avait pas identifié ses trois acolytes aperçus brièvement dans la Nissan. Il gagna la piscine : peu de monde, à part une femme d'une quarantaine d'années enroulée autour d'un minet. Blancs tous les deux. Une bourgeoise de Brazza venue s'éclater à Pointe-Noire où les Blanches étaient rares et les expatriés nombreux. Un peu plus loin, trois personnes déjeunaient sous un parasol. Malko sentit son poulx s'accélérer. La fille était belle, en maillot décolleté, avec une coiffure à la Grâce Jones, taillée comme un if, et l'un des deux hommes était Boris, le tueur au couteau. Reconnaisable à ses yeux légèrement en amande et sa barbiche.

Boris s'arrêta de manger et fixa Malko longuement, de son regard un peu halluciné, avec une amorce de sourire sardonique. D'un coup d'œil, Malko vérifia qu'ils n'avaient pas d'armes. Donc pas de danger immédiat. Hortense lui serra le bras et murmura d'une voix altérée :

— Partons, j'ai peur.

Fermement, Malko l'entraîna à une table éloignée de celle des tueurs et ils y prirent place. Boris avait recommencé à manger. En apparence indifférent. Malko parcourut d'un regard distrait la carte qu'on venait de lui apporter. Boris et ses acolytes étaient lancés à ses trousses pour l'éliminer. Il allaient attendre le moment propice. Grâce à l'aide de Jacky, il pouvait faire face à ce problème-là. Seulement, la

situation se compliquait avec Bérénice Koukolo. Car, avant de le tuer, Boris allait le surveiller. Donc, Malko risquait de le mener droit à Bérénice, s'il la retrouvait.

— Tu veux que je prenne contact avec la police d'ici ? suggéra Hortense anxieusement.

— Non, dit Malko, après avoir réfléchi quelques instants. Cela ne servirait à rien. J'ai une meilleure idée. Si tu acceptes de m'aider !

— Bien sûr.

— Connais-tu Pointe-Noire ?

— Oui, assez bien.

— Il faudrait un endroit isolé où nous pourrions nous retrouver.

Hortense répondit après quelques instants de réflexion.

— Oui, le Club Nautique, sur la plage Mondaine. Pourquoi ?

— Nous allons nous séparer tout à l'heure. Tu vas prendre un taxi et gagner la Cité, pour essayer d'y retrouver Bérénice Koukolo.

— Mais ils vont me suivre ! protesta-t-elle.

— Non, affirma Malko.

Lorsqu'il eut fini d'expliquer à Hortense son idée, elle était à peu près rassurée...

— Si je la retrouve, qu'est-ce que je fais ?

— Il faut la convaincre de te suivre. Jusqu'au Club Nautique où je te retrouverai.

— Et si elle ne veut pas ?

Il eut un geste fataliste.

— Essayons.

Hortense baissa la voix pour dire tout à coup :

— Regarde ! Ils s'en vont !

Boris et son compagnon venaient de se lever de table. Ils se dirigèrent vers le bar et disparurent. La Noire qui avait déjeuné avec eux s'étira, avant de faire le tour de la piscine en se déhanchant de la façon la plus provocante possible, puis de s'installer sur un matelas et de rouler jusqu'à la taille le haut de son maillot. Une belle salope tropicale dans l'attente d'un client...

— Vas-y la première, dit Malko. Et n'aie pas peur. Tout se passera bien.

Hortense se leva avec un sourire crispé. Elle avait à peine touché à ses *missalas*⁽¹²⁾ pourtant délicieuses. Malko lui laissa quelques mètres d'avance puis se leva à son tour, traversant le bar et le hall. Laissant Hortense se diriger vers les deux taxis qui stationnaient devant l'hôtel, bleus comme tous ceux de Pointe-Noire. Il marcha sans se presser vers le parking. La Nissan était toujours là, au fond, à quelques mètres de sa Land-Cruiser. À cause des glaces noires, impossible de voir qui se trouvait à l'intérieur. Du coin de l'œil, il vit Hortense monter dans le premier taxi.

Il atteignit la Land-Cruiser, y monta et lança le moteur, sans enclencher de vitesse.

Surveillant du coin de l'œil la Nissan. Presque aussitôt, il vit une fumée bleue sortir de son échappement. Le taxi était en train d'effectuer un demi-tour pour prendre la direction de la ville. La Nissan démarra en marche arrière. Malko avait passé la première, avançant à petite vitesse vers la sortie du parking. Il stoppa, la bloquant.

La Nissan vint heurter violemment la protection avant en tubes d'acier de la Land-Cruiser, écrasant son pare-chocs.

Son conducteur réalisa aussitôt ce qui se passait. Il avança pour se dégager. Malko en fit autant, demeurant collé à l'arrière de la Nissan ! Le manège dura deux ou trois minutes, jusqu'à ce que le conducteur de la Nissan stoppe et ouvre sa portière. Malko eut le temps de voir un homme sauter à terre, un pistolet dans la ceinture.

Boris !

Il recula alors rapidement, sortant du parking. Le taxi transportant Hortense était loin. Difficile à rattraper, d'autant qu'il avait recommandé à la Noire d'en changer.

Furieux de le voir fuir, Boris remonta dans son véhicule. Malko démarra en direction du centre. Sans trop d'illusion. La Nissan était plus rapide que la vieille Land-Cruiser, il ne pouvait pas les semer... Enfin, la première partie de son plan était accomplie.

Restait la seconde.

Depuis dix minutes, Malko tournait et retournait dans le quartier Bondji, la partie de Pointe-Noire à l'ouest de la gare et de la voie de chemin de fer. Des villas élégantes, des entrepôts, des terrains vagues et le grand boulevard longeant la Côte Sauvage. La Nissan collait quelques mètres derrière lui.

Un coup de sirène tenant de la gare lui donna le signal de l'action. Il vira dans une sente de terre battue revenant vers le passage à niveau sans protection qui franchissait les voies en direction de la ville. Déjà, la sonnerie grelottait et une file de voitures s'était formée. À sa gauche, un immense convoi de marchandises était en train de s'ébranler, en direction de Loubomo.

Il ralentit puis stoppa derrière un camion. La Nissan en fit autant. La vieille loco diesel arrivait à petite vitesse, traînant des plates-formes encombrées d'enfants et de candidats au voyage gratuit, assis sur des billes de bois. Le convoi se trouvait à vingt mètres du passage à niveau. Malko passa la première et, du même geste, déboîta. Il avait pris la précaution de ne pas « coller » au camion.

Remontant la file des véhicules arrêtés, il arriva au passage à niveau.

De la loco jaillit un coup de sifflet strident. Elle n'était pas à dix mètres.

Braquant à droite, Malko se rabattit devant la première voiture de la file et se lança en biais sur les voies. Lorsque ses roues arrière quittèrent le ballast, le pare-chocs de la loco se trouvait derrière lui, à quelques centimètres. Il aperçut le chauffeur lui adresser des gestes furibonds tandis que les passagers clandestins des wagons applaudissaient à tout rompre son exploit... Il se retourna. Les wagons de marchandises défilaient avec une lenteur exaspérante. Il y en avait une quarantaine. Le chauffeur de la Nissan, surpris, n'avait pas eu le temps de réagir.

Il traversa le rond-point et gagna la place de la Poste par des rues défoncées. Il se gara en face du marché à l'ivoire et partit à pied avenue Charles de Gaulle.

Le temps de trouver un taxi, il n'avait plus qu'à rejoindre le lieu du rendez-vous avec Hortense Saboukoulou. Et, si tout se passait bien, Bérénice Koukolo. Il fit signe à un taxi bleu et y prit place.

— Où tu vas, patron ?

— Au Club Nautique, sur la plage Mondaine.

Hortense Saboukoulou se fit déposer par son second taxi au rond-point marquant l'entrée de la vieille ville, là où se trouvait un éventail d'avenues s'enfonçant comme des doigts dans l'immense cité africaine. Elles portaient des noms officiels, mais tout le monde avait donné à chacune celui d'un jour de la semaine. Elle s'approcha d'une femme accroupie devant un étal de légumes.

— Bonjour, je cherche une boutique de mode, « La Belle Créature ».

L'autre gratta ses cheveux tressés et beurrés et lui adressa un sourire édenté.

— Je crois bien, madame, que c'est dans Mercredi, après le deuxième croisement sur la droite, au milieu du quartier Fouks.

Hortense remercia et partit à pied, saluée par les coups de sifflet des ouvriers tôliers martelant leurs ustensiles à même le trottoir. Son boubou moulant ne laissait rien ignorer de ses formes et les Noirs ne dissimulaient pas leur admiration. L'un d'eux cria :

— Ça, c'est de la femme, c'est mieux qu'une moundélé.

Contrairement à la légende, les Noirs ne sont pas très attirés sexuellement par les Blanches. Ils trouvent quelles sentent mauvais, qu'elles ont une vilaine peau, et pas de fesses... L'allure d'Hortense Saboukoulou était celle d'un « deuxième bureau » grassement entretenu. Ce sont des choses que l'on respecte en Afrique. Intrigués, quelques gosses se mirent à la suivre, tandis qu'elle tordait ses hauts talons sur les trottoirs défoncés de l'avenue Mercredi.

Les chaudronniers et les ateliers de mécanique firent place à des

échoppes de vêtements, à des épiceries, ces boutiques africaines où l'on vend de tout. Un boucher offrait des quartiers de viande couverts de mouches, au bord du trottoir... Hortense commençait à transpirer, le cœur battant. Elle se retourna plusieurs fois, terrifiée. Si les autres l'avaient suivie, ils étaient capables de lui couper la gorge. Elle se demanda soudain pourquoi elle faisait tout cela pour ce Blanc qu'elle connaissait à peine... S'avouant finalement qu'il l'excitait. Elle avait aimé le prendre dans sa bouche, le sentir violer son corps.

Absorbée dans ses pensées, elle faillit dépasser la boutique. Une enseigne bleue annonçait : *La Belle Créature. Haute Couture. Créations de Mode*. À côté de l'enseigne, une femme peinte aux appas naïvement enjolivés. Plusieurs ouvrières étaient penchées sur des machines à coudre installées à même le trottoir. À l'intérieur, il y avait quelques rouleaux de tissu, des étagères, des photos de mode découpées dans des magazines. Deux vendeuses étaient en train de discuter avec des clientes, énormes dans leurs boubous. Au fond, se trouvait un autre atelier avec un vieux mannequin sur lequel était épinglée une robe.

— Une vendeuse s'approcha, attirée par les bijoux et l'allure cossue d'Hortense Saboukoulou.

— Bonjour, madame, dit-elle avec cette politesse appuyée des Africains. C'est la première fois que vous venez chez nous. Vous allez être satisfaite. Avec un corps comme le vôtre, on va faire des miracles...

Hortense Saboukoulou sourit.

— Merci. Est-ce que je pourrais voir la patronne ?

L'autre ne se formalisa pas.

— Madame Céline ? Bien sûr, elle est dans le bureau présentement, au téléphone. Vous pouvez attendre ?

Hortense s'assit sur un tabouret, dissimulant son anxiété.

Discrètement, elle examina les traits de toutes celles qui se trouvaient là. Aucune ne pouvait être Bérénice Koukolo dont elle avait la photo dans son sac. Peut-être d'ailleurs la fiancée d'Alphonse Loukoula n'avait-elle aucun lien suivi avec cette boutique. Elle pouvait très bien avoir posé comme mannequin, accidentellement.

Elle fixa la porte derrière laquelle se trouvait la « patronne ». Comment celle-ci allait-elle la recevoir ?

Quelques instants plus tard, la porte du bureau s'ouvrit sur une jeune femme aux cheveux très courts, presque en brosse. Grande et mince, elle était serrée dans une combinaison beige clair, qui, comme une salopette, s'ouvrait de l'entrejambe au cou avec une fermeture Éclair. La large ceinture de fausse panthère soulignait la minceur de la taille en opposition avec les hanches épanouies. Le zip de la combinaison était descendu assez bas pour laisser découvrir la dentelle blanche d'un soutien-gorge balconnet bien rempli. Hortense

Saboukoulou eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

« Madame Céline » n'était autre que Bérénice Koukolo !

Après que son employée lui eut glissé quelques mots à l'oreille, la patronne s'approcha d'elle avec un sourire commercial.

— Bonjour madame, lança-t-elle d'une voix chantante, vous avez demandé à me voir, je suis à votre disposition.

— Oui, madame, confirma Hortense, est-ce que nous pourrions aller dans votre bureau ?

« Madame Céline » lui adressa un sourire complice. Pensant qu'il s'agissait d'une femme entretenue voulant se faire offrir des vêtements par son amant et arranger un petit accord pour que la couturière lui rétrocède une partie du prix.

Pratique courante.

— Entrez dans mon bureau, proposa-t-elle, mais c'est tout petit.

Effectivement, on y tenait à peine à deux, debout. Les murs disparaissaient sous les croquis et les échantillons de tissu. La patronne se glissa sur sa chaise.

— Vous êtes de Pointe-Noire ? demanda-t-elle.

— Non, fit Hortense Saboukoulou. Je suis arrivée de Brazza hier.

« Madame Céline » eut un sourire flatté.

— Et vous aviez entendu parler du magasin ?

Hortense Saboukoulou prit son souffle et la regarda bien en face :

— En quelque sorte. Je cherche quelqu'un et je pense que vous pourriez m'aider. Une certaine Bérénice Koukolo.

Une lueur terrifiée passa dans le regard de la patronne. Elle mit quelques secondes à répondre d'une voix mal assurée :

— Je ne connais personne de ce nom. Il doit s'agir d'une erreur.

Hortense plongea son regard dans le sien et dit avec un sourire chaleureux.

— Vous êtes Bérénice Koukolo. Je le sais et je ne vous veux pas de mal. Au contraire. Regardez : c'est bien vous !

Elle sortit de son sac la photo remise par Malko et la poussa sur le bureau. Bérénice Koukolo l'examina attentivement puis releva la tête.

— Et comment l'avez-vous eue ? demanda-t-elle d'une voix bouleversée.

— Votre amie l'a donnée à quelqu'un avant de mourir, il y a quelques jours.

Fébrilement, Bérénice Koukolo prit une « Mustang » et l'alluma. Après quelques bouffées, elle lança à Hortense :

— C'est vrai, je suis Bérénice Koukolo. Mais depuis six mois, je me fais appeler Céline Nongo. C'est sous ce nom que j'ai ouvert cette boutique. Personne ne connaît ma véritable identité. Mais, vous, qui êtes-vous ? Pourquoi êtes-vous venue de Brazza pour me voir ?

Hortense Saboukoulou eut à cet instant précis un éclair de génie. Au lieu de répondre directement, elle demanda d'un ton amical :

— Vous ne vous en doutez pas ?

Un éclair de soulagement passa dans le regard sombre de Bérénice Koukolo. D'une voix basse, tendue et vibrante, elle demanda :

— Vous m'apportez des nouvelles d'Alphonse ?

CHAPITRE XII

Hortense Saboukoulou eut l'impression qu'on lui versait du miel dans la gorge. Jamais elle n'aurait espéré que ce serait si simple ! En face d'elle, Bérénice la scrutait d'un regard inquiet, angoissé. Celui d'une femme amoureuse. Intérieurement, elle admira Malko pour sa ténacité. Et aussi son amant, le colonel M'Boukou, pour avoir eu raison contre tout le monde.

— C'est vrai, je suis venue à cause d'Alphonse, confirma-t-elle.

Le visage de la couturière s'éclaira :

— Il est revenu du Zaïre ?

Là, on entrait dans la zone dangereuse. Hortense ne répondit pas, s'en tirant par la stratégie oblique.

— Comme je vous l'ai dit, je suis venue spécialement de Brazza pour vous voir, mais je ne suis pas seule. Quelqu'un aimerait vous parler également.

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux noirs de Bérénice Koukolo.

— Qui ? Comment sait-il qu'Alphonse... ?

Elle laissa sa phrase en suspens.

— C'est un Blanc, compléta Hortense Saboukoulou. Je le connais bien, vous pouvez avoir confiance en lui.

— Un Blanc !

Cette fois, la fiancée du disparu était totalement affolée. Le regard vrillé dans celui d'Hortense, elle dit à voix basse :

— Je ne veux pas le voir. Je ne sais pas qui vous êtes. Je n'aurais jamais dû vous recevoir.

Hortense Saboukoulou n'était pas femme à se démonter aussi facilement ; elle ne bougea pas mais ajouta simplement ;

— Il vaudrait mieux ne pas rester ici. Nous avons été suivis depuis Brazza par des gens qui ne vous veulent pas de bien. Vous connaissez une certaine Miranda ?

Bérénice Koukolo chercha dans sa mémoire et finit par dire.

— Oui, elle faisait déjà « boutique son cul » quand j'étais à Brazza. Pourquoi vous me demandez ça ?

— Parce qu'elle est morte. Assassinée. Il y a des gens qui veulent votre peau et celle d'Alphonse Loukoula. L'homme avec qui je suis veut vous protéger. Il faut le voir.

Visiblement, Bérénice était dépassée... Son regard allait d'Hortense à la porte. Sentant que sa visiteuse ne lâcherait pas pied, elle finit par dire :

— Bon, je vais avec vous. Pour un essayage. Personne ne doit être au courant.

Les deux femmes sortirent de la boutique. Hortense regarda anxieusement autour d'elle. Rien de suspect. Elle avait hâte de retrouver Malko. Elle sentait Bérénice déstabilisée et c'était le moment d'exploiter leur avantage.

— Où voulez-vous aller ? demanda cette dernière.

— Nous avons rendez-vous au Club Nautique, à la plage Mondaine. Allons-y en taxi.

Malko crut défaillir de joie en voyant Hortense Saboukoulou monter les marches de bois menant à la terrasse du yacht-club, accompagnée d'une splendide Noire aux cheveux en brosse. Il n'aurait peut-être pas reconnu Bérénice : sur la photo, elle avait les cheveux longs... Ils étaient pratiquement les seuls clients du bar sur la terrasse qui dominait une plage au sable grisâtre couvert d'immondices et l'océan charriant des plaques de goudron. Au fond de la baie, on apercevait les plates-formes de forage prêtes à être remorquées en mer par d'énormes barges. Le tout évoquait plus Hénin-Liétard que Saint-Tropez.

Une nuée de moustiques tournoyait au-dessus de sa tête, vraisemblablement tous porteurs de paludisme. À cette heure-là, il n'y avait quasiment personne : les gens venaient le soir. Hortense fit les présentations et Bérénice Koukolo s'assit en face de lui. De toute évidence, terrifiée. Elle se retournait sans cesse, comme si le fantôme de son fiancé allait surgir. Malko savoura quelques instants sa victoire. Hortense rompit le silence en annonçant :

— Bérénice pensait que je lui apportais des nouvelles d'Alphonse Loukoula.

La jeune Noire tourna un regard anxieux vers Malko.

— Comment ? Vous ne l'avez pas rencontré ?

Son regard chavirait.

— Non, fit calmement Malko, mais j'aimerais beaucoup le retrouver. Je suis même venu au Congo spécialement dans ce but.

— Qui êtes-vous ?

Bérénice avait les ongles enfoncés dans la paume de sa main. Penchée en avant, elle regardait Malko comme si c'était le diable.

— J'enquête sur l'explosion du DC 10, répliqua Malko. Le vol où votre ami Alphonse aurait dû périr.

Bérénice Koukolo se dressa d'un trait, comme un ressort. Elle se

serait enfuie si Hortense ne l'avait pas retenue d'une main ferme. Ses yeux s'étaient remplis de larmes. Hortense lui parla quelques secondes à l'oreille et parvint à la faire se rasseoir. Elle agitait la tête de droite à gauche, comme si elle était frappée de la danse de Saint-Guy. Malko avait pitié d'elle. Visiblement, Bérénice Koukolo était aussi une victime. Mais elle était vivante, comme son amant, contrairement aux cent soixante-dix passagers du vol fatal. Il fit signe au garçon et commanda deux Cointreau *on ice* et une vodka.

Il attendit ensuite que Bérénice Koukolo se soit calmée puis se pencha vers elle.

— Bérénice, dit-il d'une voix douce et calme, j'ai besoin que vous collaboriez avec moi. Je connais déjà beaucoup d'éléments de cette affaire. J'étais presque sûr qu'Alphonse Loukoula n'avait pas été tué. Parce qu'un terroriste ne se fait pas sauter avec sa bombe. Mais je sais qu'il n'est pas le véritable responsable de l'attentat, et il possède des informations qui mettent sa vie en danger. On a tout fait pour m'empêcher de lui parler. Assassiné des gens et tenté de me tuer. S'il réapparaît, ils le liquideront. Sa seule chance est de me confier ce qu'il sait. S'ils le retrouvent avant moi, il est mort... Et vous aussi probablement.

Hortense Saboukoulou appuya cet exposé d'une longue plaidoirie en lingala. Bérénice Koukolo semblait se tasser à vue d'œil. Elle n'avait pas touché à son Cointreau et son visage avait pris le teint gris des Africains saisis par la terreur. Elle essaya de regarder Malko, puis baissa les yeux. Ce dernier insista :

— Bérénice, dites-moi déjà tout ce que *vous* savez. C'est le plus grand service que vous pouvez rendre à Alphonse Loukoula, si vous tenez à lui.

Il se tut pour la laisser réfléchir. Pourvu qu'elle craque ! Il touchait au but, mais n'osait pas la bousculer. Si Bérénice se refermait comme une huître, sa mission capotait. Alors qu'il avait acquis la preuve qu'Alphonse Loukoula était vivant, donc que toutes les théories sur l'attentat étaient fausses. Le stade suivant était de reconstruire ce qui s'était véritablement passé un an plus tôt, à Brazzaville.

Une idée lui traversa l'esprit.

— Vous connaissez un certain Rafik, demanda-t-il, un Libanais chiite qui a une affaire d'import-export à Brazza ?

Les coins de la bouche de Bérénice s'abaissèrent en une grimace de mépris.

— Ce salaud ! Pourquoi vous n'allez pas lui poser des questions à lui ! Demandez-lui donc pourquoi il n'a pas embarqué sur le vol au dernier moment ! Il avait déjà son billet...

Cela ne faisait que confirmer ce dont Malko était persuadé. Le Libanais faisait partie des instigateurs de l'attentat... Il sentait Bérénice

prête à parler. Il se pencha vers elle avec son sourire le plus rassurant.

— Comment Alphonse s'est-il retrouvé impliqué dans cette histoire ?

Les secondes qui s'écoulèrent parurent des siècles à Malko. Quelques mouettes criaillaient au-dessus de leurs têtes. Un hélicoptère de pétrolier passa dans le ciel. Un cargo siffla. En contrebas sur la plage, des Noirs nettoyaient un bateau à grands jets, avec des éclats de rire. Malko enregistrtrait tous les bruits. Soudain, la voix de Bérénice les domina.

— C'est à cause d'Issam Hadjez, dit-elle d'une voix tendue par la haine. Ce sale Libanais !

— C'était un ami d'Alphonse Loukoula ?

Bérénice avala un peu de Cointreau avant de répondre :

— Pas un ami, corrigea-t-elle, méprisante. Comme tous les Libanais, il cherchait à faire de l'argent sur le dos des pauvres imbéciles de nègres. Il se servait déjà de Bernard Moulouki, un copain d'Alphonse, pas très intelligent, pour ses sales petits trafics.

— C'est-à-dire ?

— Moulouki allait à Abidjan chercher des paquets pour Issam. Comme il connaissait les douaniers, c'était facile. Chaque fois, il ramassait cinq mille francs. En plus, il aimait bien aller à Abidjan, il se sentait un homme d'affaires. Lui qui savait à peine marcher avec des chaussures.

— Quels paquets ? Bérénice fixa Malko comme s'il débarquait d'une soucoupe volante.

— De la drogue. De l'héroïne qui arrivait de Beyrouth et repartait pour l'Europe. Abidjan étant très surveillé, c'était mieux de la faire transiter par Brazza.

— Alphonse aussi faisait cela ?

— Quelquefois, mais Alphonse, lui, travaillait. Il avait monté un commerce, « Le Carrefour de la Sape ». Il prenait des commandes pour des costumes, des chemises, des vêtements pour hommes, puis partait à Paris avec trois grosses valises vides et il les ramenait pleines. Même en payant les douaniers, cela coûtait à peine 10 % des droits de douanes. Chez nous, tout est très cher.

Cela Malko le savait : le Congo était en numéro 3 sur la liste des pays les plus chers du monde, après le Japon et le Nigéria... Encore une combine locale dont personne ne lui avait parlé.

— Et vous, Bérénice ? demanda-t-il, qu'est-ce que vous faisiez ?

Pour la première fois, elle eut un sourire.

— Quand j'ai connu Alphonse, je faisais mannequin... Et puis, il est tombé amoureux de moi et il m'a prêté de l'argent pour un billet d'avion et je suis allée chercher des robes et des chaussures pour des filles que je connaissais.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Les affaires marchaient bien. Mais Alphonse voulait toujours me faire des cadeaux. Il manquait d'argent. Et un jour Issam Hadjez lui a dit que c'était stupide de partir avec des valises vides... Lui pouvait les lui remplir. Et il gagnerait beaucoup d'argent.

— Mais les douaniers ? objecta Malko. C'était de la drogue qu'il demandait de convoier, je suppose ?

Bérénice Koukolo inclina la tête affirmativement.

— Bien sûr. Mais, à Brazza, Alphonse connaissait les douaniers ou avait une combine. Et à Paris aussi, je crois. Alors, il a accepté et il a gagné beaucoup d'argent. Moi, j'ai eu peur, je n'ai pas voulu et je me suis disputée avec Issam. Mais ils ont continué à faire du business ensemble.

— Mais pour l'attentat, qu'est-ce qui s'est passé ?

Bérénice sembla à nouveau se recroqueviller.

— Je ne sais pas vraiment. J'ai seulement assisté au début. Un soir, Bernard Moulouki est venu à la maison avec une grosse valise bleue, et un billet d'avion. De la part d'Issam. Il a dit à Alphonse qu'il devait l'emmener à Paris avec lui. Elle venait d'Abidjan, comme le reste.

— C'était ici ?

— Non, à Brazza. Alphonse a pris la valise et l'a cachée sous son lit. Il était un peu étonné parce que d'habitude, Issam lui remettait des paquets dans du plastique et il les arrangeait lui-même dans des valises avec les sculptures en bois qu'il revendait à un cousin à Paris. Issam avait dit que quelqu'un viendrait la lui réclamer à Paris, qu'il n'y avait aucun problème.

— Et ensuite ?

On arrivait au point crucial.

Bérénice ne répondit pas immédiatement.

— Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, avoua-t-elle. Je n'avais pas accompagné Alphonse à l'aéroport parce que ma mère était très malade. Le lendemain matin, j'ai appris par la radio l'explosion en vol. J'ai cru devenir folle. Comme tous les autres parents j'ai été au bureau de la compagnie, on m'a confirmé qu'Alphonse se trouvait à bord et qu'il n'y avait pas de survivants.

— Quand avez-vous eu de ses nouvelles ensuite ? interrogea Malko.

— Un mois plus tard. Par ma copine, celle qui vous a donné la photo. À ce moment-là, elle n'était pas aussi malade. Un soir, elle est venue me chercher soi-disant pour m'emmener chez des amis. Nous avons été dans un restaurant-dancing en plein air, *Les Rapides*. Et là je me suis trouvée devant Alphonse ! Il avait laissé pousser ses cheveux et ne se décolorait plus la peau du visage pour avoir la couleur d'une papaye comme les vrais sapeurs. Il m'a dit que personne ne devait savoir qu'il était vivant. Sinon, on se mettrait à sa recherche et on le

tuerait.

— Où vit-il ?

— Il n'a pas voulu me le dire, au cas où on m'interrogerait, mais je crois qu'il repassait clandestinement le fleuve. Ce n'est pas très difficile avec une pirogue : il y a des passeurs professionnels.

— Il vous a parlé d'Issam Hadjez ?

Les yeux de la jeune femme se mouillèrent de larmes.

— Oui, il m'a dit que c'était un salaud. Qu'il l'avait trahi et que le Libanais le croyait mort...

Finalement, il y avait une justice divine... Issam Hadjez était mort et Alphonse Loukoula vivant... Mais il y avait encore beaucoup de zones d'ombre.

— Vous l'avez revu souvent, depuis ?

— De temps en temps, avoua la jeune femme. C'est lui qui a voulu que je vienne à Pointe-Noire. Parce qu'autrement, il aurait été trop tenté de me voir et il aurait pris des risques...

Elle se tut. Le soleil était encore haut dans le ciel et la chaleur accablante. De fines gouttelettes de sueur perlaient au front de Bérénice. Dès quelle se taisait, son regard dérapait dans tous les sens, comme pour guetter un invisible danger.

— Qui lui fait peur ? demanda Malko.

Bérénice affronta son regard.

— Je ne sais pas tout, fit-elle d'une voix mal assurée. Plusieurs fois j'ai reçu des coups de téléphone ambigus d'Issam Hadjez. Il me tendait des pièges pour savoir si Alphonse était mort. Mais je suis maligne, et je ne suis jamais tombée dans le panneau.

— C'est tout ?

— Non. À Brazza des gens de la Sûreté d'État sont allés voir ses parents. Eux non plus ne paraissaient pas certains qu'il soit mort. Les parents les ont chassés : ils croient leur fils mort.

Le puzzle commençait à se mettre en place. Alphonse Loukoula était le seul à connaître tous les participants à l'attentat. Évidemment ceux-ci avaient intérêt à ce qu'il soit *vraiment* mort... Mais il ne comprenait pas l'inertie de Thomas Hauser, le chef de station de la CIA. Il avait bien des « capteurs » chez ses homologues congolais. Pourquoi n'avait-il jamais alerté Langley de l'enquête sur Alphonse Loukoula et la possibilité qu'il soit vivant ?

Et pourquoi un businessman libanais qui ne faisait pas de politique s'était-il mouillé dans cette affaire ?

— Qu'allez-vous faire ?

La voix anxieuse de Bérénice Koukolo arracha Malko à ses réflexions.

— Il faut que vous m'aidiez à retrouver Alphonse, dit-il. Lui aussi me semble être une victime. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a un mois.

— Où ?

— À Brazza. Il est venu me rejoindre chez une cousine qui ne sait pas qui il est. Il est resté juste deux heures. Comme il avait plusieurs boîtes de caviar qu'il réimportait au Zaïre pour les vendre, nous en avons mangé et puis nous avons fait l'amour. Je voulais qu'il passe la nuit, mais il avait peur.

— Vous avez bien un moyen de le contacter, objecta Malko. Comment sont fixés vos rendez-vous ? Il vous laisse un message quelque part ?

Bérénice plongea le nez dans son verre de Cointreau, humant les arômes dégagés par le contact de l'alcool avec les glaçons, et Hortense recommença à lui parler d'une voix pressante. Bérénice se recroquevilla.

— Si je vous dis cela, il ne va plus me revoir. Il m'a fait jurer...

— C'est pour son bien, affirma Malko. Il ne pourra pas continuer indéfiniment à se cacher ainsi. Silence troublé par les rires des Noirs sur la plage. Puis Bérénice avoua d'une voix imperceptible :

— Je téléphone régulièrement à quelqu'un qui me donne un message.

— Qui ?

— Une femme qui s'appelle Tania.

— Une Congolaise ?

— Non. Une Soviétique. Il y en a beaucoup à Brazza. Elles ont épousé des Congolais, puis divorcé. Elles se débrouillent, avec toutes sortes de trafics.

— Elle connaît Alphonse ?

— Je crois qu'ils font des affaires ensemble, mais elle ne sait pas qui il est. Elle le connaît sous le nom d'Antoine. Quand il vient à Brazza, elle me dit seulement qu'il va y avoir une livraison tel jour. Je vais chez ma cousine et j'attends.

On en arrivait à la question de confiance. Malko avait l'impression de tirer de l'eau un filet très fragile avec un énorme poisson à l'intérieur... Il chercha à prendre l'air le plus neutre possible pour demander.

— Quand a lieu la prochaine livraison ?

— Lundi prochain.

Bérénice avait répondu d'un ton absent, sans le regarder. Le poisson avait la tête hors de l'eau.

— Il faut que vous reveniez avec nous à Brazza, dit Malko. Nous vous cacherons jusque-là et je viendrai avec vous chez votre cousine : je dois parler à Alphonse Loukoula.

Visiblement, cette éventualité n'enthousiasmait pas Bérénice Koukolo.

— Je peux lui transmettre vos messages, suggéra-t-elle, qu'il vous contacte.

— Il ne le fera pas, dit Malko. Je dois le voir en personne.

Bérénice secoua la tête, l'air désespéré.

— Je ne peux pas faire cela. Il ne me le pardonnera pas.

— Vous n'avez pas le choix, affirma Malko. Je vous ai dit que nous avons été suivis depuis Brazza par des gens qui veulent liquider Alphonse. Ils vont passer Pointe-Noire au peigne fin pour vous retrouver. S'ils y parviennent, ils s'empareront de vous et vous feront parler. Par tous les moyens. Votre meilleure protection, c'est de partir avec nous.

Hortense Saboukoulou renchérit en lingala. La conversation dura plusieurs minutes. À l'expression de son visage, Malko devinait que Bérénice se laissait peu à peu convaincre. Finalement, Hortense se tourna vers lui :

— Je vais ramener Bérénice à la boutique pour qu'elle prévienne ses employés de son départ. Puis je la raccompagne chez elle et je te rejoins à l'hôtel.

Son regard éloquent lui disait de ne pas discuter. Elle termina son Cointreau, ne laissant que les glaçons. Hortense se révélait une alliée de qualité. Elle acheva d'un trait son Cointreau et se leva, escortant Bérénice. Malko les suivit des yeux, tenaillé par l'anxiété. Pourvu que la fiancée d'Alphonse Loukoula ne change pas d'avis.

CHAPITRE XIII

Le climatiseur ronronnait doucement. Malko était revenu le premier à l'hôtel pour y trouver la Nissan en planque ; son stratagème avait parfaitement réussi, mais il ne pourrait pas le renouveler... Le stade suivant était de récupérer Bérénice Koukolo et de prendre la piste.

D'ici là, il fallait trouver un moyen de semer les tueurs de la Nissan. Et prier pour que Bérénice Koukolo ne disparaisse pas, paniquée. On frappa à la porte. Il se leva, écarta le rideau et aperçut Hortense. Elle n'était pas seule : Bérénice l'accompagnait, un sac de voyage à la main. Dès que les deux femmes furent entrées, Hortense expliqua :

— Elle avait peur, alors je l'ai ramenée.

Et les occupants de la Nissan l'avaient obligatoirement vue...

Malko n'eut pas le temps d'exprimer sa fureur : le téléphone sonna. C'était la voix avinée de Jacky the Sailorman.

— Je suis en bas, dit-il, j'ai un truc pour vous. Je peux monter ?

— Et comment ! dit Malko.

Trois minutes plus tard, le stringer débarquait dans la chambre, un gros paquet sous le bras. Les yeux lui sortirent de la tête lorsqu'il aperçut les deux femmes. Surtout Bérénice qui se trouvait de profil. Il demeura quelques secondes le regard glué à sa chute de reins, avant de laisser tomber :

— Je sens que je vais foutre Guena par-dessus bord. Putain, quel cul !

Gênée, Bérénice baissa les yeux. Jacky the Sailorman avait le regard nettement plus injecté de sang que le matin. Johnny Walker était passé par là.

Il posa son paquet sur le lit et le défit avec précaution : il contenait un engin hybride plutôt rouillé : une Kalachnikov à la crosse cassée sous laquelle on avait ajusté un lance-grenades de M 16. À côté, se trouvaient trois chargeurs et quatre grenades.

— Avec ça, vous pouvez défendre vos beautés, fit-il. C'est du bricolage, mais ça possède un grand pouvoir nettoyant... Je crois que ça vient du Libéria. Et vous me devez vingt mille francs de plus.

Malko le paya et Jacky regarda sa montre.

— J'ai rendez-vous avec cette petite salope d'Eugénie, fit-il, elle doit me donner des tuyaux sur les mecs qui vous cherchent. Retrouvez-moi au bateau ensuite.

Dès qu'il fut parti, Malko mit un chargeur dans la Kalach, fit monter une balle dans le canon et glissa une grenade dans le gros tube sous le canon. Avec ça, il pouvait repousser un assaut sérieux. Il posa le tout sur la chaise, prêt à servir.

Hortense se déshabilla, ne gardant qu'un slip orange et soupira, avant de disparaître dans la salle de bains.

Bérénice s'était installée dans un grand fauteuil pour regarder la télévision. Malko entra à son tour dans la salle de bains. Hortense faisait couler un bain.

— Tu es folle ! explosa-t-il. Il ne fallait pas la ramener ici. Ils l'ont vue. Ils vont tout faire pour la tuer.

Hortense lui fit face, brusquement furieuse :

— Si je ne la ramenais pas, jeta-t-elle, on ne la revoyait plus. Elle était morte de peur, elle partait se cacher dans son village. Je n'ai pas pu faire autrement.

— Tu aurais pu rester la nuit avec elle.

Hortense tapa du pied, furieuse.

— Tu n'es jamais content. Tu te rends compte de ce que je fais pour toi ? Tu crois que je n'ai pas peur, moi !

Brutalement, des larmes apparurent dans ses yeux. Malko comprit qu'elle avait raison : entre deux risques, elle avait choisi le moindre. Maintenant, c'était à lui de protéger Bérénice. Il enlaça Hortense qui aussitôt se serra contre lui, exprimant sans ambages ce qu'elle souhaitait. Il commençait à faire glisser le slip orange lorsqu'elle l'arrêta.

— Pas ici, ce n'est pas confortable. Va dans la chambre, je te rejoins.

Un silence absolu et une obscurité quasi totale régnaient dans la petite chambre. La nuit était tombée. Malko, les yeux ouverts, surveillait la porte, la Kalach posée sur le sol à côté du lit. Bérénice semblait s'être assoupie dans son fauteuil devant l'écran de télé vide et brillant. Hortense semblait avoir perdu ses velléités amoureuses lorsqu'elle avait émergé de la salle de bains. Elle s'était simplement allongée pour s'endormir aussitôt. Malko recommença à échafauder un plan pour échapper à la surveillance de la Nissan. Hortense, allongée sur le côté, se retourna et vint soudain se coller de tout son corps à lui. Comme deux petites cuillères bien emboîtées.

Très vite, les réflexions de Malko se diluèrent dans l'embrasement de son ventre. Hortense bougea un peu, s'incrustant encore plus contre lui. C'était intenable... Doucement, il se débarrassa de son pantalon et se recolla contre la croupe de la jeune Noire. Cette fois, celle-ci se mit à onduler sournoisement. Il sentit à travers le léger tissu de son slip la peau brûlante. Quand il se libéra complètement, son membre alla se

nicher tout naturellement entre les deux globes. Hortense poussa un gémissement, comme si elle faisait un cauchemar. Malko risqua un œil vers Bérénice, apparemment toujours assoupie. La pénombre était suffisante pour qu'elle ne distingue pas ce qui se passait. La tentation était trop grande. Avec sa jambe, il souleva celle d'Hortense et, presque sans effort, se ficha en elle jusqu'à la garde. La prenant aussitôt aux hanches pour encore mieux la pénétrer.

Il commença à bouger lentement et le lit se mit à grincer. Puis Hortense à respirer de plus en plus fort. Couvrant le léger grésillement de la télé. Cet intermède érotique entre deux plages de danger était délicieux. Il aurait probablement terminé vite et discrètement si Hortense ne s'était tout à coup mis sur le ventre, lui échappant.

Frustré, il se redressa et sans voir le regard de Bérénice, devina quelle les observait à la position de sa tête. Trop tard, il ne pouvait plus se contenir. Il s'allongea sur Hortense et aussitôt, elle se cambra, ouvrant ses cuisses musclées. Malko se retrouva dans la position qu'il affectionnait : agenouillé derrière la jeune femme. Sans se soucier de Bérénice, il la transperça à nouveau. Apparemment, il avait des goûts communs avec Hortense... Elle se mit à ponctuer chaque coup de rein de gémissements saccadés que Bérénice ne pouvait pas ne pas entendre, à moins d'être sourde...

Un crissement venant du fauteuil l'intrigua. Ses yeux s'étant habitués à la pénombre, il vit que Bérénice venait de faire descendre le zip de sa combinaison jusqu'en bas et d'enfourer une main entre ses cuisses. Elle participait à sa façon.

Cela acheva de déculpabiliser Malko. Ce qu'il faisait le ramenait quelques jours en arrière dans la chambre du motel. Quand l'irruption des tueurs l'avait empêché de conclure. Il se retira, contempla quelques instants la croupe magnifique d'Hortense avant de poser l'extrémité de son sexe sur l'ouverture de ses reins. Des deux mains posées sur ses fesses, Hortense Saboukoulou les lui ouvrit afin de faciliter son passage. C'était trop beau. Il demeura quelques instants à peine enfoncé, serré par l'anneau qu'il allait violer, puis il se laissa tomber de tout son poids sur la Noire. Sa chair résista une seconde, puis, d'un coup, il s'y engloutit jusqu'à la garde. Quelques fractions de seconde inoubliables... Il y eut un cri bref. Suivi d'un craquement du fauteuil.

C'était Bérénice qui avait crié, détendant brutalement ses jambes : la vue de Malko sodomisant Hortense avait déclenché *son* orgasme. L'écran de la télé diffusait toujours une lumière bleuâtre.

Lui se déchaîna. Hortense commença à bouger sous lui, creusant les reins pour le faire pénétrer encore plus loin. Il se retira, puis retomba, l'ouvrant encore plus, renvoyé par l'élasticité de sa croupe. Hortense gémissait de plus en plus fort, les mains crispées sur les draps. Elle trouvait encore la force de se soulever pour venir au-devant de Malko.

Celui-ci, d'un ultime élan, se vida au fond de ses reins et ils restèrent scellés l'un à l'autre par la transpiration comme des timbres-postes. Hortense lança d'une voix troublée à Bérénice :

— Tu aurais dû venir aussi...

Bérénice avait remonté son zip. Elle secoua la tête.

— Non, je ne veux pas, à cause d'Alphonse.

Malko regretta cette sagesse. Deux femmes de cette qualité en même temps, c'était un souvenir pour l'éternité.

Hortense disparut dans la salle de bains. Malko redescendait lentement sur terre : il aurait besoin pendant des heures cette croupe d'ébène. Il s'ébroua. Maintenant, il fallait rejoindre Jacky the Sailorman. La récréation était finie. Les torchères formaient un pointillé lumineux sur la ligne d'horizon, indiquant la direction de l'océan. Malko, la Kalach sous le bras, enveloppée dans une couverture, émergea sur la galerie extérieure desservant les chambres, flanqué d'Hortense et de Bérénice. Plutôt tendus.

Le bar était vide, comme le hall. Il sortit sous l'auvent devant le *Zamba*, examinant les lieux. Personne en vue. Pas un véhicule.

Le regard de Malko se porta immédiatement vers le parking. Son poulx s'accéléra. Il y avait plusieurs véhicules, mais rien qui ressemble à la Nissan. Il regarda plus loin, vers les immeubles Elf, puis dans le cul-de-sac et l'allée qui rejoignaient le boulevard longeant la Côte Sauvage. La Nissan était partie ! Incompréhensible et trop beau. Pourquoi ses mystérieux adversaires avaient-ils brutalement décroché ?

Les phares de la Land-Cruiser n'éclairèrent rien de suspect tandis qu'il cahotait dans les ornières. Il n'avait pas encore résolu le mystère lorsqu'il s'arrêta en face du *Sundowner* illuminé comme un navire de guerre. Un projecteur orientable les balaya de son faisceau et la voix éraillée de Jacky the Sailorman les interpella.

— Dépêchez-vous, j'ai soif !

Galamment, il aida les deux femmes à entrer dans le carré, se retenant visiblement pour ne pas leur peloter les fesses au passage.

— Où avez-vous trouvé des créatures pareilles ? gémit-il. Je croyais que ça n'existait que dans les bandes dessinées.

Il en devenait lyrique. Il ouvrit une bouteille de Moët, puisée dans un carton sûrement volé sur les docks et fit signe à Malko de le suivre dans sa cabine. On se serait cru dans un alambic. Guena, la petite Noire, dormait sur le lit, en rond comme un chat.

Jacky the Sailorman fixa ses yeux bleus délavés sur Malko.

— Faut que je vous dise un truc, éructa-t-il. Je me suis un peu rencardé et ça sent pas bon pour vous et votre copine. Je sais pas laquelle des deux.

Malko sentit son estomac se charger de plomb.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a des mecs qui veulent votre peau. Des gros bras arrivés de Brazza dans une grosse japonaise 4 X 4. Ils ont plein d'oseille et ont recruté sur place tout ce que Pointe-Noire compte de voyous, et ça ne manque pas, les gros bras qui lancent les grèves et pillent les vitrines. En plus, ils leur ont filé de vraies armes, en plus de leurs machettes. Il va falloir que vous partiez quand ils ne s'y attendront pas. Ou alors, vous laissez la voiture ici et vous prenez le train ou l'avion.

Malko préférait cette solution. Mais ne comprenait pas l'impuissance de Jacky.

— Vous m'avez dit avoir des copains à la Milice, lui rappela-t-il. Il n'y a pas moyen de se faire protéger ?

Le stringer secoua la tête.

— Pas contre ceux-là. Ils sont couverts par la Sûreté d'État. Autrement dit, ils peuvent te découper en rondelles avenue Charles de Gaulle et les gens tourneront la tête de l'autre côté.

Ça paraissait invraisemblable.

— Comment avez-vous appris tout ça ?

— Eugénie Kangou. Apparemment, elle connaît un des mecs venus de Brazza. Il lui a demandé de recruter ses copains. Mais elle vous dira ça elle-même.

— Comment ça ?

— On va dîner avec elle ce soir. Dans la Cité. Ici, j'ai rien à bouffer...

Malko n'avait plus faim.

— Et si nous quitions Pointe-Noire tout de suite ?

— Vous êtes fou ! Ici, c'est une zone « sensible ». Les négros jouent à la guerre. À se faire peur. On vous refoulera au barrage de la sortie de la ville et dans le Mayumbé, vous risquez de vous faire tirer dessus. Je pense qu'ils ne feront rien tant que vous êtes en ville. Ils ne veulent pas de vagues. Pour le moment, on va aller bouffer. Si vous voulez, vous pouvez tous coucher sur le bateau.

Sans attendre la réponse de Malko, il sortit de la cabine et ils regagnèrent la dunette. Malko mit à voix basse Hortense au courant des derniers développements. Elle se rembrunit.

— Je ne peux pas joindre le colonel avant plusieurs jours. Il n'y a que lui à pouvoir intervenir.

Bérénice avait goûté au Johnny Walker et ses yeux brillaient. Jacky the Sailorman les poussa dehors et ils s'entassèrent dans la Land-Cruiser.

— Eugénie nous attend là-bas, dit-il en démarrant.

Eugénie Kangou, moulée dans une robe en stretch rouge qui la détaillait comme un gant, la moue hautaine, accueillit les deux autres

Noires avec le mépris qu'ont souvent les putes pour les honnêtes femmes. Dire que les présentations furent froides est une litote. D'emblée, elle n'eut de sourires que pour Malko. Commencant par croiser les jambes si haut qu'il aperçut la fourrure de son ventre.

Ils se trouvaient au cœur de la Cité. Un restaurant en plein air installé sur le trottoir : une vingtaine de tables en bois copieusement enfumées par le barbecue dressé un peu plus loin où cuisaient des bouts de poisson, des *missalas*, des gambas. Toute la bourgeoisie noire de la Cité se retrouvait là. Jacky s'empara d'une table sous le vent et héla un gnome qui faisait le service.

— Hé, le court, apporte-nous des cravatées.

Sans la bière, l'Afrique coulerait. On posa une bougie sur la table et ils se regardèrent en chiens de faïence. Malko se demandait ce qu'allait lui apprendre Eugénie. À côté, un gros Noir pérorait à haute voix, fustigeant les pourris du régime. Jacky ricana.

— Les Congolais, c'est des grandes gueules. Mais ils ne font jamais rien...

Malko n'eut pas le temps de lui répondre. Assis face à la chaussée, il venait de voir apparaître le museau blanc de la Nissan roulant à faible allure. Un flot d'adrénaline envahit ses artères. Eugénie avait aussi vu le véhicule. Elle se leva brusquement, enjamba le banc sur lequel elle était assise et plongea vers la table voisine. Malko en fit autant.

— Attention ! Couchez-vous, cria-t-il.

Il vit le canon d'une arme pointer son museau noir par une des glaces baissées de la Nissan. D'une violente bourrade, il fit basculer en arrière Hortense, assise à sa gauche. Jacky the Sailorman, habitué aux coups durs, avait déjà piqué une tête sous la table, imité par Malko. Seule Bérénice Koukolo, médusée, le dos à la Nissan, se contenta de se retourner...

Le crépitemment d'un fusil d'assaut couvrit d'un coup le brouhaha des conversations. Malko sentit une brûlure au bras.

Ils allaient se faire massacrer.

La Nissan s'était arrêtée en face du restaurant pour les mitrailler à son aise.

Sa portière avant s'ouvrit et un homme sauta à terre. Boris, le regard plus fou que jamais, une expression haineuse sur son visage osseux, une Kalachnikov dans la saignée du bras. Tranquillement le tueur s'avança vers la table de Malko, au milieu des hurlements de terreur des clients s'enfuyant de toutes parts.

Bien décidé à terminer le massacre.

CHAPITRE XIV

Des lueurs jaunes jaillissaient du canon du fusil d'assaut dépassant de la portière de la Nissan. Malko, assourdi par les détonations, bouillant de fureur, rampait pour s'éloigner de la table où les projectiles labouraient le bois, brisant les assiettes, ricochant dans toutes les directions, et gagner la Land-Cruiser où se trouvait la Kalachnikov. Les clients s'enfuyaient, d'autres gisaient à terre, blessés ou morts. Le gros homme de la table voisine ne pérerait plus, la tête éclatée par une balle, le visage arraché. À côté, sa compagne, une grosse « marna » en boubou bariolé, se roulait par terre en hurlant comme une sirène.

Jacky the Sailorman brailla de sous la table.

— Appelez la Milice ! Appelez la Milice !

Le tir s'arrêta brutalement. Malko releva la tête. La Nissan redémarrait en trombe. Ses occupants n'avaient sûrement pas envie de se heurter à une patrouille de miliciens. Hortense avait pu se réfugier derrière un muret en ciment qui la protégeait. Jacky se releva en même temps que Malko et plongea juste à temps pour récupérer Eugénie Kangou par une cheville. Il tomba sur elle et lui saisit la gorge avec une telle violence qu'elle n'eut pas le temps de crier.

— Toi, gronda-t-il, tu ne vas pas emporter ça en paradis.

Il la releva et l'entraîna hors de la zone éclairée vers la Land-Cruiser. Personne ne prêta attention à l'incident. La plupart des clients étaient en train de s'enfuir ; d'autres, choqués, restaient prostrés. Des blessés gémissaient, encore effondrés sur leur table ou à terre. Plusieurs femmes étaient en proie à de véritables crises de nerfs.

Malko se précipita sur Bérénice Koukolo effondrée sur la table, le visage contre le bois. Le dos de sa combinaison n'était plus qu'une énorme tache rouge. Tuée dès les premières secondes de l'assaut. Elle avait reçu au moins une demi-douzaine de projectiles dans le dos. Son sang dégoulinait par terre.

— Les salauds ! explosa Hortense Saboukoulou, les yeux flamboyants de fureur. Où est cette traînée ?

— Jacky l'a emmenée, dit Malko. Filons avant que la Milice arrive.

Il n'y avait plus rien à faire pour Bérénice. Ils se perdirent dans la foule facilement et coururent jusqu'à la Land-Cruiser.

Eugénie était appuyée à la carrosserie, Jacky tout contre elle. De

loin, on aurait dit un couple d'amoureux... Mais les doigts du stringer étaient serrés autour de son cou, l'étranglant et la maintenant debout à la fois. Il tourna vers Malko un regard de fou.

— Je suis un con ! fit-il simplement. Un horrible con. J'aurais jamais pensé que cette salope me fasse un coup pareil... Mais elle va me payer ça. On va au bateau.

Malko préféra ne pas lui répondre. Furieux contre lui-même d'avoir fait confiance au stringer de la CIA. Il ouvrit la voiture et Jacky monta à l'arrière, poussant devant lui Eugénie. À peine dans la voiture, il lui expédia un coup de coude dans les côtes qui lui arracha un cri de douleur et la plia en deux. D'une bourrade, il la jeta sur le plancher et posa un pied sur sa tête.

Malko traversa la ville comme un somnambule. N'arrivant pas à se faire à l'idée que la piste menant à Alphonse Loukoula était irrémédiablement coupée. Ses adversaires avaient réussi...

Arrivés devant le *Sundowner*, Jacky ouvrit la portière et tira Eugénie Kangou à l'extérieur. La Noire était muette de terreur, ses yeux roulaient dans ses orbites comme des boules de loto.

— Allez chercher vos affaires à l'hôtel et revenez, dit le stringer. Il vaut mieux coucher ici. Pendant ce temps, je vais bavarder avec celle-là. Elle a sûrement des choses intéressantes à raconter.

Sans attendre la réponse de Malko, il poussa la Noire vers la passerelle.

Malko redémarra. Hortense Saboukoulou éclata soudain en sanglots hystériques. Il dut s'arrêter dans un coin désert pour la calmer et la rassurer.

— C'est horrible ! fit-elle. Pourquoi cette sauvagerie ?

— Il y a des intérêts énormes en jeu, dit Malko. Ceux qui ont imaginé l'attentat du DC 10 savent que, par Alphonse Loukoula, on peut remonter à la source et comprendre. Ils ont des complices congolais et les utilisent. Voilà pourquoi ils sont sûrs de l'impunité.

Au bout d'un moment, il put repartir, Hortense à peu près calmée. Avant d'arriver au *Zamba*, il prit la Kalach sous son siège, l'arma et la posa en travers de ses genoux. Ce n'est qu'après avoir inspecté soigneusement les lieux sans rien voir de suspect qu'il arrêta la voiture et pénétra dans l'hôtel. Dissimulant l'arme dans la couverture. En cinq minutes, ils eurent fait leurs paquets et payé. Cap sur le port.

Jacky the Sailorman surgit d'une écoutille à la seconde où Hortense et Malko mettaient le pied sur le *Sundowner*, son riot-gun au poing. Torse nu, l'œil glacial, du sang plein les mains !

— J'avais entendu du bruit, dit-il.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? s'exclama Malko. Horrifié par

l'aspect du stringer. On aurait dit un boucher venant d'égorger un porc. Il avait du sang partout ! Sur les bras, la poitrine, et même sur ses baskets !

— Venez, fit-il, je vais vous montrer.

Ils le suivirent dans les entrailles du *Sundowner* jusqu'à l'arrière où se trouvaient les soutes à crevettes. Jacky, arrivé dans la dernière, prit une lampe électrique et la braqua sur le fond. Le faisceau éclaira une forme debout contre la cloison.

— Mon Dieu, s'exclama Hortense Saboukoulou, d'une voix blanche. Ce n'est pas possible !

Eugénie Kangou était méconnaissable ; sa robe déchirée pendait sur sa taille, en lambeaux. La pointe d'acier d'un croc de boucher, accroché par une chaîne au plafond, dépassait de son épaule. Jacky the Sailorman l'avait suspendue comme un quartier de viande, lui transperçant l'omoplate. Une carcasse de mouton gisait sur les tôles du sol. Les yeux vitreux, Eugénie ne semblait même pas s'apercevoir de leur présence. Malko sursauta en découvrant un détail abominable.

L'oreille droite d'Eugénie avait été sectionnée au ras du crâne, probablement d'un coup de machette. Une longue traînée de sang descendant jusqu'à l'épaule lui faisait comme un foulard rouge.

— C'est horrible ! explosa Malko. Pourquoi l'avez-vous mutilée ?

— Vous avez vu ce qu'ils ont fait ! riposta Jacky. Cette salope ne voulait rien me dire. Alors, j'ai suivi la coutume locale. Ici, on coupe une oreille aux voleurs, pour leur faire avouer où ils ont caché leur butin. Généralement, ils n'attendent pas la deuxième pour se mettre à table.

— Mais qu'est-ce que vous vouliez lui faire dire ?

— D'abord, pour tout à l'heure. C'est bien elle qui leur a dit où on bouffait. Elle jure quelle ne savait pas ce qui allait se passer. Moi, je n'en crois rien, je l'ai vue se planquer. Et puis, elle m'a appris des tas d'autres choses intéressantes. Ça va être difficile pour vous de quitter la ville...

Il se tut, laissant à Malko le temps de juger de l'effet de ses paroles. Ce dernier n'en croyait pas ses oreilles. On se serait cru revenu au temps des westerns.

— Que voulez-vous dire ?

Jacky jeta un regard dégoûté à Eugénie Kangou et lâcha d'un ton ironique :

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, Pointe-Noire, c'est un cul-de-sac. C'est ici qu'échouent toutes les épaves qui traînent en Afrique Centrale. Après, il n'y a plus que l'Atlantique...

— Mais il y a l'aéroport, objecta Malko, les pistes et le train.

Le stringer de la CIA secoua la tête avec une ironie triste.

— Sûr. Mais cette salope m'a raconté ce que ces types ont préparé.

Avec les copains qu'ils ont recrutés, ils ont assez d'hommes pour vous attendre à l'aéroport et à la gare. C'est facile : il y a peu d'avions et un seul train par jour pour Brazza. Là ils ne peuvent agir tout de suite, ils attendront d'être au milieu du Mayumbé pour vous couper la gorge et vous balancer dans les bambous géants.

— Mais les pistes ?

— Pas *les* pistes. *La* piste, celle par laquelle vous êtes venus. Il n'y en a qu'une avec des points de passage obligés. Le premier se trouve à Hinda, une vingtaine de kilomètres d'ici. Tenu par la Milice. C'est là qu'ils vous piégeront. On vous arrêtera sous un prétexte ou un autre, ce qui permettra de vous emmener à l'écart et de vous liquider facilement.

Le silence retomba dans la petite cabine. Jamais Malko n'aurait pensé que Pointe-Noire se révèle un tel piège...

— Attendez ! Ce n'est pas tout, continua le stringer. J'ai aussi appris un truc par elle. Les raffineries sont en grève à partir de demain. Tout le monde le savait, paraît-il, et il n'y a plus une goutte d'essence en ville. Vous avez fait le plein ?

— Non, avoua Malko, je comptais le faire demain matin.

— Alors, oubliez la piste. Il n'y a pas de pompes entre ici et Loubomo...

— Comment allons-nous partir, dans ce cas ? interrogea Malko. Vous me dites qu'ils surveillent la gare et l'aéroport.

Jacky the Sailorman eut un sourire malin.

— Venez, je vais vous expliquer.

— Mais, cette...

— Laissez-la où elle est, trancha le stringer.

Malko ne bougea pas.

— Décrochez-la, ordonna-t-il, c'est inhumain.

Les yeux bleus de Jacky s'assombrirent et il serra les poings.

— Vous êtes vraiment con, éructa-t-il. Cette salope était prête à nous faire tous flinguer. Et je suis chez moi, ici, sur mon bateau.

— Ce n'est pas une raison, fit Malko, glacial. C'est un traitement inhumain. Je ne bougerai pas d'ici.

Les deux hommes se défièrent du regard quelques instants, puis Jacky the Sailorman, en grommelant, alla prendre Eugénie à bras-le-corps, l'enlevant de son crochet, et la laissa s'effondrer sur le sol.

— Ça vous va ? grinça-t-il.

— Non, dit Malko, il lui faut de l'eau et des pansements. Allez chercher ce qu'il faut.

De nouveau, le stringer céda. Eugénie gisait, inconsciente, sur le sol. Jacky revint avec une trousse d'urgence et, de mauvais grâce, appliqua des pansements sur les blessures de la jeune Noire. Ensuite, il posa une bouteille d'eau à côté d'elle et se redressa, des envies de meurtre dans les yeux. Malko lui sourit.

— Merci. Il ne faut jamais devenir comme ses adversaires.

Ils quittèrent la soute que Jacky condamna avec un énorme cadenas et regagnèrent la dunette. Le stringer empoigna une bouteille de Johnny Walker et en but une longue rasade au goulot. À la seconde, sa mauvaise humeur semblait s'être évanouie. Il grommela pourtant, à l'adresse de Malko :

— Un autre type que vous, je lui pétais la gueule.

— Parlez-moi de votre idée, demanda Malko faisant semblant de ne pas avoir entendu.

— Voilà : nous allons à la gare, vous vous montrez. Là, vous ne risquez rien.

— Et ensuite ? demanda Hortense Saboukoulou, visiblement terrifiée.

Jacky se frotta la barbe avec un sourire rusé.

— Il y a un truc qu'ils ne savent pas. Le tracé emprunté par les convois est relativement nouveau. Il y a une ancienne voie qui n'est plus utilisée. Sauf par des draisines. Beaucoup plus sinueuses, mais vous vous en foutez... Vous arriverez quand même les premiers à Loubomo. Là-bas, il n'y aura plus qu'à prendre un taxi-brousse pour Brazza.

— Mais comment allons-nous trouver une draine ? objecta Malko.

— Je connais un gars à la gare. Pour cinquante mille francs, il vous emmènera. Il fait quelquefois la balade pour des touristes.

Ça paraissait jouable. Le stringer de la CIA précisa aussitôt :

— Demain matin, j'y vais vers six heures et j'arrange tout. Vous me rejoignez un peu avant le départ du train, vers sept heures.

— Nous aurions pu tenter le coup dans le train, remarqua Malko. Nous sommes armés. Grâce à vous.

— Et si, à un arrêt, ces types vous envoient des Miliciens ? Ils vont vous piquer votre Kalach et ensuite vous serez tout nu.

— C'est juste, reconnut Malko. On va essayer votre plan. Malko regarda le ciel bleu à travers le hublot. Pour une fois, il faisait beau. Jacky l'avait secoué une heure plus tôt, avant de partir à la gare. Il regarda sa montre. Sept heures et demie. Il fallait y aller. Hortense le fixait d'un air inquiet.

— Tu crois que ça va marcher ? demanda-t-elle.

— J'espère, dit Malko.

Ils descendirent du *Sundowner* et prirent la Land-Cruiser à bord de laquelle avait dormi un des marins de Jacky, par précaution. Cinq minutes pour arriver à la gare. Devant, c'était la cohue. La foule chargée de paquets et encombrée d'enfants, les marchands ambulants. Une animation bruyante et joyeuse. Le départ de l'unique train quotidien pour Brazza était toujours un événement. Malko gara la Land-Cruiser, prit la Kalach enveloppée dans sa toile et ils passèrent sur le quai où le convoi se trouvait en gare. Impossible dans la foule de

distinguer leurs adversaires. Jacky the Sailorman surgit de la foule avec un large sourire.

— Venez, dit-il.

Ils se dirigèrent vers les wagons de première, un peu moins sales que les autres. Ils étaient les seuls Blancs. À part quelques excentriques, aucun expatrié ne prenait le train. Une foule résignée était entassée dans les wagons de seconde, dans un incroyable capharnaüm au milieu des paniers, des enfants, des bagages hétéroclites. Quelques soldats faisaient les cent pas sur le quai.

Jacky écarta un groupe qui obstruait l'entrée d'un des wagons de première.

— Montez là.

Malko et Hortense le suivirent. L'odeur était un peu moins forte, mais il n'y avait pas une place. Le stringer ouvrit aussitôt l'autre porte donnant sur la voie et sauta à terre. De ce côté, la gare était déserte.

— Mon gars vous attend là-bas, expliqua Jacky. Près du château d'eau. En principe, les autres connards ne vont pas se méfier puisqu'ils tous ont vus monter dans le train.

Ils traversèrent les voies pour atteindre la draisine, une petite machine diesel avec une plate-forme, servant normalement au transport des équipes de réparations sur les voies. Un Noir était penché sur le moteur. Il claqua la paume de Jacky, à l'africaine, puis serra cérémonieusement la main de Malko et d'Hortense.

— Ça y est, patron, annonça-t-il, tout est prêt. Mais j'ai la gorge sèche...

L'éternel appel à la « cravatée »... Malko donna mille francs et le conducteur partit à toutes jambes vers les marchands ambulants. Malko et Hortense s'installèrent tant bien que mal sur des caisses et il se mit à observer le train en partance. Hélas, ils étaient visibles comme des mouches dans un verre de lait. Les secondes s'écoulaient. Tout à coup, à une centaine de mètres, un homme sauta du train arrêté, suivi d'un autre puis d'un troisième. Le dernier était Boris, le tueur de Brazza. Ils venaient de comprendre ce qui se passait.

Au même moment, le conducteur de la draisine réapparut, avec des bières dans un carton. Jacky le héla pour qu'il se dépêche.

Les trois hommes s'approchaient, courant à travers les voies. Boris tira un pistolet de sa ceinture et hurla à l'adresse du conducteur :

— Toi, tu ne pars pas !

Malko déplia la toile qui dissimulait la Kalach et épaula.

Boris s'arrêta net.

— Il est fou, ce Blanc-là ! s'écria-t-il.

Le conducteur de la draisine, ses bières dans les bras, écarquillait des yeux affolés. Sans lui laisser le temps d'avoir des états d'âme, Jacky le hissa par la peau du cou à bord de l'engin.

— Allez, roule ! ordonna-t-il.

— Mais, patron, tu as vu ces trois-là ?

Boris et ses copains s'égosillaient en lingala pour lui interdire de bouger. À bonne distance, tenus en respect par la Kalach. Malko voulait éviter de tirer. Derrière eux, il y avait le convoi bourré de voyageurs.

— Roule, je te dis, insista Jacky.

— Ils disent que c'est la *pouliche*⁽¹³⁾.

Le stringer l'empoigna par sa tignasse frisée :

— Police ou pas, moi je t'éclate la tête si tu ne démarres pas. Tu me connais ?

Subjugué, le Noir enclencha le diesel et la draisine s'ébranla en grinçant. Boris poussa un cri de dépit et leva son pistolet. Malko n'hésita pas. La rafale de Kalach, aussi brève soit-elle, fit jaillir des cailloux devant le tueur, qui bondit pour s'abriter derrière des wagons à l'arrêt. Ses deux complices restèrent là les bras ballants.

Avec une lenteur exaspérante, la draisine s'éloignait de la gare. Malko posa sa Kalach avant d'arriver au passage à niveau. Deux gosses coururent et s'accrochèrent à la machine, ravis. Quelques coups de pied de Jacky les délogèrent. Ce dernier tendit la main à Malko.

— Bonne chance ! Content de vous avoir rendu service. Rappelez bien à ce con de ne pas rater l'aiguillage de l'ancienne voie, à une dizaine de kilomètres d'ici, sinon le convoi risque de vous rattraper.

— Merci, dit Malko. Qu'allez-vous faire d'Eugénie ?

— J'en sais rien.

— Ne la tuez pas.

— OK, OK, céda Jacky en sautant de la draisine, à hauteur des immeubles Elf. À un de ces jours.

Visiblement, le conducteur de la draisine en aurait bien fait autant. Malko se retourna : la gare se trouvait déjà à un kilomètre. Sans Jacky the Sailorman, il ne serait jamais sorti de Pointe-Noire. Hortense Saboukoulou, assise sur sa caisse, regardait distraitemment le paysage plat autour d'eux.

Ils ne dirent pas un mot jusqu'à l'aiguillage. Le conducteur descendit pour faire passer la draisine sur l'ancienne voie et remit ensuite en place le dispositif. Devant eux, les frondaisons vertes du Mayumbé bouchaient l'horizon. Le diesel ronronnait paisiblement et changea de rythme quand la pente s'accrut... Bientôt, les acacias firent place aux bambous géants. Ils passèrent le long d'une usine de charbon de bois, puis s'enfoncèrent dans le massif montagneux. La température baissa légèrement. La vue était magnifique, avec des vallées, des rivières encaissées et ces arbres gigantesques qui s'élevaient tout droit vers le ciel. Pourvu que leurs poursuivants ne trouvent pas un avion ou un hélicoptère ! Sinon, il y aurait un moment

difficile à Loubomo...

Hortense assise sur sa caisse, regardait la voie étroite devant elle, qui semblait avalée par la forêt primaire.

— Il va falloir retrouver cet Alphonse Loukoula, fit-elle. Cela ne va pas être facile.

La route était longue jusqu'à Brazza. Malko avait le temps de réfléchir.

CHAPITRE XV

Épuisé par les heures de piste, Malko rebondissait, inerte, à chaque cahot, aux trois quarts endormi, incapable de réunir deux idées. Ils longeaient le Congo. Hortense dormait, affalée contre lui. Voyage exténuant. D'abord cinq heures à faire de la montagne russe dans le Mayumbé, avec une panne de la draisine et l'angoisse que le train n'arrive avant eux à Loubomo. Puis une brutale averse qui les avait laissés dégoulinants. Et enfin, un taxi-brousse aux ressorts défoncés qui, pour vingt mille francs, avait accepté de les conduire à Brazza. Une vieille 505 d'une saleté repoussante. Lorsque les lumières de Kinshasa et de Brazza apparurent dans le lointain, le chauffeur se retourna.

— Où on va, patron ?

Avant que Malko puisse répondre, Hortense ouvrit un œil et répondit en lingala, traduisant à l'intention de Malko.

— Il vaut mieux que tu viennes chez moi. Ils n'oseront pas s'attaquer à ma maison, ils savent avec qui je suis.

Les lumières de l'avenue du Djoué achevèrent d'arracher Malko à sa torpeur. Après Loubomo, Brazza ressemblait à une grande ville, avec ses lumières et sa circulation relativement intense.

Il tenait à peine debout quand ils montèrent l'escalier de la jeune femme. Hortense s'effondra sur un grand lit de Claude Dalle tout en glaces biseautées où se reflétaient ses formes somptueuses. Sans même se déshabiller.

Lorsque Malko se réveilla, il faisait jour ! Il regarda sa montre : cinq heures quarante. Il se leva doucement, se déshabilla et alla prendre une douche. La première chose à faire était de retrouver la mystérieuse Tania, celle avec qui Alphonse Loukoula était en affaires.

À son tour, Hortense Saboukoulou ouvrit l'œil.

— Il va falloir que tu m'aides à retrouver cette Tania, dit-il. C'est plus facile pour toi.

— Je vais essayer, dit-elle.

— D'accord, pendant ce temps, je vais aller voir Thomas Hauser.

Il partit avant elle et gagna l'ambassade américaine en taxi.

Thomas Hauser l'accueillit avec nervosité.

— *Holy cow* ! J'étais fou d'inquiétude. Pourquoi ne pas avoir téléphoné ?

— Je n'ai pas vraiment eu le temps, fit Malko. Il s'est passé pas mal

de choses à Pointe-Noire.

— Vous avez retrouvé Loukoula ?

— Non. Mais je sais qu'il est vivant.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Thomas Hauser était encore plus nerveux. Il avait du mal à s'empêcher de trembler. Depuis le départ de Malko, ses traits semblaient être encore plus tirés.

— Méfiez-vous de cette Hortense Saboukoulou. Elle est en train de vous manipuler. Si les Congolais récupèrent ce type, nous ne le verrons plus jamais. Et votre voyage n'aura servi à rien.

— Je ferai attention, promit Malko.

L'Américain alluma nerveusement une cigarette.

— Le mieux, dit-il pensivement, ce serait grâce à cette Tania de lui tendre un piège et de le liquider.

— Dans ce cas, objecta Malko, nous ne saurions jamais la vérité.

Thomas Hauser sursauta.

— Quelle vérité ? Maintenant nous la connaissons. Les Libyens ont confié une valise piégée à Issam Hadjez qui l'a remise à Alphonse Loukoula. Ce dernier a réussi à l'enregistrer sans prendre l'avion et à provoquer l'explosion du DC 10. C'est lui le responsable de la catastrophe. Vous croyez qu'il ne mérite pas deux balles dans la tête ?

— Sûrement, reconnut Malko, mais ce serait mieux de le faire juger par la justice américaine.

— Nous n'arriverons pas à l'exfiltrer, affirma l'Américain. D'ailleurs, depuis votre arrivée, j'ai reçu des instructions impératives de Langley. Si nous mettons la main sur Alphonse Loukoula, il doit être terminé avec un extrême préjudice...

Autrement dit, liquidé physiquement.

Malko dissimula sa stupéfaction. Lorsque le chef de station de Vienne lui avait confié cette mission, il n'avait pas été question de liquider Alphonse Loukoula. Certes, il y avait rarement assez de preuves dans les affaires de terrorisme pour amener quelqu'un devant une cour de justice. Mais Loukoula pouvait mener à d'autres gens plus importants que lui qui n'avait été qu'un courrier.

— C'est curieux, dit-il, je n'avais pas reçu ce genre d'instruction. J'aimerais que Langley me le confirme. Il peut y avoir un malentendu.

— Cela vous étonne ? interrogea Thomas Hauser. Pourtant, d'après ce que je sais, c'est la façon dont vous avez agi avec le terroriste du vol 103 de la Pan Am. En Autriche⁽¹⁴⁾.

— Exact, dit Malko, mais lui était le responsable, pas un lampiste.

Thomas Hauser haussa les épaules.

— *Bullshit !* il y a un responsable principal : celui qui fait embarquer la bombe. Et c'est ce salaud de Loukoula. Quant aux autres, l'un est mort – Issam Hadjez – et l'autre est entre les mains des Congolais. Ils finiront par le pendre dans sa cellule.

— Et les Libyens ?
— Vous ne les impliquerez jamais. Pas de témoin.
— Sauf Loukoula.
— Il n'a pas traité directement avec eux. De toute façon, si son élimination vous pose problème, contentez-vous de me prévenir quand vous l'aurez retrouvé. Je m'en chargerai moi-même. Avec plaisir.
— Nous n'en sommes pas encore là, souligna Malko. Recontactez quand même Langley à ce sujet.

L'Américain le raccompagna mais sa poignée de main fut un peu moins chaleureuse.

Malko repartit à pied, passant devant les grilles du palais présidentiel. La température était accablante après Pointe-Noire et sa chemise de voile était collée à son dos lorsqu'il monta l'escalier d'Hortense Saboukoulou. Il sonna et elle lui ouvrit aussitôt.

Il éprouva un choc délicieux. Hortense était redevenue la somptueuse salope tropicale qu'il avait connue. Maquillée comme la reine de Saba, elle était resplendissante dans un ensemble bleu – un pull très moulant et une jupe ultra-courte – qui semblait encore accentuer sa cambrure naturelle.

Elle lut son désir dans ses yeux, sourit et annonça :

— J'ai retrouvé Tania.

Les mots parvinrent bien au cerveau de Malko, mais il venait de prendre Hortense par la taille, la collant à lui. Ses seins s'écrasèrent contre sa chemise et une de ses cuisses s'installa entre les siennes. Le simple contact de ce corps somptueux le déchaîna.

— Tu ne veux pas en savoir plus ? demanda-t-elle en arrachant sa bouche de la sienne.

— Si, dit-il, glissant la main sous la mini et arrachant son slip d'un blanc immaculé. Mais elle ne va pas s'envoler.

Fébrilement, il se libéra. Amusée, Hortense posa un pied sur la table basse au piètement fait d'une patte de lion en argent massif, création de Claude Dalle. Sans même lui ôter sa jupe, Malko l'embrocha de bas en haut, d'un seul coup de rein. Comme un soudard.

— Toi alors ! soupira-t-elle.

Cela se passa très vite. Les yeux dans les yeux, jouant avec leurs langues. Hortense cria quand il lui jeta sa semence au fond du ventre. Ils titubèrent et manquèrent tomber.

Lorsque Malko se retira, ils s'écroulèrent sur le canapé en soierie, les jambes coupées.

— Maintenant, tu vas peut-être m'écouter, dit Hortense Saboukoulou. Tania est soviétique. Elle s'appelle Missitout et a divorcé d'un officier de la Sécurité militaire, il y a trois ans. Depuis, elle a gagné

beaucoup d'argent avec des copines russes. Elles ont acheté un bar en face de l'Aéroflot, le *Black and White*, et monté toutes sortes de combines.

— Qu'est-ce quelle peut faire avec Alphonse Loukoula ?

— J'ai une petite idée, continua Hortense. Une de mes amies la connaît un peu. Elle lui commande souvent de l'électro-ménager et de la malachite. Tout ça vient du Zaïre... Si Alphonse Loukoula s'y est réfugié, il doit lui en amener en contrebande.

— Et elle, que donnerait-elle en échange ?

Les yeux d'Hortense pétillèrent.

— D'abord des francs CFA. Au Zaïre, ils adorent ça, ils ont une dévaluation tous les quinze jours. Et puis du caviar. Tu te souviens ? Bérénice avait dit qu'Alphonse lui en avait apporté...

Cela se tenait.

— Comment vais-je pouvoir entrer en contact avec elle sans l'alerter ?

— Ma copine la voit régulièrement. Elle va lui dire que tu es un expatrié nouvellement arrivé. Et que tu t'ennuies. Que tu cherches un « deuxième bureau ». Ces filles-là n'ont qu'une idée : se marier avec un étranger pour filer du Congo. Elles n'ont pas la moindre envie de retourner en Union soviétique.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Brune, les cheveux courts, sexy. Elle boit pas mal. Tous les soirs, elle est à la terrasse du *Black and White* vers les huit heures. Tu devrais pouvoir te débrouiller pour la draguer.

— Et Boris et ceux qui sont derrière lui ?

Hortense eut un geste d'impuissance.

— On ne peut rien contre eux. Ils vont sûrement tenter encore quelque chose. Mais le colonel revient demain. Il te fera protéger. En attendant, il faut faire très attention.

Le *Black and White* était un petit pavillon rond, prolongé par une terrasse, juste en face de l'Aéroflot, sur le rond-point terminant l'avenue Patrice Lumumba.

Quand Malko s'installa à la terrasse, elle était vide, à l'exception d'un Blanc âgé. Un policier embusqué dans un coin du rond-point guettait les voitures en infraction pour leur extorquer un petit billet. On était en plein centre de Brazza et on se serait cru au fond d'une ville de province.

Deux femmes débouchèrent d'une rue latérale. Blondes, très maquillées, avec des robes descendant presque jusqu'aux chevilles. L'une avec une grosse bouche de salope et de grands yeux bleus lorgna Malko au passage d'un regard intéressé. Elles s'installèrent à une table

voisine et se firent servir du Gaston de Lagrange dans de grands verres ballon. Les Soviétiques ont toujours été fous de bon cognac.

Malko s'était assis face au rond-point. Sans arme, il se sentait quand même très vulnérable. Boris et ses commanditaires n'allaient sûrement pas lâcher prise... Hélas, il pouvait difficilement emmener une Kalach à une terrasse de bistrot... Le bruit d'une discussion animée lui fit lever la tête. À quelques mètres de lui, un Noir était plongé dans une altercation violente avec une femme brune aux cheveux à la garçonne, vêtue d'un tailleur en jean très court. Son visage dur et osseux, presque masculin, était éclairé par une grosse bouche sensuelle, maquillée comme un phare.

Tous deux s'exprimaient en russe !

Malko tendit l'oreille et découvrit qu'il s'agissait d'une obscure histoire de voiture vendue et mal réparée où le Noir s'était fait rouler ; ils s'éloignèrent un peu, puis finirent par se séparer en s'embrassant. La femme rejoignit alors les deux blondes et elles se mirent à bavarder en russe.

Malko observa la nouvelle venue. D'après la description d'Hortense, ce devait être Tania Missitout. Il attendit un peu, puis comme une des deux blondes se levait et passait près de lui, il l'interpella :

— Vous n'êtes pas Tania Missitout, par hasard ?

— Non, répondit la blonde, mais elle n'est pas loin, je vous l'envoie.

Elle retourna à sa table pour un bref conciliabule. La brune en tailleur de jean se leva et vint se planter devant Malko.

— Je suis Tania Missitout, annonça-t-elle. Il paraît que vous me cherchez ?

Son regard le transperçait comme un laser. Il la fixa à son tour. Deux fines rides encadraient sa bouche et malgré ses cheveux courts, elle dégageait une sorte de sensualité animale.

Malko se leva avec son sourire le plus charmant.

— Exact ! dit-il. On m'a dit que vous pourriez m'aider à trouver certaines choses qui manquent à Brazza. Je travaille pour la BOS⁽¹⁵⁾ et je viens d'arriver. Vous buvez quelque chose ?

Tania Missitout eut un rire un peu forcé.

— Si vous avez de l'argent, c'est facile... Je prendrai un Cointreau *on ice*, avec beaucoup de glace.

Le garçon avait surgi, comme par miracle. Elle écarta des vendeurs de montres d'un geste excédé. Ce n'était visiblement pas une tendre. Ses seins jouaient sous un pull très fin, et malgré son allure garçonne, elle avait de longs ongles peints en rouge.

— Oh, je crois que ma boîte a ce qu'il faut ! dit Malko d'un ton rassurant. Ils savent que la vie est très chère ici.

— Alors, je peux vous aider, fit simplement Tania Missitout. Ici, on trouve de tout. Il suffit d'aller le chercher au Zaïre. J'ai de bons

contacts.

— J'aimerais parler de tout cela avec vous, fit « timidement » Malko. Est-ce que je pourrais vous inviter à dîner ?

Elle ne fit même pas mine de refuser.

— Je suis avec une amie, fit-elle. Cela m'ennuie de l'abandonner.

— Elle est la bienvenue, affirma Malko.

Elle prit quand même le temps de déguster son Cointreau puis regagna sa table. Le contact était établi. Quelques instants plus tard, Tania revint, escortée de la blonde à la grosse bouche.

— Voilà, je vous présente Olga, dit-elle. Elle est soviétique comme moi, mais elle aime la belle vie.

— Bonsoir, *gospodine*, susurra Olga avec un sourire dégoulinant de sensualité.

Son regard se ficha dans celui de Malko, elle avait écrit sur le front « baise-moi ».

— Allons dîner au *M'Bamou*, suggéra Tania, c'est le meilleur.

Sous la table, la blonde Olga serrait la jambe de Malko entre les deux siennes avec des roucoulements excités. Ils étaient les derniers dans l'immense salle à manger. Les deux Soviétiques tenaient encore par miracle sur leurs chaises, les pommettes rouges, le rire trop fort, le regard allumé. Elles avaient mangé comme quatre, bu comme six et terminaient encore avec des Cointreau *on ice* servis dans des verres à whisky. Apparemment, elles s'étaient partagé la tâche : Tania le business et Olga le sexe.

Son attitude avec Malko ne laissait aucun doute sur ses intentions. Tania, elle, s'était levée trois fois pour téléphoner et ne s'occupait guère de Malko.

Elle se leva une quatrième fois après quelques mots murmurés à voix basse dans l'oreille de sa copine. Pendant que Malko payait une addition qui classait le *M'Bamou* parmi les restaurants les plus chers du monde. La banane flambée était carrément facturée au prix du caviar. Soulagé d'un énorme paquet de billets, Malko demanda à Olga :

— Où est Tania ?

— Partie, roucoula Olga, elle avait un rendez-vous de business. Mais, moi, je n'ai rien à faire.

Son pied déchaussé se posa sur l'entrejambe de Malko et elle entreprit de le masser sous l'œil ahuri du maître d'hôtel congolais. Il était temps de changer de crémier... À peine debout, elle s'accrocha au bras de Malko, moitié pour ne pas tomber, moitié pour mieux se frotter contre lui...

— À quel hôtel es-tu ? demanda-t-elle tandis qu'ils traversaient le hall.

— Je suis chez des amis.

Olga ne se démonta pas.

— Ça ne fait rien, il y a toujours de la place ici.

Au lieu de sortir, elle fonça directement à la réception et se tourna vers Malko.

— C'est trente mille francs avec vue sur le fleuve et une bouteille de Moët.

Malko hésita. Mais s'il rompait le contact, il risquait de ne pas remettre la main sur Tania. Résigné, il paya et suivit la Soviétique.

À peine dans l'ascenseur, Olga attaqua vraiment, incrustée à lui, fourrant sa langue dans sa bouche, s'activant sur lui adroitement. Arrivés au sixième, elle se laissa tranquillement tomber à genoux dans le couloir et l'enfourna dans sa bouche. Comme il se déroba, elle leva un regard brouillé par l'alcool et proclama d'une voix pâteuse :

— J'aime faire ça à genoux.

Il la traîna jusqu'à la chambre où elle se dépouilla de sa longue robe en un clin d'œil. Surprise : elle avait des bas, un peu courts, attachés avec de grosses jarretières grises plutôt sexy, une toison vraiment blonde et une authentique envie de se faire baiser. À peine entra-t-il en elle qu'elle replia les jambes comme une grenouille pour mieux l'accueillir, râlant comme une agonisante. Trop saoule pour jouer la comédie. Malko se dit qu'il serait idiot de ne pas en profiter. Elle avait des fesses blanches, pleines et fermes, et ne s'offusqua pas de sentir Malko violer l'ouverture de ses reins. Quand il se libéra d'un grand coup de reins, Olga retomba sous lui comme un pantin désarticulé. Il mit quelques secondes à réaliser qu'elle était endormie... Finalement, cet intermède n'était pas désagréable. Il hésita sur la conduite à tenir. Résigné et furieux de ne pas pouvoir prévenir Hortense Saboukoulou, il s'allongea à côté d'elle.

Malko ouvrit les yeux, arraché au sommeil par une sensation exquise. Olga, agenouillée à côté de lui, ses longs cheveux blonds dénoués, s'affairait à réveiller son désir, en vestale consciencieuse. Il décida de se laisser faire et elle mena à bien son sacerdoce jusqu'au moment où il explosa dans sa bouche avec une secousse de tout son corps.

— C'était bon ? demanda Olga, mutine.

— Délicieux ! reconnut Malko.

Elle s'étira puis vint l'embrasser sur la bouche, comme une bonne épouse.

Il faut que j'aille travailler, annonça-t-elle. Je suis caissière au Score. Heureusement, ce n'est pas loin. Tant pis, je ne me changerai pas. Mais hier soir, j'ai oublié de te dire quelque chose. J'avais beaucoup bu.

— Quoi donc ?

— C'est vingt mille francs. Comme tu aurais pu filer pendant que je dormais, j'ai été gentille avec toi ce matin.

Prenant le silence de Malko pour un reproche, elle ajouta immédiatement :

— Je sais que c'est cher ! Mais Tania me prend cinq mille là-dessus. Si tu veux, la prochaine fois, tu viens me chercher au Score et tu ne lui dis rien. Mais il faudra aller chez toi, parce qu'ici, elle le saura et ça ira mal pour moi. Elle peut être très méchante.

— C'est vrai ? fit Malko.

Olga hocha la tête en enfilant ses bas.

— Tu peux me croire ! Une fois, elle a défiguré une fille avec un cutter. Elle l'avait doublée dans une affaire de caviar.

— Elle donne aussi dans le caviar ? demanda Malko innocemment.

Olga était rhabillée : elle tira sur ses bas, se coiffa et prit son rouge à lèvres.

— Tu veux dire que c'est son business principal ! Elle a une combine avec le responsable d'Aéroflot et les douaniers. Toutes les semaines, ils importent dix kilos de caviar de Moscou... Elle en vend à tout le monde. Évidemment, il faut choisir les boîtes. Si tu lui en achètes, je te dirai lesquelles. *Karacho* ?

— *Karacho* ! approuva Malko, en lui glissant deux billets de dix mille francs dans la dentelle de son soutien-gorge.

Olga se pendit à son cou, frottant son bas-ventre avec entrain.

— J'ai dû bien baiser hier soir ! commenta-t-elle. Je ne me souviens plus. Mais quand j'ai bu, je baise *vraiment* bien.

Elle était arrivée à la porte lorsqu'elle se retourna.

— Ah, j'allais oublier ! Voilà un numéro de téléphone où tu peux joindre Tania. N'en dis pas trop, la ligne est sûrement sur écoute. Ces salauds de la Sécurité militaire veulent tout savoir. Comme si on était des espionnes. Voilà : 765354. C'est chez elle.

— Où habite-t-elle ?

— Comme nous toutes : dans « l'Immeuble des Russes », juste en face de la prison !

La porte claquée, Malko s'habilla à son tour. Toutes ces Soviétiques devaient quand même faire régulièrement leur rapport au KGB. Or, le KGB était sûrement en bons termes avec ceux qui le pourchassaient, Libyens ou Congolais prosoviétiques. Pourvu qu'il n'y ait pas de rapprochement fâcheux.

Sans prendre de petit déjeuner, il descendit et sauta dans un taxi. Hortense Saboukoulou devait être morte d'inquiétude. Par précaution, il se fit déposer un peu avant son domicile.

Hortense n'était pas inquiète, mais folle de rage.

Elle écouta le récit de la soirée de Malko avec une exaspération grandissante pour exploser :

— Vous les Blancs, vous êtes tous pareils ! Vous aimez baiser une négresse de temps en temps parce qu'elles ont de plus beaux culs que vos femmes. Ensuite, vous retournez aux Blanches.

— Hortense, protesta Malko, j'ai rencontré Tania ! C'est le principal. Hortense bouillait de rage.

— Tu n'avais pas besoin de coucher avec cette truie, lança-t-elle, je la connais. C'est vrai qu'elle aime baiser. Le directeur de l'Aéroflot est dingue d'elle. Chaque fois qu'elle veut aller à Moscou, il lui donne un billet et la saute dans son bureau. On l'entend gueuler dans tout l'immeuble.

Malko voulut l'enlacer mais elle le repoussa dignement. Il réalisa alors que, malgré l'heure matinale, elle était habillée, maquillée, très élégante dans un boubou bleu.

— Je t'attendais, dit-elle, nous avons rendez-vous.

— Où ça ? demanda Malko, surpris.

Elle alla à la fenêtre et souleva le rideau. Malko aperçut une voiture bleu et blanc de la police congolaise. Hortense laissa retomber le rideau.

— Avec le colonel M'Boukou, annonça-t-elle. Il veut te parler. C'est très important. Il nous a envoyé son chauffeur. Viens.

Malko la suivit comme un automate. Encore une tuile ! Le Congolais lui avait sauvé la vie et il allait présenter l'addition. Pas la peine d'être sorcier pour savoir qu'il allait réclamer quelque chose que Malko ne pouvait pas lui donner.

Ça ne s'arrangeait pas.

CHAPITRE XVI

Une glacière ! Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier le bureau du colonel M'Boukou. Ce dernier accueillit Malko avec son habituel sourire éclatant. Hortense Saboukoulou s'était installée dans le bureau voisin, discrète comme il sied à une femme africaine.

— J'ai su que vous aviez eu des problèmes, à Pointe-Noire, annonça l'officier congolais. Je suis content que vous ayez pu mettre en déroute vos adversaires.

Malko sauta sur l'occasion.

— Colonel, comment se fait-il que vous ne puissiez rien contre eux ? Le Congo est un État de droit. Ces gens ne se cachent même pas ! À Pointe-Noire, ils semblaient même bénéficier de complicités officielles, dans la Milice.

M'Boukou eut un rire gêné.

— C'est une affaire très compliquée, Mr. Linge. Très, très compliquée. Et vous ne savez pas tout...

Il se tut et un silence pesant s'abattit sur le bureau, troublé par le grésillement du walkie-talkie.

— J'ai identifié un de ces hommes, insista Malko. Un certain Boris...

Le colonel M'Boukou hocha douloureusement la tête.

— Je le connais. Il est recherché pour meurtre, présentement. Mais nous n'arrivons pas à mettre la main dessus. Vous savez, avec le fleuve, c'est tellement facile de passer au Zaïre. Là-bas, c'est la pagaille. Si vous pouvez donner un *matabiche*, tout s'arrange. Et la police zaïroise ne collabore pas avec nous comme elle le devrait.

Le téléphone sonna et le colonel s'engagea dans une grande conversation dans sa langue, abandonnant Malko.

— Excusez-moi, dit-il après avoir raccroché. Je suis convoqué à la Présidence. Je voulais vous dire qu'il serait extrêmement profitable, puisque votre enquête avance, que vous me rendiez compte en temps réel de vos progrès. Je vais vous donner à cet effet le numéro de ma ligne personnelle ainsi que celui de mon domicile.

Malko encaissa cette demande inattendue avec un sourire froid.

— Vous exigez beaucoup, colonel. Nos excellentes relations ne nous permettent pas d'aller si loin. Vous le savez.

— Mr. Linge, insista M'Boukou, présentement, vous êtes en danger de mort. Je sais par Hortense que votre enquête a beaucoup avancé,

que vous êtes sur le point de retrouver cet Alphonse Loukoula...

— Pas encore, dit Malko, je sais seulement qu'il est vivant. Malheureusement, la seule personne à pouvoir le confirmer a été assassinée...

Le Congolais hocha la tête.

— Je sais, mais vous avez encore une piste. Ce que je vous offre, c'est une collaboration. Sous forme d'une protection rapprochée qui découragera vos éventuels agresseurs. En contrepartie, dès que vous l'avez retrouvé, vous me livrez Alphonse Loukoula. Ce qui est normal puisque c'est un Congolais et que nous sommes au Congo.

Malko ne se démonta pas.

— Colonel, qu'est-ce qui vous empêche de continuer l'enquête avec la police congolaise ?

Le colonel M'Boukou mit plusieurs secondes à répondre. Visiblement embarrassé.

— Je ne peux pas encore vous le dire, finit-il par admettre. Il y a des intérêts puissants en jeu. D'ailleurs, les services de Mr. Hauser ne se sont pas manifestés non plus, remarqua-t-il perfidement. Seul, un individu isolé comme vous, mais soutenu, pouvait arriver à quelque chose. Une enquête *officielle* n'aurait débouché sur rien.

— Je suis obligé de vous croire, dit Malko, qui ne comprenait pas tous les méandres de ce sombre mic-mac africain.

— Je dois vous quitter, fit le colonel en se levant. Je vous en prie, réfléchissez.

Les deux hommes se serrèrent la main. Pas vraiment avec chaleur. Avant de sortir, le colonel dit d'une voix égale :

— Mr. Linge, à partir de maintenant, deux de mes hommes les plus sûrs vont veiller sur vous. Ils le feront le plus discrètement possible. Si je découvrais que vous me dissimulez certains éléments de votre enquête, je pourrais être amené à vous expulser du territoire congolais.

Lorsqu'il retrouva Hortense Saboukoulou, Malko dissimulait mal sa fureur. La manœuvre était claire : les Congolais ne voulaient pas que la CIA puisse interroger Alphonse Loukoula sur le sabotage du DC 10. Vraisemblablement parce qu'il risquait de faire des révélations qui les embarrasseraient.

Évidemment, le colonel ignorait l'idée de Thomas Hauser : faire taire définitivement Alphonse Loukoula... Il n'y aurait plus qu'à le mettre dans la tombe qui lui était déjà attribuée pour que les choses rentrent dans l'ordre et qu'on ignore à tout jamais qui avait mis une bombe dans le DC 10 et pourquoi.

Malko se trouvait dans une situation impossible. Hortense l'observait.

— Tu sais, il est malin, le colonel, ne lui raconte pas d'histoires, remarqua-t-elle. Sinon, il deviendra très méchant. Où veux-tu aller

maintenant ?

— Il faut que je trouve un téléphone, dit Malko. Et que je loue une autre voiture.

— Va à la poste, conseilla-t-elle. Moi j'ai des courses à faire. Un chauffeur du colonel doit m'emmener. Je peux te déposer.

Malko accepta son offre et ils redescendirent dans la cour. Comme ils franchissaient le portail, Malko remarqua derrière eux une 505 avec deux hommes qui leur emboîtait le pas. Le conducteur était le garde du corps d'Hortense... Le colonel tenait sa promesse. Malko était « protégé ».

Arrivé devant la poste, à l'entrée de l'avenue Lumumba, il se tourna vers Hortense.

— Je vais retourner à l'*Olympic*. Je viendrai chercher mes bagages chez toi en fin de journée. Tu seras là ?

— Je préfère passer à ton hôtel, dit Hortense. Vers huit heures.

À cause du chauffeur, ils ne s'embrassèrent pas. Malko pénétra dans le bâtiment et trouva une cabine libre. Il composa le numéro donné par Olga. Occupé !

Il recommença jusqu'à ce qu'une voix de femme rauque demande en français :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Tania ? demanda Malko. Nous nous sommes rencontrés hier soir. Vous m'avez abandonné avec votre amie Olga...

Tania Missitout eut un lire de gorge.

— Ah ! le monsieur aux yeux dorés... Olga m'a dit que vous aviez passé une bonne fin de soirée...

— Excellente, reconnut Malko, mais je voudrais quand même vous revoir. Pour d'autres choses.

— Bien sûr, fit Tania. Vous voulez passer chez moi, je ne travaille pas aujourd'hui. Vous demandez l'Immeuble des Russes. J'ai l'appartement 143, au troisième étage. Venez après le déjeuner. Nous boirons une vodka.

Quand il sortit de la poste, Malko se sentait nettement mieux. Ses anges gardiens attendaient dehors. Pour l'instant, il appréciait plutôt leur présence. Le moment venu, il faudrait leur fausser compagnie...

À pied, il partit louer une voiture.

L'allée du Chaillu, ombragée d'arbres, dominait le ravin du Tchad, montant vers le rond-point de Maya-Maya. Sur sa droite, Malko aperçut la prison, un bâtiment vieillot et carré devant lequel une sentinelle somnolait. Presque en face, en contrebas de la route, se trouvait une sorte de vieille HLM en brique rouge, montée sur pilotis, détruite par l'humidité, noirâtre, qui aurait fait honte à un bidonville.

Des carcasses de voitures pourrissaient devant. C'était l'Immeuble des Russes.

Il descendit et gara sa voiture derrière, sur un espace donnant directement sur un terrain vague encombré de débris divers qui descendait jusqu'au ravin du Tchad. Ses anges gardiens continuèrent un peu plus loin.

Pas d'ascenseur. Des gosses jouaient partout ; il aperçut quelques Soviétiques, mal coiffées, fagotées comme des bohémiennes, discutant avec des Noirs. Du linge pendait aux fenêtres, une odeur de chou, de saleté, de pourriture, prenait aux narines. C'était pire qu'à la Cité. Il s'engagea dans un escalier dont les murs étaient si sombres qu'ils paraissaient peints à la suie... Des ordures partout. Le troisième étage n'était pas mieux. Il régnait une chaleur poisseuse difficile à supporter et Malko était trempé de sueur lorsqu'il sonna à la porte du 143.

La sonnette ne marchait pas. Il frappa, entendit des claquements de verrous et Tania ouvrit.

Parée pour le sacrifice. Bien coiffée, ses cheveux noirs gominés, sa grosse bouche bien dessinée, un chemisier de soie sans soutien-gorge, assez échancré pour qu'il devine le bout d'un sein, une large ceinture pour marquer la taille et une jupe courte avec des bas et des escarpins. Une fraîcheur délicieuse régnait dans l'appartement.

— Entrez vite ! fit-elle.

Un énorme réfrigérateur occupait tout un pan de mur dans le salon, fermé par une grosse chaîne verrouillée d'un cadenas massif. Le reste de la pièce était un capharnaüm incroyable.

Au fond, il y avait une chambre avec un grand lit bas recouvert d'une couverture africaine bariolée. Presque pas de meubles, mais des cartons empilés partout...

La porte était blindée, fermée par quatre serrures et une barre de fer. Les fenêtres étaient défendues par des barreaux... On se serait cru dans une prison.

Tania s'assit sur un pouf très bas, découvrant généreusement ses cuisses.

— Ici on vit presque comme les gens d'en face, remarqua-t-elle. À cause des voleurs. Ils savent que j'entrepose des marchandises ici, alors, ils essaient. Une fois, j'en ai chassé un à coups de pistolet. En pleine nuit, il essayait de démonter mon climatiseur pour entrer...

Apparemment, c'était un grand classique congolais.

Un gros persan roux vint se frotter aux jambes de Malko.

— Alors, lança Tania Missitout, de quoi avez-vous besoin ? À part moi...

Au moins c'était direct.

— Je serai ravi de commencer par là, remarqua Malko, galant.

Tania lui adressa un sourire carnassier.

— Ce sera pour plus tard. Olga ne vous suffit pas ? C'est pourtant un coup superbe, d'après ceux qui l'ont essayée... Moi, je suis trop chère.

— Comment avez-vous atterri au Congo ? demanda Malko.

La Soviétique eut un léger haussement d'épaules.

— Comme les autres. J'étais vendeuse au Goum à Moscou. J'ai rencontré un étudiant congolais qui était à l'université Lumumba et je suis devenue sa maîtresse. (Elle rit.) Je n'en revenais pas : alors que les Soviétiques boivent comme des trous et ne baisent jamais leurs femmes, lui n'arrêtait pas de me tirer n'importe où avec son énorme machin. Il m'a raconté qu'il avait une grosse situation dans son pays.

« Moi, avec mes deux cent quarante roubles et mes trois heures de métro par jour, j'en avais ras le bol. J'ai demandé au State Committee⁽¹⁶⁾ si je pouvais l'épouser, et ils ont accepté. J'ai obtenu un passeport et je suis devenue Tania Missitout.

— Et ensuite ?

— J'étais conne, dit Tania avec un rictus plein d'amertume. Je me suis retrouvée dans la Cité, sur une « parcelle » avec les parents, les sœurs, les frères. À bouffer du manioc et du poulet de course. Mon mari était fonctionnaire, crève-la-faim à vie... Si je n'avais pas retrouvé des copines je serais devenue dingue. Quand je me suis plainte à notre consul, il a ricané et m'a dit que j'aurais dû épouser un bon Soviétique et pas un nègre ; que j'étais une salope qui aimait les grosses queues.

« J'ai craqué le jour où le frère de mon mari a voulu me sauter. En expliquant qu'en Afrique, on partageait tout. Et voilà... J'ai repris ma citoyenneté soviétique. Moyennant quoi le *Rezident*⁽¹⁷⁾ nous réunit toutes les semaines pour qu'on lui apprenne les derniers potins et qu'il ait quelque chose à mettre dans le rapport qu'il envoie à Moscou et que personne ne lit... Et je me débrouille. À propos, vous voulez un verre ? Une vodka ?

Elle se leva, lissa sa jupe sur ses fesses rondes et se dirigea vers l'énorme réfrigérateur qui remplaçait l'habituelle commode. Lorsqu'elle l'ouvrit, Malko aperçut des boîtes de caviar de cinq kilos entassées les unes sur les autres.

— Vous avez aussi du caviar ? dit-il, sautant sur l'occasion. Vous pouvez m'en vendre ?

Tania prit la bouteille de Stolichnaya, et referma, s'appuyant à la porte, comme si Malko allait s'emparer du caviar.

— Pas celui-là ! C'est une commande du Zaïre. Il part dans quatre jours. Mais si vous voulez, dès le prochain arrivage, je vous en mets de côté. Maintenant, c'est un tel bordel à Moscou qu'on n'est plus sûr de rien. Si la Perestroïka continue, on va se retrouver comme les nègres.

Encore une adepte du progrès. Le cœur de Malko battait un peu plus vite. Une nouvelle confirmation de la venue d'Alphonse Loukouma à Brazza. Il avançait un autre pion.

— Je voudrais une installation hi-fi complète, dit-il, mais je suis assez maniaque. Ça vient du Zaïre ?

— Évidemment.

— Il ne serait pas possible de rencontrer celui qui vous l'apporte pour que je lui explique exactement ce que je souhaite ?...

Tania le toisa, avec un amusement glacial.

— Vous voulez m'ôter le pain de la bouche... Pas question, ce sont mes petits secrets. Vous me dites ce que vous voulez, vous me versez un acompte, je commande et il ramène à son prochain voyage, si la douane ne le pique pas. Mais il n'y a pas beaucoup de choix.

— Il vient dans quatre jours, c'est sûr ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Sûr.

— Bien. Combien voulez-vous ? Pour une chaîne Benz et Olvesen, avec les enceintes, vingt mille francs maintenant.

Malko tira les billets et les étala sur la table basse. Ils furent aussitôt happés par Tania.

Elle les plia, les glissa dans son sac, consulta sa fausse Cartier et dit d'une voix infiniment plus douce :

— Faut que je sorte. Vous pouvez me déposer ? J'ai pas de voiture.

— Avec plaisir, dit Malko.

Elle remit le cadenas protégeant le caviar, vérifia les fenêtres et, avant de sortir, s'approcha de Malko à le toucher. Effleurant ses lèvres elle dit d'une voix chargée d'érotisme :

— Quand tu récupéreras ta chaîne hi-fi, on l'essaiera ensemble. Dès que je l'ai, je te téléphone à ton hôtel.

La pointe aiguë de sa langue joua une seconde sur celle de Malko, laissait bien augurer de l'avenir... Tania avait le sens du commerce.

Elle verrouilla son appartement avec soin, et ils gagnèrent la nouvelle Toyota Corvela de Malko.

— Je vais au Beach, annonça Tania.

C'est-à-dire à l'embarcadère pour le Zaïre. Ils redescendirent dans le centre, passant devant la somptueuse tour Elf et l'ambassade soviétique, pour tourner dans le chemin boueux menant au Beach. Sur leur gauche se dressait un hôtel décrépit, hideux, noirâtre : le *Cosmos*, offert par l'Union soviétique. Un peu plus loin, en face du Beach, des groupes discutaient avec animation, au milieu de la chaussée : tout se vendait et s'achetait. À l'entrée du Beach, Malko aperçut une mêlée confuse. Les douaniers congolais tapaient comme des sourds sur les voyageurs arrivant du Zaïre avec leurs marchandises de contrebande, les menaçant des sanctions les plus atroces.

Certains se jetaient à l'eau, d'autres pliaient le dos sous les coups, s'accrochant à leur pauvre bien... L'un d'eux, un grand Noir dégingandé, surgit, le visage en sang, tabassé sans pitié par deux

douaniers qui le bourraient de coups de pied et de bâton. Son paquet s'ouvrit, répandant des cendriers en malachite et ses copains se ruèrent aussitôt dessus comme des vautours tandis que les douaniers achevaient de l'assommer. Tania ricana :

— Celui-là il a pas payé le « système »... Tout ça c'est de la frime ! Quand on veut passer, on paie. Allez, à bientôt.

Elle descendit et se dirigea vers la foule piaillante qui débarquait du bac.

Une maîtresse femme. Malko repartit. Maintenant, il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Intercepter Alphonse Loukoula. Ça n'allait pas être facile, entre les anges gardiens du colonel M'Boukou et Boris le tueur.

Il avait quatre jours pour résoudre tous ses problèmes.

CHAPITRE XVII

Malko s'aperçut qu'il était suivi en plus de ses anges gardiens au moment d'arriver à *l'Olympic*. Un taxi vert qui n'hésita pas à entrer dans l'enceinte de l'hôtel et qui avait grillé un feu rouge sous le nez d'un flic en face de la BCC. Quand on connaissait la propension au racket de ces malheureux fonctionnaires sous-payés, il fallait que le conducteur soit à l'abri des tracasseries. Ce qui n'était sûrement pas le cas d'un *vrai* chauffeur de taxi.

Au lieu de se garer devant le perron de l'hôtel, Malko tourna autour du parking et ressortit vers l'avenue des Missions. Le taxi n'eut pas le temps de réagir et ils se croisèrent. Au passage, Malko distingua le visage aplati du conducteur et à côté le bouc et la moustache de Boris...

Son poulx s'accéléra : la chasse reprenait. Il redescendit un peu, puis revint à l'hôtel, toujours suivi de ses « anges gardiens » officiels.

Le taxi avait disparu. Il se gara pour de bon et monta dans sa chambre.

Il ignorait un point capital : Boris l'avait-il vu en compagnie de Tania ? Si c'était le cas, c'était grave. Il était pris entre deux feux. Si Malko parlait à la Soviétique, expliquant ce qu'il cherchait vraiment, il risquait de ne jamais la revoir. Elle aurait peur. S'il se taisait, elle mènerait Malko à Alphonse Loukoula, mais aussi Boris...

Il avait beau se creuser la tête : Bérénice disparue, il ne voyait pourtant aucun autre moyen que Tania pour retrouver Alphonse Loukoula. Soudain, une idée le traversa. Il se rua sur le téléphone et appela Thomas Hauser.

— J'ai besoin de joindre Jacky the Sailorman, annonça Malko. Est-ce possible ?

— Normalement, il est déjà en mer, répliqua Thomas Hauser. De toute façon, il n'y a que la radio VHF du *Sundowner*. Je vais essayer. Quel est votre message ?

Malko n'avait pas envie de le dire au téléphone.

— Je viens, dit-il, je vais vous l'expliquer.

Malko et Thomas Hauser descendirent au deuxième étage de l'ambassade US dans la salle de transmissions où se trouvait également le Chiffre. Malko expliqua ce qu'il désirait et l'opérateur de service

commença à lancer des appels sur la fréquence du *Sundowner*. Encore fallait-il que le stringer soit à l'écoute. Un quart d'heure s'écoula, sans résultat. Thomas Hauser, pris par ses occupations, remonta dans son bureau, laissant Malko avec l'opérateur. Ce dernier interrompit ses efforts pour expédier des messages urgents et recommença un peu plus tard. Il s'écoula une heure avant qu'au milieu des parasites ils entendent une très faible voix.

— Ici le *Sundowner*, je vous reçois 3 sur 5. À vous.

— Jacky, c'est Malko. Vous m'entendez ?

— Mal, dit le stringer. Où êtes-vous ?

— À Brazza. Et vous ?

— Toujours dans le port. Ces enculés n'ont pas ma pièce. Qu'est-ce que vous voulez ?

C'était délicat de balancer cela sans brouillage, mais Malko n'avait pas le choix...

— Vous vous souvenez de notre amie, celle qui a été tuée ? dit-il dans le micro. Régulièrement, elle se rendait chez des cousins, à Brazza. J'ai besoin de savoir leur nom et leur adresse...

Long silence, comblé par les parasites.

— Ça ne va pas être facile, finit par dire Jacky the Sailorman. J'essaie. Où je vous joins ?

Malko donna le numéro de l'*Olympic*, avec un créneau horaire pour le lendemain. Dans quatre jours Alphonse Loukoula serait à Brazza pour quelques heures avant de repartir vers sa retraite mystérieuse. À condition qu'il n'ait pas appris la mort de Bérénice. En Afrique, même sans journaux, les nouvelles vont vite... Si c'était le cas, il ne se rendrait peut-être pas au rendez-vous de Tania. Et sûrement pas chez les cousins de Bérénice.

Il n'y avait plus qu'à prier.

Tania Missitout débarqua de mauvaise humeur chez le Rezident du KGB. Sa convocation urgente lui avait fait rater un rendez-vous d'affaires important. Mais, si elle voulait garder son passeport soviétique, elle était obligée de conserver de bonnes relations.

Oleg Kasimov était un fonctionnaire moyen qui avait vu ses espoirs de carrière fondre au soleil africain. La nouvelle politique du KGB ne donnait que peu de place aux pays « frères », surtout s'ils étaient noirs et les budgets s'en ressentaient d'autant. Il ne se faisait aucune illusion : la place Dzerjinski avait déjà passé la République populaire du Congo aux pertes et profits. Oleg Kasimov avait beau envoyer des rapports de plus en plus alarmants sur l'influence américaine et sur l'évolution de Sassou N'Guesso vers le multipartisme, il ne recevait aucune réponse, ni aucune directive. Il se demandait même si on lisait

ses mémos...

Il maintenait néanmoins des contacts étroits avec ses homologues congolais. Si la politique n'intéressait plus personne, il y avait le business. Un réseau tissé patiemment en cinq ans, ça peut servir à des tas de choses.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Tania en s'asseyant dans un profond fauteuil de cuir plutôt fatigué en face du Rezident.

— J'ai un petit service à te demander, expliqua le Soviétique. C'est au sujet d'Edoura.

— Il a encore envie de me sauter ? grinça Tania.

Pas fou, le général Edoura exerçait une sorte de droit de cuissage sur les Soviétiques installées au Congo. Ce qui lui permettait d'économiser pour ses autres maîtresses.

Oleg Kasimov eut un geste apaisant.

— Non, non, pas du tout !

La dernière fois, Edoura avait basculé Tania sur son bureau et l'avait sautée en quelques minutes avant de lui renouveler son permis de séjour... Elle était sans illusion. Si ce n'était pas lui, ce serait un autre.

— Alors, il a envie d'une copine ?

— Non, dit le Rezident du KGB, il voudrait te parler.

— Arrête, *tovaritch* ! ricana Tania, ce singe ne sait parler qu'avec ses mains.

Le Soviétique se rembrunit.

— C'est sérieux, Tania Ivanovna. Affaire d'État. Il ne m'en a pas dit plus. Il t'attend ce soir à son bureau, à six heures. Ne sois pas en retard.

De toute façon, il saurait par Tania ce dont il s'agissait.

Tania Missitout se leva avec un soupir excédé.

— C'est bien pour te faire plaisir, Oleg Kasimov...

Oleg Kasimov la raccompagna jusqu'à sa porte, lui flattant la croupe au passage.

— Tu as bien raison de rester ici ! dit-il. Il paraît qu'on ne trouve même plus de vodka à Moscou...

— Moi, je me débrouille toujours, répliqua Tania, pleine de défi. Mon cul n'est pas seulement fait pour s'asseoir.

Installé sur la terrasse de sa chambre, Malko contemplait les lumières de Kinshasa, là où se terrait Alphonse Loukoula. L'acharnement à liquider le faux « mort » parlait de lui-même : c'était sûrement un témoin dévastateur pour beaucoup de gens. Lui savait ce qui s'était réellement passé à l'aéroport. Mais saurait-il désigner les commanditaires *réels* de l'attentat. Même Issam Hadjez n'était qu'un intermédiaire.

L'attitude de Thomas Hauser était troublante également. Certes, la

CIA avait perdu trois agents importants dans l'affaire, mais pourquoi cette décision de le liquider ? D'habitude, les Américains réagissaient avec moins de passion.

Il aurait donné cher pour communiquer avec la Division des Opérations à Langley. Seulement la seule façon d'y parvenir était de demander l'autorisation à Thomas Hauser... Il avait l'impression de se trouver au milieu d'un théâtre d'ombres. Quant à Rafik le Libanais, il semblait sûr de l'impunité puisqu'il n'avait même pas quitté Brazza après avoir assassiné Miranda, la pute du *Ram-Dam*.

Le téléphone sonna.

— Une dame vous demande à la réception, dit l'employé.

Malko descendit et trouva Hortense Saboukoulou dans un des fauteuils du hall. Harnachée à l'africaine, boubou et turban, maquillée et bijoutée. La valise de Malko à côté d'elle.

— C'est gentil de t'être déplacée, dit Malko. On peut dîner ?

— Je suis prise ce soir, dans ma famille, expliqua-t-elle. Mais si tu veux, tu me retrouves plus tard.

— M'Boukou ne te rend pas visite ?

Elle lui jeta un regard noir.

— À cause de toi, il m'a répudiée ! Pour une petite salope de quinze ans qu'il a ramenée de son voyage dans le Nord. Un cadeau d'un de ses subordonnés.

— Je suis désolé, dit Malko.

Hortense haussa les épaules.

— Ce n'est pas grave ; il y a plein d'hommes à Brazza qui seront heureux d'avoir une femme comme moi.

— Je viendrai te retrouver ce soir, promit-il.

— Fais attention, avertit-elle. Présentement, ce Boris-là que tu connais, il est souvent sur tes traces.

— Tes « gardes du corps » aussi. Eux me protègent.

Il la raccompagna et sur le perron, elle s'appuya un peu contre lui.

— Tu es un salaud, comme tous les hommes ! soupira-t-elle. Mais tu m'excites.

La terrasse du *Black and White* était un peu plus animée. À cause de la tiédeur de l'air, c'était un des lieux les plus agréables de Brazza. Malko venait de s'y installer, à tout hasard. Sachant que Tania viendrait probablement. Il ne pouvait pas alerter la jeune femme en la poursuivant trop, mais si le hasard faisait bien les choses... Plus il en saurait sur son rendez-vous avec Alphone Loukoula, meilleures seraient ses chances.

Deux mains se posèrent sur ses yeux et une voix roucouillante lança :

— Qui est-ce ?

Le parfum le renseigna immédiatement.

— Olga.

La Soviétique éclata de rire et se laissa tomber à côté de lui. Cette fois, elle portait une robe de soie mauve, aussi longue que sexy.

— Tu m'attendais, *goloubtchik* ?⁽¹⁸⁾ demanda-t-elle.

— Je n'espérais pas te voir...

Les yeux bleus d'Olga brillèrent d'une lueur trouble. Elle croisa les jambes très haut afin que Malko aperçoive le haut de ses bas gris et la chair blanche au-dessus.

— Je suis crevée, dit-elle en commandant un Cointreau *on ice*. Et cette salope de Tania m'a posé un lapin.

— Ah bon ! fit Malko, pas vraiment intéressé.

Olga se pencha vers lui et dit sur le ton de la confidence :

— J'avais réussi à négocier des jambons pour son fournisseur de caviar, mais je n'avais pas les sous. Des trucs piqués au Score. Elle est pas venue, c'est pas son habitude. Elle a juste téléphoné pour dire quelle était obligée d'aller à un rendez-vous important.

Quelque chose flasha chez Malko. Ce pouvait être une coïncidence, mais autre chose aussi. Olga se rapprocha de lui.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ? roucoula-t-elle.

Le massif building en marbre rose avec ses fenêtres ornées de barreaux donnait toujours le frisson à Tania Missitout. C'était le centre nerveux de la Sûreté de l'État. Là, au temps du marxisme, s'étaient déroulées pas mal d'horreurs. Le contrôle de la population continuait, mais sans les exactions. Seulement, le général Edoura avait des dossiers sur tout le monde et continuait à en faire trembler beaucoup. Même dans les plus hautes sphères. En quinze ans d'écoutes téléphoniques, on en engrange des informations...

Tania emboîta le pas du soldat, qui, Kalachnikov à l'épaule, lui fit prendre l'ascenseur. Le général l'attendait à la porte de son bureau. Il n'avait guère changé, corpulent, plutôt court de taille, avec un visage tout rond et un sourire éblouissant mais les yeux durs, sans expression. Il portait une tenue militaire avec ses étoiles, un ceinturon où pendait un pistolet Makarov. Son bureau était plongé dans la pénombre. Il fit signe à Tania de prendre place dans un fauteuil de skaï marron en face d'une table basse et il s'installa lui-même au coin du canapé.

— Tout ce que nous allons dire est absolument secret ! avertit le Congolais.

Tania hocha la tête et alluma une cigarette. Elle n'aimait pas ce début.

— Bien sûr, dit-elle de sa voix rauque.

— Vous êtes une amie du Congo, enchaîna le général, bien que

certaines de vos activités ne soient pas tout à fait légales.

Tania sentit son gosier s'assécher. Ça sentait le racket. Mais le général congolais posa paternellement une main sur la sienne :

— Je sais que la vie est difficile. Bien. Vous avez rencontré un étranger hier. Un certain Malko Linge. Un homme blond...

— Oui, dit Tania, mais je ne sais pas son nom.

— Comment est-il arrivé à vous ?

Là, elle tombait des nues.

— Je ne sais pas exactement, affirma-t-elle. Quelqu'un lui a donné mon nom. Il installe un appartement et cherche des choses qu'on ne trouve pas facilement ici. Il m'a commandé un ensemble hi-fi, et m'a donné vingt mille francs d'acompte.

Elle devenait volubile. Le général l'observait attentivement. Il avait interrogé assez de gens pour reconnaître l'accent de la vérité.

— C'est tout ? demanda-t-il.

Tania sentit de nouveau sa gorge se serrer.

— Pas tout à fait, avoua-t-elle avec un sourire salace. Il était tout seul, alors mon amie Olga et moi avons dîné avec lui et je les ai laissés tous les deux. Olga m'a dit qu'ils avaient couché ensemble.

Le général s'en foutait comme de son premier interrogatoire. Parfaitement au courant du petit réseau de prostitution de la Soviétique. Perplexe, il insista :

Vous êtes sûre de ne rien oublier ? Tania secoua lentement la tête.

— Oui.

Leur affrontement dura quelques secondes. Puis, il alluma un Coiba – la Rolls des cigares – procuré par ses amis cubains et en souffla la fumée.

— Cet homme nous intéresse, laissa-t-il tomber. Nous avons des raisons de croire qu'il complotte contre la sécurité de l'État congolais.

Tania eut un haussement de sourcils étonné.

— Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ?

En plus, elle gardait l'acompte... Le général tira encore une bouffée de cigare.

— Je ne peux pas, dit-il, pour certaines raisons, mais je dois savoir absolument *tout* ce qu'il fait. Le nom de tous ceux qu'il rencontre.

Il avait appuyé sur le mot *tout*. Tania s'insurgea.

— Mais je ne le connais pas, ce type ! Je dois seulement le prévenir quand je reçois sa commande.

— Eh bien, essayez de le revoir, conseilla le général. J'aimerais que vous en appreniez plus sur lui. Vous tiendrez me rendre compte ici, tous les soirs. N'utilisez *jamaïs* le téléphone. S'il vous demande de lui faire rencontrer quelqu'un, faites-le-moi savoir immédiatement. Maintenant, quelqu'un va vous raccompagner. Il travaille avec moi. Vous pouvez également lui transmettre des informations.

Il se leva, marquant la fin de l'entretien, la reconduisit à la porte et revint s'asseoir à son bureau, puis se remit à tirer sur son cigare. Perplexe. La Soviétique avait de toute évidence dit tout ce qu'elle savait. Pourquoi, dans ce cas, l'agent de la CIA l'avait-il contactée ? Sa mission au Congo était de retrouver Alphonse Loukoula. L'histoire qu'il avait racontée à Tania était fausse. Et la Soviétique était la seule personne nouvelle avec qui il avait été en contact depuis son retour de Pointe-Noire. Toutes les activités de cet agent de la CIA avaient trait à son objectif. Donc, il pensait que Tania pouvait le mener à Alphonse Loukoula. Même si elle-même l'ignorait.

Il décrocha son téléphone, appelant sa secrétaire.

— Fais entrer Mohammed.

Mohammed Tarki semblait encore plus fluët que d'habitude. Comme s'il avait fondu. Sa main décharnée disparaissait dans celle du général Edoura. Il flottait dans sa chemise verdâtre sans cravate. Son nez n'était plus qu'une arête osseuse et toute sa vitalité s'était réfugiée dans ses petits yeux noirs enfoncés.

— Boris n'a pas été brillant ! lança d'emblée le général Edoura.

Le Libyen eut un geste d'impuissance.

— Je lui avais pourtant donné des ordres précis. Il a joué de malchance.

Edoura balaya la malchance d'un geste sec de son Coiba.

— Il ne faut pas regretter le passé. Boris a désormais des ordres différents. Comme tu le sais, il sort d'ici. Puisque nous n'avons pas réussi à éliminer cet agent des Américains, nous allons nous servir de lui.

Mohammed Tarki sursauta.

— Comment ?

— En le laissant nous mener à Alphonse Loukoula. J'ai donné l'ordre à Boris de ne plus rien tenter contre lui. Je suis certain qu'il est sur la piste de Loukoula. Nous ferons d'une pierre deux coups : on liquidera ce type et on mettra enfin ce salaud de Loukoula dans sa tombe.

— Tu en es sûr ? demanda Mohammed Tarki.

Le général Edoura eut un rire joyeusement féroce.

— Cette fois, laisse-moi faire. Je te ferai porter la tête d'Alphonse Loukoula avant de l'enterrer. Dans ton ambassade. Tu pourras la photographier et envoyer la photo à tes chefs.

Il se leva et ramena à la porte de son bureau le Libyen, pour revenir terminer son Coiba dans un de ses fauteuils. Son regain d'intérêt pour cette affaire avait une raison précise. La valise piégée était arrivée au Congo par la valise diplomatique libyenne, à Brazza. Pour brouiller les

pistes, Mohammed Tarki l'avait fait porter à Issam Hadjez, à Pointe-Noire, ce dernier prétendant qu'elle était arrivée de Côte d'Ivoire. Une seule personne connaissait la vérité. Si Alphonse Loukoula, retrouvé, se mettait à table, il mettrait en cause cette personne. Qui parlerait forcément.

Donc, on remonterait sur Mohammed Tarki, protégé et ami du général Edoura... Même avec sa puissance, ce dernier ne pourrait pas s'en sortir. Il fallait coûte que coûte qu'Alphonse Loukoula meure pour de bon.

Olga se montrait de plus en plus provocante, se conduisant à peu près comme une guenon en chaleur. Malko se demandait comment il allait pouvoir s'en débarrasser... Soudain, elle s'arracha à lui et s'écria :

— La voilà, cette salope de Tania !

Malko suivit la direction de son regard et aperçut une voiture qui venait de s'arrêter le long du trottoir. Tania était assise à côté du conducteur, apparemment en grande discussion avec lui. Elle ouvrit la portière et l'homme en fit autant. Lorsqu'il émergea de la voiture, Malko eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac.

C'était Boris !

Tania avait donc été « tamponnée » ! Le piège se refermait. Il ne fallait pas que Boris l'aperçoive. Il se retourna vers Olga :

— Je préfère qu'elle ne me voit pas, fit-il, je vais vous laisser.

La Soviétique planta ses ongles dans sa cuisse et demanda, d'un ton presque douloureux.

— Je ne te plais plus ?

— Si, dit Malko.

Olga se méprit sur sa réserve.

— Ah, je vois ! fit-elle, tu ne veux pas payer la surtaxe ! Bon, file, je te retrouve où tu veux. Je lui dirai que je suis crevée.

— À l'*Olympic*, fit Malko, chambre 323.

— Parfait, affirma la Russe, je suis là dans une heure.

Malko s'esquiva. La discussion se poursuivait entre Tania et Boris. Il gagna sa voiture et s'éloigna en faisant un détour. Si Jacky ne réussissait pas, il était parti pour de gros problèmes...

— Il y a une dame qui vous demande en bas, annonça la voix chantante de la réceptionniste.

— Dites-lui de monter, fit Malko.

Il se méfiait des effusions d'Olga en public... Torse nu, il alla ouvrir.

Tania Missitout, un peu déhanchée, son regard de salope bien affûté, la grosse bouche rouge en avant, lui adressa un sourire

provocant. Elle avait troqué son tailleur pour une jupe et un pull qui la moolaient étroitement... Elle pénétra dans la chambre, jeta son sac sur le lit et se tourna vers Malko.

— J'espère que c'est une bonne surprise, lança-t-elle espièglement.

CHAPITRE XVIII

Si Malko n'avait pas aperçu Tania Missitout en grande conversation avec Boris, il aurait pensé qu'elle tenait simplement à ne pas perdre le contrôle d'une mine d'or. En tout cas, ou Olga lui avait raconté des histoires ou Tania était moins crédule qu'elle ne le pensait... La Soviétique s'assit sur le lit, très à l'aise, observant Malko.

— Olga avait un autre engagement, expliqua-t-elle. J'ai pensé que vous ne lui en voudriez pas de vous poser un lapin... À condition que je la remplace.

— C'est gentil de votre part, dit Malko. Allons dîner.

Elle lui barra le chemin, noua les bras autour de son cou, et l'embrassa avec science, jusqu'à ce qu'il sente son désir s'éveiller. Satisfaite, elle décolla sa bouche de la sienne et recula un peu la tête pour lui dire, l'air moqueur :

— En plus, il y a un avantage avec moi ! C'est gratuit ! De temps en temps, je me paie un caprice...

— À cette seconde précise, Malko sut quelle jouait la comédie : Tania ne devait *rien* donner gratuitement, même pas l'heure... Pourtant, son ventre insistait impérieusement contre le sien. Devant l'hésitation de Malko, elle eut un rire frais.

— C'est le SIDA qui vous fait peur ? On peut faire autrement.

Elle était déjà en train de s'agenouiller sur le lit et de défaire la boucle de sa ceinture. Tania ne connaissait visiblement qu'une seule façon de dialoguer avec les hommes. Malko la prit sous les aisselles et la releva. Inutile de jouer au plus fin.

— Le SIDA n'a rien à voir, fit-il. Je veux juste vous épargner une corvée.

Le regard de Tania vacilla : elle ne s'était visiblement pas attendu à une résistance de sa part... Il la força à s'asseoir sur le lit.

— Tania, continua-t-il, en russe cette fois, il n'y a aucun contentieux entre nous. Mais nous pouvons nous nuire énormément.

— Tu es russe ?

— Non, dit-il, mais si tu communique mon nom au Rezident du KGB d'ici et qu'il le répercute sur Moscou, il te conseillera peut-être de m'aider.

Depuis sa mission à Moscou, Malko pensait avoir un crédit auprès du KGB, jusque-là son ennemi traditionnel⁽¹⁹⁾... C'était en tout cas une

chance à tenter.

— Je ne comprends pas, objecta Tania, se reprenant, le Rezydent ne m'a jamais parlé de toi... Qui es...

— Il aurait du mal ! reconnut Malko. Il ne sait pas qui je suis et ignore ma présence à Brazza. Cependant, mon nom est connu de sa hiérarchie. Très connu même. Le problème n'est pas là. Je ne travaille pas pour le State Committee, mais pour un autre pays.

Tania l'écoutait, bouche bée.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ?

— Parce que j'ai besoin de ta neutralité positive, répliqua Malko. Je sais que tu as été « recrutée » par des gens qui ne me veulent pas de bien. Si tu leur obéis, tes affaires risquent d'en souffrir.

— Comment ça ! s'insurgea-t-elle. C'est...

Malko l'arrêta.

— Je ne te demande aucun nom ! Je me doute de l'identité de ceux qui t'ont contactée. Mais tu es en danger.

Elle le fixa, sincèrement stupéfaite. Et déstabilisée.

— Alors, qu'est-ce que je dois faire, d'après toi ?

— Rien, dit Malko. Surtout ne fais rien. Tu ne dois plus me revoir.

— Mais ta commande ?

— Garde l'argent.

Il sentit sa réticence et décida de faire un pas de plus.

— T'a-t-on posé des questions sur l'homme à qui tu dois livrer le caviar ?

— Non, pourquoi ?

— N'en parle jamais ! recommanda Malko. Si tu le faisais, tu risques de désarçonner ton réseau commercial et peut-être pire. Je suppose que tu as beaucoup de contacts commerciaux...

— Oui, bien sûr.

— Parfait. Celui-là, quand dois-tu le voir ?

— Je te l'ai dit, dans trois jours. A...

— Ne me le dis pas !... Et ne laisse jamais soupçonner à personne qu'il y a un lien entre cet homme et moi. Parce que ces gens le mettraient immédiatement hors circuit, si tu vois ce que je veux dire...

Tania paraissait totalement déboussolée. Elle plissa le front et demanda :

— Tu le connais ?

Malko eut pendant quelques fractions de seconde un doute horrible : et si le trafiquant qui venait du Zaïre n'avait rien à voir avec Alphonse Loukoula ? Mais il réalisa aussitôt que le fugitif ne se promenait évidemment pas sous sa véritable identité. Il voulut quand même en avoir le cœur net.

— Comment l'as-tu connu ?

— Par un Zaïrois avec qui je traitais auparavant... Il m'a présenté

Antoine parce qu'il quittait Kinshasa.

— Il y a longtemps ?

— Attends... En novembre dernier. Il y a un an, environ. Mais pourquoi me poses-tu toutes ces questions ? Qui es-tu ? Tout ça me fait peur.

Il y avait trop de coïncidences. Cela collait : Antoine était Alphonse. Malko posa la main sur la cuisse de la jeune femme, avec un sourire rassurant.

— Tania, allons dîner et ensuite, *nitchevo*⁽²⁰⁾. Si on te questionne, tu diras que tu ne comprends pas. Il serait utile également que tu cherches à me joindre ici, à l'hôtel, à partir de demain. Que tu laisses des messages. Auxquels bien sûr je ne répondrai pas. Pour que les autres ne se disent pas que nous sommes de mèche.

Tania hocha affirmativement la tête.

— *Karacho*⁽²¹⁾.

Au moment de franchir la porte, Malko demanda :

— Une seule question. À quelle heure as-tu rendez-vous avec Antoine dans quatre jours ?

— Dix heures du soir, répondit Tania, mais il sera peut-être en retard. Les conditions de passage ne sont pas toujours faciles.

— Merci, dit Malko.

Dans l'ascenseur, elle se serra brutalement contre lui, mais pas de la même façon, et murmura d'une voix changée, moins métallique :

— Je peux quand même rester avec toi, tout à l'heure ? Il y a si longtemps que je n'ai pas baisé en russe.

Tania était partie. Ils avaient fait l'amour. Agréablement. C'était une excellente technicienne et les trois Gaston de Lagrange qu'elle avait bu après le dîner avaient fait remonter son âme slave à la surface. C'est une panthère que Malko avait domptée pendant une heure. La chevauchant comme une cavale, se frottant contre lui, extatique et ruisselante... Ils avaient convenu que si Malko l'appelait, *lui*, ils se rejoindraient dans l'heure qui suivait en bas de chez elle. Il fallait prévoir une possibilité d'échec pour Jacky the Sailorman. Dans ce cas, Malko serait obligé de prendre le risque énorme de retrouver Alphonse à travers Tania. Il préférerait ne pas penser à cette éventualité...

La fenêtre ouverte, afin de profiter de la tiédeur de la nuit tropicale, Malko essaya de faire le point sur cette affaire compliquée...

Grâce à ses efforts, il avait retrouvé la trace d'Alphonse Loukoula. Il ne s'agissait pas de se le faire voler sous le nez au dernier moment...

Sa décision était prise : il ne préviendrait ni Thomas Hauser ni, bien entendu le colonel M'Boukou. Il voulait d'abord interroger Alphonse Loukoula lui-même. Évidemment, cela allait poser un problème

logistique. Impossible de le débriefer chez Hortense qui avertirait immédiatement son ex-amant... Il fallait coûte que coûte qu'il trouve une idée.

Le téléphone le réveilla vers sept heures du matin. La communication était si mauvaise qu'il crut d'abord à une erreur. Puis, il reconnut la voix de Jacky the Sailorman... et son pouls monta à 110.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— À la poste de Pointe-Noire, hurla le stringer dans l'appareil. Je vais venir...

— Venir ?

— Ouais ! Je ne trouve pas la pièce pour ma turbine ici, à Pointe-Noire. Il y a un gars qui prétend l'avoir à Brazza. Je prends l'avion tout à l'heure. Voulez-vous qu'on se retrouve pour une bouffe ? Il y a un coin pas loin de chez vous, *le Terroir*. Juste à côté de l'ambassade de Libye.

— Parfait, dit Malko.

— À propos, ajouta Jacky, j'ai votre tuyau...

Profitant de ce que la communication devenait presque inaudible, Malko raccrocha. Il y avait de grandes chances pour qu'il soit sur écoute.

La matinée passa lentement. Sans un coup de téléphone. Les adversaires s'observaient. Malko pria pour que Tania ne le trahisse pas. Il pensait heureusement lui avoir fait assez peur pour qu'elle ne bronche pas ; apparemment, Alphonse Loukoula était devenu un de ses plus gros clients. Elle risquait de le perdre de toute façon, mais cela, elle l'ignorait...

Le Terroir était un restaurant en plein air qui ne payait pas de mine, sous une tonnelle, absolument désert. Malko sirotait une vodka en attendant Jacky the Sailorman. De plus en plus anxieux. Il était presque deux heures moins le quart et les garçons commençaient à le regarder d'un drôle d'air. Il décida de commander : une salade d'avocats et du ragoût de phacochère. Trente secondes plus tard, Jacky the Sailorman fit son apparition. Les yeux plus bleus que jamais, tout en jean, pas rasé.

Avant même de s'asseoir, il commanda un double Johnny Walker et ricana :

— Moi, j'attends pas que la nuit tombe pour attaquer... C'est le meilleur truc contre les amibes.

— J'ai eu peur que vous ne soyez trop bavard, dit Malko. J'ai coupé la communication.

Jacky eut un sourire malin.

— Vous avez bien fait, mais je n'aurais rien dit de compromettant.

— Vous avez pu avoir l'information ?

Jacky prit le temps de terminer son scotch avant de répondre :

— Ouais. Ça n'a pas été facile. Toutes les filles qui travaillent à la « Belle Créature » étaient devenues muettes. Heureusement que je parle un peu la langue du pays. Il a fallu faire la palabre. Finalement, elles m'ont laissé fouiller les affaires de Bérénice et j'ai trouvé ça.

Il tendit un papier à Malko. Une sorte de plan. Représentant un quartier de la partie sud de Brazzaville, le rond-point du Djoué, la route nationale n° 1 partant vers Pointe-Noire, un quartier de rues à l'équerre en traversant l'avenue Fulbert Youlou. Une rue était soulignée en rouge : rue M'Bama n° 12.

— La cousine s'appelle Micheline Bangoli, expliqua Jacky the Sailorman. Elle habite en plein quartier de Makélékélé.

C'était un renseignement précieux. Tout concordait : c'était près du fleuve et des rapides de Kintambou, là où selon Bérénice, elle avait revu son amant pour la première fois.

— Merci, dit Malko. Qu'est-il arrivé à Eugénie ?

Jacky the Sailorman eut un hochement de tête accablé.

— Vous êtes incorrigible ! Cette salope devrait être en train de nourrir les poissons... Finalement, même avec une oreille en moins, elle est encore très baisable. Jusqu'à nouvel ordre, elle va m'accompagner en campagne de pêche. L'autre petite ne voulait pas.

— Vous l'avez laissée sur le *Sundowner* ? s'inquiéta Malko.

— Sûr ! Sous la garde de l'équipage. De toute façon, elle est attachée avec des menottes à une tuyauterie. Mes types savent que si elle se tire, d'abord je la retrouverai, et ensuite ils sont tous virés : alors, comme ils ont faim...

Il n'avait pas changé. Dévorant le phacochère arrosé de Johnny Walker comme si c'était son dernier repas... Au dessert, il se pencha vers Malko au-dessus de la banane flambée et demanda à voix basse :

— Vous avez toujours la Kalach ?

— Oui.

— Vous voulez pas me l'échanger ?

— Contre quoi ? demanda Malko, abasourdi.

Jacky arbora un sourire cynique.

— J'ai un acheteur ici pour elle. Un type qui veut braquer une banque à Kin⁽²²⁾... Il paie en dollars. Quatre mille... Moi, je vous file ça à la place.

Il posa sur la table un paquet entouré de papier huilé, qui semblait très lourd.

— Herstell 14 coups, annonça Jacky. Il fonctionne. Je l'ai démonté. Il y a un percuteur et tout ; c'est plus maniable en ville que l'autre truc.

Mais pour une banque, c'est un peu léger...

Malko dut en convenir.

— Cela m'arrange aussi, reconnut-il. Retournons à l'hôtel faire l'échange.

La tractation se fit dans la chambre de Malko. C'était plutôt une bonne surprise, d'autant que le Herstall avait un chargeur de rechange... Avant de quitter Jacky, Malko lui demanda :

— Une question entre vous et moi. Qu'est-ce que vous pensez de Thomas Hauser ?

Jacky the Sailorman lui adressa un regard plein d'incompréhension.

— Thomas Hauser ? Je ne connais pas grand-chose de lui. Chaque fois qu'il venait à Pointe-Noire et que j'étais là, nous avions un briefing. Il picole pas mal, mais c'est pas un crime.

— Que venait-il faire à Pointe-Noire ?

— Je n'en sais rien... Le business habituel. Relever les boîtes aux lettres. Prendre des contacts. Je crois qu'il avait un réseau. Pourquoi ?

— Pour rien, dit Malko.

Les deux hommes se serrèrent la main. Jacky avait trouvé la pièce pour la turbine et repartait à la pêche aux crevettes.

— J'espère que je vous ai été utile, conclut-il.

— Plus que vous ne le croyez, dit Malko.

Le numéro 12 de la rue M'Bama était une baraque en parpaing avec un toit de tôle ondulée, semblable à toutes ses voisines. Un peu plus loin, il y avait une petite épicerie, des gosses jouaient sur les tas d'ordures, les femmes préparaient à manger en plein air. Rien de particulier... Malko avait effectué une brillante rupture de filature pour semer ses anges gardiens, et ensuite, ne s'était pas arrêté devant la maison de Micheline Bangoli.

À quoi bon alerter les cousins de Bérénice ? Il ignorait s'ils avaient un moyen d'avertir Alphonse Loukoula... Après avoir garé sa voiture, il partit à pied pour explorer les lieux, essayant de deviner ce qu'allait faire le fugitif. Selon toute vraisemblance, il irait d'abord à son rendez-vous avec Tania et rejoindrait ensuite Bérénice.

Si on suivait une petite ruelle en terre battue perpendiculaire à la rue M'Bama, on débouchait dans une zone marécageuse, le « delta » de la rivière Makélékélé, presque à sec. Quelques herbes, du sable, des pirogues et un gros bateau de promenade échoué, qui seraient de nouveau à flot pour la saison des pluies. Cette zone s'étendait sur deux kilomètres et semblait parfaite pour un débarquement clandestin. D'autant que le fracas des rapides tout proches pouvait éventuellement couvrir le bruit d'un moteur. À cet endroit, le Congo mesurait tout juste un kilomètre et la rive zaïroise était à peu près déserte...

Malko remonta en voiture. Il n'y avait plus que trois jours à attendre. Il jouait tout sur la venue d'Alphonse Loukoula. Étant donné les difficultés de communication, il devait ignorer la mort de Bérénice Koukolo. Loukoula récupéré, il lui fallait encore semer ses adversaires et les hommes du colonel M'Boukou.

CHAPITRE XIX

Malko attendait, immobile au volant de sa Toyota, que le jour achève de tomber. Une question de minutes. À part la sienne, le parking du golf de Brazzaville était vide de toitures. Les gens jouaient le matin, à cause de la chaleur. Le terrain de golf se trouvait au bout de l'avenue des Caravanes qui serpente sur la colline dominant la route n° 1, après le pont métallique sur le Djoué. Voie peu fréquentée car elle desservait uniquement la Cité de l'OMS, un lotissement habité par des étrangers, et le golf. La vue était superbe : au nord le cours sinueux du Djoué, au sud, le Congo majestueux avec les rapides de Kintambou. À cours des trois jours précédents, Malko avait repéré un certain nombre d'endroits, jetant finalement son dévolu sur celui-ci, le plus adapté à ses projets. Il avait quitté *l'Olympic Palace* deux heures plus tôt, consacrées à un gymkana forcené, afin d'assurer une rupture de filature parfaite.

Ensuite, certain de ne plus être suivi, il s'était noyé dans la circulation intense de l'avenue du Djoué pour, enfin, emprunter cette route déserte en cul-de-sac. Si une voiture l'avait suivi, il l'aurait obligatoirement repérée.

Maintenant, protégé par l'obscurité, il se préparait à redescendre vers sa « cible ». Le résultat de son enquête allait se jouer dans les heures qui suivaient. Si Alphonse Loukoula ne se montrait pas, il n'avait plus qu'à reprendre l'avion avant que ses adversaires ne le coupent en morceaux... Ces trois derniers jours s'étaient écoulés dans un calme trompeur. Comme prévu, Tania Missitout avait laissé plusieurs messages à son hôtel. Afin d'avoir la paix, il avait expliqué à Thomas Hauser qu'il était sur une piste et ne voulait pas être questionné. Plongé dans sa torpeur alcoolique, le chef de station n'avait guère insisté. Tous les jours, il quittait le bureau vers deux heures et rentrait chez lui faire la sieste en compagnie d'une bouteille de Johnny Walker...

Bizarrement, Boris et ses amis ne s'étaient plus manifestés. Pour tromper le temps et les anges gardiens du colonel M'Boukou, il s'était imposé une activité factice, se déplaçant beaucoup dans Brazza, allant fréquemment à l'ambassade américaine.

Chaque soir, il avait retrouvé Hortense Saboukoulou chez elle. L'avant-veille, elle l'attendait moulée dans une robe de jersey fin

comme une peau, juchée sur ses escarpins rouges. Appuyée à une console tout en plans biseautés de Claude Dalle, une des pièces les plus luxueuses de son mobilier, et avait voulu qu'il la prenne debout, relevant simplement le jersey sous lequel elle ne portait rien. Il l'avait ensuite fait pivoter, la collant aux glaces, profitant sans complexe de ses reins, toujours dans la même tenue. Leurs regards étaient restés accrochés par l'intermédiaire de la glace pendue au mur, tandis que Malko naviguait de ses reins à son sexe.

Petit fantasme de la Noire.

La veille, Hortense avait accueilli Malko dans une tenue différente : un haut de mousseline noire transparente et une jupe en vinyl noir tellement serrée qu'elle pouvait à peine marcher.

— J'ai toujours eu envie de me déguiser en putain, avait murmuré Hortense de sa voix rauque.

Elle avait exigé de lui administrer une fellation divine, à genoux sur sa peau de zèbre, avant de se faire défoncer à même le sol par un Malko déchaîné. La jupe ne servirait plus : Malko l'avait fendue en deux dans son élan. Leur étreinte n'avait pas dû dépasser trente-neuf secondes, mais son plaisir avait atteint un tel paroxysme qu'il avait eu la sensation que cela durait une éternité.

Hortense se servait de lui comme d'un jouet sexuel. Comme la plupart des Africaines, le sexe avait pour elle peu à voir avec les sentiments. On faisait l'amour pour obtenir de l'argent, du plaisir ou les deux. Avec Malko, elle s'offrait ses fantasmes de salope tropicale.

Ce soir aussi, ils avaient rendez-vous. Il n'avait pas voulu l'alerter. Il se demanda dans quelle tenue elle l'attendait en regardant le cadran lumineux de sa montre. Neuf heures vingt-cinq. La rêverie était terminée.

Il allongea la main et s'assura qu'il pouvait saisir facilement le Herstell glissé sous son siège, une balle dans le canon.

La nuit noyait le terrain de golf désert. Il remit en route et le bruit du moteur lui sembla assourdissant. Sans allumer ses phares, il roula jusqu'à la Cité de l'OMS et attendit qu'une voiture quitte un des bungalows pour se glisser derrière.

Rien de suspect.

Il rattrapa la route nationale longeant le fleuve, franchit le pont sur le Djoué et remonta vers le centre. Il était impossible de gagner la rue M'Bama directement sans reprendre l'avenue Fulbert Youlou, dans l'avenue du Djoué. Un détour d'un kilomètre. La circulation était intense, et il ne craignait pas de se faire repérer.

Arrivé dans la Cité, il ralentit à cause des enfants et des piétons filant dans tous les sens. Ce n'était pas le moment d'avoir un accident ; il avait remarqué, au bout de la rue M'Bama, une petite impasse sombre où il pouvait garer la Toyota. La vue d'une voiture risquait

d'alerter Alphonse Loukoula, dans ce quartier où il n'y en avait pas.

Il coupa son moteur et ses lumières, puis attendit que l'impasse soit déserte pour en sortir. Le Herstell passé dans sa ceinture, sous sa chemise, il gagna la rue, protégé par l'obscurité ; des gens le croisaient sans lui prêter attention. Des Blancs venaient fréquemment dans la Cité voir des artisans ou engager du personnel.

En face du numéro 12, il y avait une maison abandonnée aux trois quarts démolie qu'il avait déjà repérée. Il dut s'y reprendre à trois fois pour s'y glisser sans que personne ne soit en vue. Ensuite, tapi dans les ruines, il vérifia son champ de vision. L'entrée du numéro 12, c'est-à-dire un trou dans le mur de parpaing, était parfaitement visible. Il n'avait plus qu'à attendre... La rumeur de la Cité bruissait autour de lui, un chat se coula sur un tas d'ordures. Deux hommes s'engueulaient un peu plus loin. Dissimulé derrière son pan de mur, il se demanda si Alphonse Loukoula allait venir. Et dans ce cas, s'il serait seul. Tania pouvait avoir été retournée une nouvelle fois. Si elle avait mentionné le nom d'« Antoine », les commanditaires de Boris pouvaient avoir fait la liaison.

Tania Missitout écrasa nerveusement sa cinquième cigarette. Antoine était en retard. Appuyée à une Suzuki 4 X 4, elle comptait les battements de son cœur. Le Congo clapotait à quelques mètres devant elle, lisse et noir. Quelques lumières piquetaient la rive d'en face.

La Soviétique se trouvait à l'extrême limite d'un petit chemin boueux qui partait de la route nationale n° 1 jusqu'à une exploitation agricole expérimentale, la ferme Mafouta, située entre la route et le fleuve, pas très loin des rapides de Kintambou. Après la ferme Mafouta, le chemin se transformait en fondrière, aboutissant au bord marécageux du fleuve. Elle et Antoine avaient déjà utilisé ce lieu de rendez-vous. Cela se passait toujours très bien. Après le paiement et l'échange des marchandises, elle déposait Antoine quelque part sur l'avenue du Djoué, avec son caviar. Ce soir, pourtant, elle était nerveuse. Depuis trois jours, Boris ne la lâchait pas, la relançant plusieurs fois par jour, lui posant mille questions, la menaçant même. La veille, il avait débarqué dans son appartement et ils étaient restés trois heures face à face.

Avec sa baïonnette, il l'avait piquée aux cuisses et au ventre.

Il voulait savoir pourquoi l'étranger blond ne lui avait plus donné signe de vie ! Tania avait beau lui dire qu'elle l'ignorait, il la fixait de ses yeux en amande au regard halluciné, lui disant qu'elle mentait. Elle tenait bon. Le lendemain de sa soirée avec Malko, elle s'était ruée à l'ambassade soviétique pour raconter au Rezident ce qui se passait. Oleg Kasimov avait aussitôt envoyé un telex codé à la place Dzerjinski,

demandant des instructions. Miracle, il avait reçu une réponse quatre heures plus tard : Malko Linge, agent de la CIA, ne devait pas, dans les circonstances présentes, être considéré comme un adversaire de l'Union Soviétique. L'attitude requise était une neutralité bienveillante, sans toutefois s'immiscer dans les affaires des Congolais.

Oleg Kasimov avait donc conseillé à Tania de ne fournir aucune information à Boris.

Sans aucun contact avec Malko, elle s'était préparée à son rendez-vous d'affaires avec Antoine. Boris avait encore appelé deux fois, obtenant la même réponse : non, elle n'avait aucune nouvelle de l'expatrié blond.

Elle sursauta tout à coup. Une lumière venait de clignoter trois fois au ras de l'eau ! Elle prêta l'oreille et perçut un très faible bruit de moteur. Antoine arrivait !

Elle se retourna pour remonter en voiture, et crut que son cœur s'arrêtait. Un homme, dissimulé dans des buissons, à une dizaine de mètres, n'avait pas eu le temps d'y replonger assez vite.

Tania demeura tétanisée quelques secondes, les pensées s'entrechoquant dans sa tête. Elle avait très peu de temps pour répondre au signal d'Antoine. Si tout était clair, elle devait faire clignoter trois fois ses phares en réponse. S'il y avait un danger, une fois. Dans ce cas, Antoine renonçait à aborder et ils reprenaient un autre rendez-vous par des voies compliquées. Assise à son volant, la main posée sur le comodo, elle hésitait.

À peu près certaine que l'homme qu'elle avait aperçu n'était pas un douanier. Ils ne procédaient pas ainsi, ils auraient attendu plus haut, à l'embranchement de la route n° 1.

Donc, ce ne pouvait être que Boris et ses hommes. Et cela n'avait rien à voir avec la contrebande. Elle repensa aux recommandations d'Oleg Kasimov et murmura pour elle-même : « *Nitchevo !* »

Elle appuya une fois son index sur le comodo, puis demeura au volant, un peu étonnée de ce qu'elle venait de faire. Par la glace ouverte, elle prêta l'oreille et entendit le bruit du moteur qui décroissait légèrement : Antoine s'éloignait.

Elle tournait la clef de contact lorsqu'une silhouette surgit à la hauteur de sa portière. Celle-ci s'ouvrit violemment sur Boris, les traits crispés de fureur, un gros pistolet à la main.

— Saleté ! gronda-t-il, tu l'as prévenu. Il a fait demi-tour !

Tania réussit à donner à son visage une expression de surprise outragée.

— Boris ! Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai aperçu un type qui se cachait, j'ai cru que c'étaient les douaniers.

— menteuse !

Boris la saisit par l'épaule et la fit tomber sur le remblai de latérite

glissante. Aussitôt, ivre de fureur, il se jeta sur elle, la frappant à coups redoublés avec la crosse de son pistolet, la bourrant de coups de pied, l'invectivant en lingala et en russe. Hors de lui. Une pommette éclatée, la mâchoire brisée, Tania se mit à hurler, cherchant à lui échapper en rampant dans la boue rougeâtre. Dans sa rage, Boris dérapa et tomba à son tour sur le dos. Aussitôt relevé par un de ses deux acolytes surgis de l'obscurité. Un peu calmé, il arracha la Soviétique à la glaise, la remit debout et la força à remonter en voiture.

— Fais-le revenir, ordonna-t-il, en lui cognant le crâne avec le canon de son pistolet. Sinon, je t'éclate la tête.

Tania avait trop mal pour résister. Et de toute façon, elle savait qu'Antoine ne tiendrait aucun compte de ce nouveau signal qui pouvait être envoyé sous la menace. Docilement, elle donna trois coups de phares et s'effondra sur son volant, le visage en sang.

Boris observait le fleuve, ivre de rage. Persuadé que l'agent de la CIA ne l'avait pas contactée par hasard, le général Edoura lui avait donné l'ordre de ne pas lâcher Tania d'une semelle. Ce qu'il avait fait. Sans résultat jusqu'à ce soir. Or, il avait été alerté, quelques heures plus tôt, par la disparition de Malko qui avait semé une équipe chargée de le surveiller.

Malko perdu, il s'était rabattu sur Tania et avait assisté au chargement de sa Suzuki. Visiblement, elle se préparait à une de ses interminables opérations de contrebande. Qui toutes se passaient avec le Zaïre. Pour Boris, la vérité s'était fait jour d'un coup : l'homme avec qui Tania avait rendez-vous était peut-être Alphonse Loukoula. Avec un peu de chance, il allait faire d'une pierre deux coups : liquider le « mort » et l'agent de la CIA.

— L'imprudence de son acolyte avait tout fait échouer. Il en était malade de fureur... Voyant que le correspondant de Tania ne revenait pas, il la prit au collet, lui cognant la tête contre le volant. Pourquoi l'as-tu prévenu ? Sale Blanche !

Tania dont le visage avait déjà enflé et qui avait du mal à parler, tourna vers lui son visage ensanglanté.

— Je te l'ai dit ! balbutia-t-elle. J'ai cm que c'étaient les douaniers. Tu crois que ça m'amuse ! J'ai dix kilos de caviar ici, dans la voiture, qui vont être perdus.

Elle éclata en sanglots hystériques, observée par le regard glacial de Boris.

— Comment s'appelle ton type, celui qui venait du Zaïre ?

— Antoine.

— Antoine quoi ?

— Je n'en sais rien.

— Comment tu le contactes ?

— Je téléphone à un numéro à Kin... Je laisse un message, il me

rappelle.

— Menteuse ! lança-t-il machinalement, tout en sachant qu'elle disait la vérité.

Maintenant, il n'y avait plus d'espoir que l'autre revienne. Tania tâta sa mâchoire brisée et enflée. Il aboya :

— Et le Blanc ! Celui qui travaille pour les Américains. Tu avais rendez-vous avec lui ce soir aussi !

— Tu es fou, protesta Tania. Tu sais très bien que je ne sais pas où il est. Maintenant, tu vas me foutre la paix. Il faut que j'aille à l'hôpital.

Elle mit le contact et voulut passer une vitesse. Boris l'arrêta brutalement.

— Tu ne vas nulle part ; je sais que tu mens et je vais te faire parler.

Il la poussa brutalement hors de son siège, lui assenant au passage encore quelques coups de crosse et prit le volant.

— Suivez-moi ! lança-t-il à ses deux acolytes. On va chez cette sale *moundelé*. On va le lui faire bouffer son caviar.

Moteur arrêté, la pirogue dérivait doucement vers les rapides. Le grondement de l'eau augmentait, devenant assourdissant. Le piroguier accroupi à l'arrière dut crier pour se faire entendre.

— Il faut remettre en route.

— Vas-y, approuva l'homme allongé au milieu des cartons.

Le moteur hors-bord redémarra avec un ronronnement sourd et la pirogue cessa de dériver vers les rapides. Le barreur mit le cap sur la rive zaïroise. Pas heureux d'être obligé de retransbahuter toute la cargaison, mais c'étaient les risques du métier. Ils se trouvaient à peu près au milieu du fleuve.

Au moment où le barreur changeait de direction, son passager lui lança :

— On ne rentre pas ! Remonte vers le nord, du côté du quartier Makélékélé. Là où il y a le gros bateau échoué.

— C'est dangereux d'aborder, avec tout ça.

— On ne va pas débarquer la marchandise, précisa son passager. Juste moi.

— Et comment vas-tu revenir ?

— Tu m'attendras là-bas. Si tu es obligé de partir, tu reviens me chercher vers minuit.

Le barreur ne discuta pas. La marchandise n'était pas à lui, la pirogue non plus. Au pire, il risquait de recevoir une raclée des douaniers congolais et de se faire piquer ses vêtements. Pour un bon client, cela valait la peine. Docilement, il se mit à remonter le fleuve, bien au milieu, décidé à ne changer sa course qu'au dernier moment.

Allongé à l'avant, Alphonse Loukoula ne quittait pas la rive congolaise des yeux, essayant de deviner ce qui avait pu se passer. Tania était hyper-prudente et bien renseignée. Très rare qu'elle se fasse

piquer. Ce qui le troublait, c'était le second signal...

L'angoisse le tenaillait. Depuis des mois qu'il se cachait, il était devenu nerveux, presque parano, et dormait de plus en plus mal. Sa seule joie, était de retrouver Bérénice Koukolo et de passer quelques heures avec elle. La fois précédente, il était si anxieux qu'il n'était même pas arrivé à lui faire l'amour. Son but était simple ; gagner assez d'argent pour acheter de bons faux papiers, et filer en Europe, là où personne n'irait le chercher.

Pour cela, il fallait encore beaucoup de voyages sur le fleuve... Il se dit avec tristesse qu'il ne pourrait même pas apporter un peu de caviar à Bérénice. Il était sûr qu'elle l'attendait : elle ne lui avait jamais fait faux bond.

Le ronflement du moteur augmenta : le barreur amorçait une courbe le menant vers la rive congolaise. Il était monté plus haut que nécessaire, presque à la hauteur de la Case De Gaulle. La pirogue fila en biais vers la terre. Brutalement, le barreur coupa le moteur.

À la pagaie, aidé par le courant, il entreprit de se diriger vers l'embouchure sablonneuse du Makélékélé, à l'extrémité du quartier du même nom. Devant la pirogue, la rive était totalement obscure. Brusquement, il y eut un raclement au fond du bateau. Le piroguier fit encore avancer l'embarcation de quelques mètres, puis s'arrêta, ensablé. Ils se trouvaient à une dizaine de mètres de la rive congolaise. Sans un mot, Alphonse Loukoula sauta dans l'eau. Il en avait jusqu'aux genoux. Poussant l'étrave de la pirogue, il la remit dans le courant et elle disparut dans l'obscurité.

Lui recommença à avancer précautionneusement, protégé des regards éventuels par la masse d'un bateau de promenade échoué sur la rive. Son cœur cognait contre ses côtes. Dans quelques minutes, il serait dans les bras de Bérénice.

Le poulx de Malko fit un bond lorsque la silhouette d'un homme émergea de la pénombre de la rue M'Bama pour se glisser dans le jardin du numéro 12. Il n'avait pu voir son visage, juste une silhouette mince et élancée vêtue d'un pantalon et d'une chemisette, un sac à la main. Le premier être qui franchissait la porte depuis une heure.

Il attendit longuement et inspecta la rue : Alphonse Loukoula, si c'était lui, n'avait pas été suivi. En ce moment, il devait découvrir l'absence de Bérénice. Ou sa mort si ses cousins avaient pu communiquer avec Pointe-Noire. Il y avait de la lumière dans une des pièces. Malko bougea, ankylosé, réalisant que sa nuque était trempée de transpiration. Après tant de difficultés, il touchait enfin au but. Machinalement, il caressa la crosse du Herstatt : Loukoula risquait de ne pas l'accueillir en ami... Les minutes s'écoulaient. Le visiteur ne ressortait pas. Pourtant, il avait vérifié qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Sa tension était si vive qu'il faillit manquer le départ du fugitif. Ce

dernier avait pris soin d'ouvrir la porte sans allumer à l'intérieur. Malko le devina plus qu'il ne l'aperçut, filant le long de la rue déserte.

Quittant sa cachette, il dévala derrière lui. L'homme avait disparu ! Il arriva au coin de la rue et le repéra qui fonçait vers la rive du fleuve. Il repartait au Zaïre. Si un bateau l'attendait, il allait lui échapper. Malko n'avait pas le choix : il se mit à courir. Le bruit de ses pas fit se retourner Alphonse Loukoula. En une fraction de seconde, le Noir força l'allure. Il courait plus vite que Malko, semblant ne pas toucher le sol.

Très vite, il atteignit la berge sablonneuse et dut ralentir. Malko distingua alors la forme allongée d'une pirogue à quelques mètres du bord. Le fugitif n'en était plus éloigné que d'une dizaine de mètres... À son tour, Malko entra dans l'eau tiède, dérapa sur le fond vaseux, réalisant qu'il ne rattraperait pas celui qu'il poursuivait. Arrachant son Herstatt de sa ceinture, il le brandit en direction du fuyard et cria :

— Arrêtez ou je tire.

Alphonse Loukoula se retourna, mais au lieu de stopper, fit un nouveau bond en direction de la pirogue. Il en était à deux mètres. À bord, le barreur se leva pour lui tendre la main.

Malko n'avait plus le choix. Visant l'eau, il appuya sur la détente. La détonation du Herstatt claqua, encore plus assourdissante dans le silence de la nuit. Surpris, le fuyard s'était immobilisé. Malko lui cria :

— La prochaine, pour vous !

En dépit de la menace, Alphonse Loukoula fit un pas de plus vers la pirogue. Il l'aurait atteinte si le piroguier n'avait pas battu en retraite, terrifié. Le moteur hors-bord gronda, l'embarcation pivota, s'éloignant vers le milieu du fleuve. Alphonse Loukoula resta à patauger dans la vase, lançant des injures au piroguier.

Malko le rejoignit et, sans hésiter appuya le canon du Herstatt contre son cou.

— Venez avec moi, ordonna-t-il en français. Vite.

Le coup de feu pouvait avoir alerté la Milice ou des douaniers... Le fugitif voulut se débattre et découvrit soudain que Malko était un Blanc.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Qu'est-ce que vous me voulez ?...

Malko le poussait avec le canon de son arme.

Pataugeant tous les deux, ils parvinrent enfin au sable plus ferme de la berge. Personne en vue.

— Dépêchez-vous ! lança-t-il à son prisonnier.

Sans se retourner, l'homme répéta :

— Qui êtes-vous ? Où allons-nous ?

— À ma voiture, dit Malko.

Si l'autre se mettait à hurler dans ce quartier noir, il était mal parti. Heureusement, Alphonse Loukoula ignorait que la dernière chose que

Malko voulait faire était de lui mettre une balle dans la tête. Collés l'un à l'autre, ils croisèrent quelques rares passants. À cette heure-ci, les gens dormaient déjà pour la plupart.

Ils remontèrent la rue M'Bama et Malko aperçut avec soulagement sa Toyota. Il ouvrit le coffre.

— Montez là-dedans, vite.

Les yeux d'Alphonse Loukoula roulèrent de terreur dans leurs orbites... Il recula, et pour la première fois, Malko distingua nettement son visage. Des traits plutôt fins, le nez pas trop épaté. Cela pouvait être l'homme dont il avait vu la photo sur la tombe dans le cimetière des victimes du DC 10.

Mais cela pouvait aussi ne pas être lui...

Le fugitif, visiblement dépassé, restait cloué au sol. Le prenant par le cou, Malko le fit basculer dans le coffre. Sans douceur, il l'y tassa et referma. À chaque seconde, quelqu'un pouvait surgir et donner l'alerte...

Il ne respira qu'une fois au volant, en rejoignant le rond-point du Djoué. Encore un coup au cœur. Une voiture de police était embusquée dans un coin. Il passa lentement devant, mais elle n'était là que pour racketter les deux roues. Il s'engagea dans l'avenue des Caravanes jusqu'au rond-point désert en face du club-house du golf. Il descendit et alla inspecter les alentours, s'assurant qu'il était bien seul. Alors seulement, il ouvrit le coffre, tenant toujours son prisonnier sous la menace de son arme. Il prit son sac et le fouilla. Il ne contenait que des liasses de francs congolais et un peu d'argent en zaïres. Plus une carte d'identité congolaise au nom d'Antoine Foukélé, avec une adresse à Brazza.

Son prisonnier commençait à reprendre du poil de la bête.

— Hé ! fit-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Qui tu es, toi ! Tu es un voleur, oui ! Cet argent, il est à moi.

Malko lui tendit son sac avec l'argent.

— Vous ne vous appelez pas Antoine Foukélé mais Alphonse Loukoula. Et, officiellement, vous êtes mort.

— Oh dis donc, qu'est-ce que c'est que cette histoire de fou, protesta le fugitif avec la voix aiguë que prennent les Noirs quand ils sont sous le coup d'une émotion forte. Tu n'as pas vu mes papiers, patron ? Écoute, je ne sais pas ce que tu veux, mais je dois partir, moi.

Il fit un pas et Malko releva le canon de son arme.

— Si vous continuez à nier, dit-il, nous allons tous les deux trouver le colonel M'Boukou. Il aura sûrement le moyen de vous faire parler...

Même cette menace ne suffit pas. Le Noir continuait à nier, avec tant d'insistance que Malko en fut presque ébranlé. S'il ne le brisait pas là, tout de suite, la situation lui échapperait. Les Congolais ne le lui rendraient jamais et s'il faisait appel à Thomas Hauser, celui-ci lui

mettrait une balle dans la tête avant de commencer la conversation. Or l'homme en face de lui devait posséder tous les secrets de l'affaire du DC 10.

Posant le canon de l'arme sur sa poitrine, il releva le chien.

— Bérénice est morte, fit-il, et vous allez mourir aussi.

La réaction du Noir fut instantanée. Il se mit à trembler de tous ses membres et dut s'accrocher à la poignée de la porte pour ne pas tomber ! Ses yeux basculèrent dans leurs orbites, ses mâchoires claquaient comme au cours d'une crise de paludisme. Il envoya des ruades dans le vide, émit des sons bizarres, entre le cri et le sanglot. Malko vit que son front s'était couvert de sueur comme s'il était en proie à une forte fièvre... Il parut ensuite reprendre en partie son calme et lança à Malko :

— Puisque vous avez tué Bérénice, tuez-moi aussi !

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, corrigea Malko. Mais vous venez de vous couper. Vous êtes Alphonse Loukoula ?

Une taie semblait couvrir les yeux du Noir. Il fixa Malko d'un regard absent et laissa tomber, presque à mi-voix :

— Oui, je suis Alphonse Loukoula.

CHAPITRE XX

Malko regarda longuement l'homme en face de lui. Privé de sa barbiche, il n'avait guère de signe distinctif. À part peut-être son nez assez fin et ses lèvres bien ourlées. Il était partagé entre une satisfaction brûlante et une inquiétude lancinante. Maintenant, Alphonse Loukoula allait-il accepter de parler ? Celui-ci s'essuya le front et demanda d'une voix brisée :

— Qu'est-ce qui est arrivé à Bérénice ?

— Elle a été abattue par erreur, expliqua Malko. À Pointe-Noire, il y a quelques jours. Je me trouvais avec elle.

— Par qui ?

— Des gens qui voulaient me tuer et vous cherchent pour vous faire subir le même sort.

Alphonse Loukoula s'ébroua.

— Mais pourquoi ?

Malko le fixa bien en face.

— À cause de ce qui s'est passé le soir du 19 septembre 1989, à l'aéroport de Maya-Maya.

Les traits d'Alphonse Loukoula se figèrent et il demeura muet, la tête baissée. Finalement, il tourna vers Malko un regard voilé et demanda :

— Qui êtes-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

Malko ne répondit pas immédiatement. Depuis l'annonce de la mort de Bérénice, Alphonse Loukoula paraissait avoir perdu toutes ses facultés de résistance. Il semblait brisé, ailleurs, les épaules voûtées. Malko s'était attendu à trouver un être plus fruste. Celui-là, avec le côté malin des Africains, possédait quelque chose de plus. Une profondeur qu'il avait exprimé dans sa crise de nerfs. Pour avoir pris des risques insensés afin de revoir Bérénice, il fallait que cela représente une part importante de sa vie. D'habitude, les Noirs ne sont pas sentimentaux. Maintenant, il attendait, comme un animal conduit à l'abattoir.

— Je travaille avec les Services américains, annonça Malko.

Il n'eut pas le temps de continuer. Loukoula avait repris vie. Il sursauta et demanda d'un air incrédule :

— Vous travaillez avec les Américains ! Avec Mr. Hauser !

Ce fut au tour de Malko d'être surpris. Comment Alphonse Loukoula savait-il le nom du chef de station de la CIA à Brazza ?

— Vous le connaissez ?

Alphonse Loukoula lui jeta un drôle de regard.

— Présentement, je ne vois pas ce que je peux vous apprendre. Mr. Hauser sait tout. Et pour cause.

— Que voulez-vous dire ?

Le Congolais haussa les épaules et marmonna quelques mots incompréhensibles. Malko regarda autour d'eux. Dans l'obscurité, il ne verrait pas quelqu'un s'approcher... Il ne se sentait pas tranquille.

— Venez, dit-il. Allons un peu plus loin.

Alphonse Loukoula le suivit sans résister. Ils pénétrèrent sur le golf et s'arrêtèrent un peu en contrebas d'un rond-point, à côté du trou numéro 4. Un talus dominant un « bunker ».

— Maintenant, dit Malko, je veux que vous me racontiez *tout*. Je sais déjà un certain nombre de choses et je verrai facilement si vous mentez. Si vous essayez, je vous mets une balle dans la tête. Ce ne sera pas cher pour payer la mort de cent soixante-dix personnes...

Alphonse Loukoula le fixa d'un regard fou, puis éclata d'un rire aigu, nerveux, qui mit Malko mal à l'aise.

— Ça alors ! fit-il. C'est le comble.

— Allez-y, intima Malko. Je sais qu'Issam Hadjez vous a fait remettre une valise, une Samsonite bleue qui contenait une charge explosive. D'après Bernard Moulouki, vous avez pris l'avion avec et vous êtes mort dans l'explosion... Or, vous êtes vivant. Alors, que s'est-il passé ?

— C'est vrai, Bernard m'a bien remis la valise, confirma le Noir.

— Vous saviez ce qu'elle contenait ?

— Non, pas au début, je pensais qu'il s'agissait d'un de ses chargements habituels...

— De la drogue ?

Alphonse Loukoula inclina la tête affirmativement.

— Comment avez-vous compris ce que c'était ?

— Quand je l'ai ouverte.

— Elle n'était pas fermée à clef ?

— Non, c'était une serrure à chiffres. J'ai essayé en mettant tous les zéros et ça a marché.

— Pourquoi l'avoir ouverte ?

— Je voulais y mettre des objets à moi, pour les vendre à Paris.

— Que s'est-il passé après que vous avez découvert son contenu ?

Alphonse Loukoula eut un ricanement étouffé.

— Je vais d'abord vous dire ce qui *aurait* dû arriver... Normalement, il y avait un ami d'Issam Hadjez qui prenait l'avion en même temps que moi.

— Qui ?

— Un Libanais, Rafik Janieh.

L'assassin de Miranda, la pute du *Ram-Dam*.

— Il m'avait demandé d'aller chercher son billet à l'agence parce qu'il n'avait pas le temps. Quand je lui ai téléphoné pour le lui remettre, la veille du départ, il m'a annoncé qu'il ne pouvait plus prendre ce vol-là. Que sa femme était tombée malade.

— Et alors ?

Alphonse Loukoula frotta lentement ses deux mains l'une contre l'autre.

— Après ce que j'avais découvert dans la valise, ça m'a paru bizarre. Les Libanais font toujours passer les affaires avant les choses personnelles. Alors je me suis renseigné et j'ai découvert que sa femme n'était pas malade... Et j'ai compris qu'il était dans le coup avec Issam Hadjez. Et que ces deux salauds m'envoyaient à la mort. Rafik Janieh m'a dit qu'il me conduirait à l'aéroport parce que je n'ai pas de voiture et qu'il ne voulait pas que je prenne un taxi...

— Vous avez accepté ?

— Oui. Pour ne pas l'alerter.

— Qu'aviez-vous trouvé dans la valise ?

— Une sorte de doublure dans une matière ressemblant à du mastic, reliée à un dispositif électrique.

— Pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police ?

Alphonse Loukoula jeta à Malko un regard apitoyé.

— Pour être torturé pendant des mois, ou abattu ? Hadjez a le bras long.

— Avait, corrigea Malko. Il est mort.

— Je l'ignorais...

— Savez-vous qui avait remis cette valise à Hadjez ?

— Non. J'ai pensé qu'elle était arrivée d'Abidjan comme les paquets de drogue. Mais c'est Rafik qui me l'a remise. Lui, il sait peut-être.

Le Noir tirait nerveusement sur sa cigarette, le regard dans le vide. Malko revint dans le vif du sujet.

— Donc, vous savez que vos « amis » libanais vous envoient à la mort. Pourquoi ne réagissez-vous pas ?

Alphonse Loukoula dit d'une voix plaintive :

— J'étais affolé, je ne savais pas ce que je devais faire... Si je me sauvais, Hadjez lâcherait ses hommes contre moi. Il me ferait liquider. Et si je prenais l'avion, j'étais mort. Alors j'étais dans un état second quand Rafik est venu me chercher avec sa voiture.

« Quand nous sommes arrivés à Maya-Maya, il m'a dit de descendre pendant qu'il allait mettre sa voiture au parking. Je ne suis pas entré dans l'aérogare et je l'ai observé. Il a ouvert l'arrière de son break, a posé la Samsonite à plat et l'a ouverte... Ça n'a pas duré une minute. Puis il l'a refermée et m'a rejoint. Si je n'avais eu aucun soupçon jusque-là, rien que cette attitude m'aurait alerté : un Libanais portant

la valise d'un Noir...

Il se tut avec une grimace triste. Donc, c'était le Libanais qui avait activé le mécanisme de déclenchement de la machine infernale... Alphonse Loukoula continua, du même ton monocorde :

— Quand je suis arrivé à l'enregistrement, j'ai cru que mes jambes allaient se dérober sous moi. On m'a donné ma carte d'embarquement et j'ai enregistré la valise. J'avais envie de me mettre à crier, mais je sentais le regard de Rafik posé sur moi... J'étais sûr qu'il m'aurait tué avant même que je puisse ouvrir la bouche : il est toujours armé... Alors, je suis passé à la douane. J'avais les mains qui tremblaient, je n'étais plus moi-même.

« J'ai aperçu Rafik à côté des douaniers. À Maya-Maya, les Libanais donnent des backchichs à tout le monde et font ce qu'ils veulent dans l'aéroport. Près de lui, il y avait Mr. Hauser.

Malko crut avoir mal entendu.

— Quoi !

Alphonse Loukoula inclina vigoureusement la tête.

— Oui. Chaque fois que je partais avec de la marchandise confiée par Issam Hadjez, Mr. Hauser était là. Les douaniers savaient qui il était et il leur donnait aussi de l'argent. Alors, s'il disait de ne pas ouvrir une valise, ils ne l'ouvriraient pas...

Malko avait soudain une impression, affreuse, décourageante. Et Thomas Hauser qui lui avait juré ne rien savoir de cette affaire ! Il se reprit : rien ne garantissait qu'Alphonse Loukoula dise la vérité.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Le douanier m'a dit d'ouvrir la valise. Je n'étais pas bien, je transpirais. Il a dû voir que ce n'était pas normal... J'avais encore plus peur, parce que s'ils découvraient la vérité, c'était très grave pour moi. Heureusement Rafik s'est aperçu du problème et a fait signe à Mr. Hauser. Celui-ci a pris la valise, a fait un clin d'œil au douanier et a dit que c'était OK. Ils l'ont mise sur le chariot qui l'emmenait à l'avion et ils sont partis tous les deux.

Malko avait le cerveau vide. Ce que racontait Alphonse Loukoula était tellement énorme qu'il avait besoin de réfléchir. Ce dernier remarqua son trouble et demanda soudain :

— Mr. Hauser ne vous a pas parlé de cela ?

— Continuez, dit Malko sans lui répondre. Qu'avez-vous fait ensuite ?

Alphonse Loukoula essuya son front couvert de sueur.

— J'attendais avec les autres passagers. Je n'avais plus ma tête à moi. Quand on nous a appelés, j'ai donné ma carte d'embarquement à l'hôtesse qui les prenait à la porte et je me suis dirigé vers l'avion. Mais, dès que j'ai atteint une zone d'ombre, j'ai changé de direction et je me suis mis à courir vers les bâtiments de l'entretien.

« Je n'ai vu personne. J'ai franchi une clôture et je me suis retrouvé hors de l'aéroport. J'avais tellement peur que je me suis caché pendant deux heures dans la forêt de la Patte d'Oie. Ensuite, je suis revenu vers le centre de Brazza à pied. Je ne savais pas si on s'était aperçu de ma disparition. J'ai entendu l'avion décoller. Je ne savais pas où aller, je n'osais pas retourner chez moi. J'ai erré dans la Cité, j'ai été boire des bières...

C'était sans parade ! À partir du moment où Alphonse Loukoula avait donné la carte d'embarquement, les agents de la compagnie avaient sûrement compté les billets, puis les cartes. Or, les deux chiffres correspondaient.

— Vous n'avez pas pensé à prévenir quelqu'un ?

— Je n'osais pas aller voir la police. Peut-être ils auraient averti Rafik ou Issam. Et là...

— Ensuite ?

— J'ai dormi par terre. Dès qu'il a fait jour, j'ai trouvé un type qui m'a fait passer le fleuve... À la radio, j'ai appris que l'avion était tombé. Que tous les passagers étaient morts. Les journaux ont publié la liste et j'ai vu mon nom.

— Quand avez-vous prévenu Bérénice ?

— Un mois plus tard, je m'étais organisé sous un faux nom à Kinshasa. Mais elle me manquait terriblement. Alors, j'ai pris le risque de la recontacter et de tout lui dire...

Il se tut. Malko n'avait pas envie de parler. Partagé entre le dégoût et la stupéfaction. Comment Thomas Hauser pouvait-il avoir participé à ce crime atroce ?

— Décrivez-moi Thomas Hauser, demanda-t-il.

— C'est un « géant », très chauve, avec un grand front et des yeux enfoncés. Il a une grosse Rolex et il porte toujours une petite sacoche rouge en bandoulière...

Malko eut l'impression qu'on lui comprimait la poitrine : il revoyait le chef de station de la CIA venu l'attendre à l'aéroport. Il avait sa sacoche bordeaux...

Devant son incrédulité, Alphonse Loukoula ajouta :

— J'ai son numéro de téléphone privé, si vous voulez.

Malko sursauta.

— Comment cela ?

— C'est Rafik qui me l'avait donné. Je devais le contacter si j'avais un problème avec une des valises, à l'aéroport. Mais je ne m'en suis jamais servi, il était toujours là...

Malko jouait avec le cran de sûreté de son Herstatt. D'abord il devait vérifier le récit d'Alphonse Loukoula. Surtout ce qui concernait le rôle de Thomas Hauser. Que faire ensuite de Loukoula ? Le livrer aux Congolais ? Dans ce cas, Rafik Janieh resterait impuni.

— Vous avez aussi le téléphone de Rafik ? demanda-t-il.

— Oui.

— Très bien, vous allez l'appeler.

Alphonse Loukoula sursauta.

— Hé, vous êtes fou !

— Vous allez lui téléphoner, insista Malko, lui expliquer que vous êtes traqué par un Blanc et que vous avez besoin de sa protection.

— Il ne va pas me croire. Il ne sait pas que je me suis enfui, que je n'ai pas pris l'avion.

— Depuis un certain temps, Rafik et d'autres se doutent que vous êtes vivant. Et ils n'en dorment plus. Il viendra si vous lui donnez rendez-vous. Du moins, si ce que vous me dites est vrai...

— Vous ne me croyez pas. Tenez !

Outré, Alphonse Loukoula ouvrit sa sacoche et en sortit un document plié qu'il tendit à Malko.

— Voilà, c'est le billet d'avion de Rafik avec la réservation. J'avais oublié de le lui rendre. Je l'ai toujours sur moi depuis. Il faudra qu'il explique pourquoi il n'a pas pris l'avion...

Malko examina le billet, à la lueur d'une allumette. Tout concordait.

— Très bien, dit-il, allez téléphoner.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Je ne sais pas, dit Malko. Mais cela m'étonnerait que vous ayez beaucoup d'avenir.

Une fois de plus, lui qui haïssait la violence, se retrouvait transformé en chevalier de la vengeance.

CHAPITRE XXI

Rafik Janieh, assis dans un fauteuil de son salon, un verre d'arak à portée de la main, ne dormait pas. Il avait envoyé sa femme se coucher, prétextant un mal de tête, et attendait près du téléphone. Boris l'avait prévenu en fin de journée qu'il pensait mettre la main sur Alphonse Loukoula. Ce qui soulagerait pas mal de gens, dont Rafik... Il l'avait appelé de son téléphone portable, au moment où il partait derrière Tania. Depuis, plus de nouvelles.

La sonnerie du téléphone le fit littéralement sauter en l'air. Il arracha le combiné de son socle et lança un « allô » tendu. À son « allô » répondit un chuchotement, une voix masquée et inquiète.

— Rafik ? C'est Alphonse.

Le cerveau du Libanais mit quelques secondes à réaliser. Si Alphonse Loukoula appelait, c'est qu'il avait échappé à Boris. Que les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu... Il se composa instantanément l'attitude à laquelle devait s'attendre Alphonse Loukoula. Prudence et scepticisme.

— Alphonse quoi ? maugréa-t-il. Je ne connais pas d'Alphonse...

— Alphonse ! répéta la voix étouffée. Celui que tu n'as pas vu depuis près d'un an.

Pendant plusieurs secondes, on n'entendit plus que leurs deux souffles dans le téléphone.

— Arrêtez vos conneries ! coupa-t-il. Qui êtes-vous ?

— Tu sais bien qui je suis, Rafik, répliqua la voix. J'ai besoin de toi. Depuis tout ce temps, je n'ai jamais rien dit, mais j'ai besoin de toi. Et puis, il faut que je te rende ton billet d'avion...

Une coulée glaciale fit frissonner le Libanais. C'était bien Alphonse Loukoula. Il maîtrisa sa voix pour demander, en apparence indifférent :

— Quel billet d'avion ?

— Celui du vol que tu n'as pas pris.

Le Libanais sentit sa gorge se serrer. La peur et la fureur. Si Boris avait échoué, il allait reprendre le flambeau.

— Alphonse, je te croyais mort ! dit-il d'une voix plus douce. Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai besoin de toi, répéta Alphonse Loukoula. Il faut que tu me caches.

— Où es-tu ?

— Dans une cabine téléphonique. Écoute, je te donne rendez-vous dans un endroit tranquille. Là, où je suis enterré. Je t'attends.

Il avait raccroché avant que le Libanais puisse réclamer d'autres détails.

Celui-ci s'arracha à son fauteuil, puis composa le numéro personnel de Boris. Cela sonnait dans le vide. Son téléphone portable ne répondait pas non plus. Apparemment, Alphonse Loukoula lui avait filé entre les doigts et errait maintenant dans Brazza, paniqué. Rafik Janieh répugnait pourtant à se rendre seul à ce rendez-vous. Il composa un troisième numéro. Cette fois, il obtint une réponse.

— Mohammed, c'est moi, dit-il en arabe. J'ai besoin de toi.

Il expliqua rapidement ce qui se passait au diplomate libyen. Ce dernier n'était pas chaud pour l'accompagner.

Viens me retrouver lorsque tu auras terminé avec Loukoula, conclut-il. Rafik Janieh raccrocha furieux, alla dans son bureau s'équiper. Entre Boris qui avait disparu et Mohammed Tarki qui se dégonflait, il se retrouvait avec le sale boulot sur les bras.

Même en faisant abstraction du ciel sans étoiles, l'endroit aurait été particulièrement sinistre. Malko avait garé sa voiture beaucoup plus loin dans le boulevard du Maréchal Lyautey, gagnant à pied l'enclos réservé aux victimes du DC 10. Alphonse Loukoula attendait, assis sur sa tombe, ayant balayé les fleurs qui la recouvrait. Quant à Malko, il s'était dissimulé à l'extérieur de l'enceinte, dans l'ombre d'un fromager d'où il pouvait surveiller l'entrée.

Normalement, Rafik ne devait pas tarder... Malko prenait un énorme risque en déclenchant ce rendez-vous. Hélas, il n'avait guère le choix. Et si Rafik Janieh ne venait pas seul, eh bien, il aurait encore l'avantage de la surprise.

Il entendit un bruit de moteur et, quelques instants plus tard, un vieux break Peugeot s'arrêta devant la grille du cimetière. D'abord il n'en sortit personne. Rafik Janieh examinait les lieux. Probablement rassuré, il descendit. Malko sentit son estomac se serrer. Dans sa main droite, le Libanais tenait une lourde carabine, une arme pour la chasse aux éléphants ! Le Herstell de Malko n'était pas de taille et, surtout, n'avait pas la même portée.

Rafik se dirigea d'un pas décidé vers l'entrée de l'enclos, la carabine au poing. Son visage pointu se tournait dans toutes les directions, inspectant tous les recoins du petit cimetière. Il contourna la stèle centrale et aperçut Alphonse Loukoula. Immédiatement, il s'arrêta pile, épaula son arme et cria :

— Alphonse, tu as mon billet ? Montre-le !

Alphonse Loukoula, sachant Malko derrière le Libanais, sortit le billet de sa sacoche et le brandit. Évidemment, Rafik ne pouvait pas distinguer ce que c'était.

— Jette-le par terre ! dit-il, et recule.

Loukoula obéit. Le Libanais s'approcha en courant, prit le billet d'avion, l'examina rapidement et le mit dans sa poche.

— Viens, dit-il d'une voix plus douce, on va s'en aller. Excuse-moi. Je croyais que tu avais de mauvaises intentions.

Alphonse Loukoula se rapprocha de lui. Le Libanais l'observait.

— Je suis bien content de te voir vivant, lança-t-il. Tu as été con de disparaître comme ça. Je devais te dire de descendre à N'djamena dès que tu aurais été dans l'avion. On ne voulait pas te dire avant ce qu'il y avait dans la valise, pour que tu ne paniques pas. Allez viens, maintenant.

Alphonse Loukoula ne répondit pas. Il entendit à peine le bla-bla du Libanais, guettant la réaction de Malko. Il passa devant le Libanais, se dirigeant vers la sortie. Il n'avait pas fait un mètre que Rafik Janieh leva son arme et lui tira dans le dos. La détonation assourdissante brisa le silence de la nuit. Alphonse Loukoula sembla projeté en avant par une main invisible et demeura allongé à plat ventre sur le gravier de l'allée, juste en face de sa propre tombe. Foudroyé par la balle à ailette.

Rafik était en train de fouiller ses poches lorsque quelque chose de froid et de dur se posa sur sa nuque.

— Doucement ! ordonna Malko. Relevez-vous doucement.

Il enfonçait le canon de son pistolet dans son cou, juste sous l'oreille. D'un coup de pied, il écarta la carabine, puis fouilla Rafik, trouvant un pistolet automatique glissé dans sa ceinture. Alors seulement, il le força à se retourner et le Libanais le reconnut.

— Nous avons un compte à régler, dit Malko.

Il aurait pu sauver Loukoula, en tirant avant Rafik, mais il n'en avait pas vraiment eu envie. Le Congolais avait été assez précis sur Thomas Hauser pour que Malko n'ait, hélas, aucun doute. Il n'avait plus besoin du témoignage d'Alphonse Loukoula. Ce soir, il se sentait déshumanisé, transformé en un bras impitoyable de la justice divine. Il irait le plus loin possible même si ce n'était pas expressément sa mission. Les tombes, autour de lui, lui auraient rappelé, s'il l'avait oublié, que l'attentat n'avait pas été une abstraction, que des dizaines de passagers avaient péri d'une façon horrible, en partie à cause des deux hommes qui se trouvaient avec lui dans ce cimetière.

— Qu'est-ce que vous voulez ? bredouilla Rafik. Je peux vous expliquer...

— Je veux d'abord ceci, dit Malko en lui reprenant le billet d'avion.

— C'est un hasard, je n'ai pas pu partir, gémit le Libanais. C'est ce salaud de Loukoula qui a mis la bombe.

— Et c'est lui aussi qui l'a fabriquée ? demanda Malko avec une ironie glaciale.

Rafik changea d'attitude. C'est d'une voix suppliante qu'il plaida :

— On nous a menacés. Ils nous auraient tués.

— Qui ça « ils » ?

Pas de réponse. Il passa la main dans ses rares cheveux noirs ébouriffés, essayant de paraître pitoyable, mais il ressemblait tout simplement à un rat affolé qui se débat dans un piège. Un rat encore capable de mordre.

Malko éprouvait son malaise habituel, comme chaque fois qu'il était confronté à la mort. Celle que l'on donne. Il savait très bien que si Rafik sortait de ce cimetière vivant, il trouverait un moyen de truquer la justice.

Rafik, pour l'instant, était prêt à n'importe quoi pour sauver sa peau même provisoirement. Le Libanais lui adressait des regards suppliants, suant sang et eau, sautant d'un pied sur l'autre.

— Quel est le vrai commanditaire de ce crime ? demanda Malko.

Rafik secoua la tête énergiquement.

— Sur la tête de ma mère, je ne sais pas, c'est Issam qui a tout traité. Moi, je n'étais qu'un exécutant... Je ne savais rien.

— C'est quand même vous qui avez activé le détonateur...

— C'était pour qu'elle explose à l'escalier de N'djamena. Ils ne voulaient tuer personne.

— Qui, « ils » ?

Le silence de nouveau. Malko en avait assez de ces jérémiades. Il affermit son Herstell dans sa main et regarda l'endroit où il allait tirer : la poitrine de Rafik Janieh. Le Libanais croisa son regard et poussa un hurlement déchirant.

— Non ! Non ! Je vais vous dire.

— Vite, dit Malko glacial.

Son index avait déjà commencé à enfoncer la détente du Herstell. Rafik Janieh se trouvait à quelques dixièmes de millimètres de l'éternité.

— C'est Mohammed Tarki, le Libyen qui m'a remis la valise piégée, dit-il.

— Je croyais qu'elle était arrivée de Côte d'Ivoire, objecta Malko.

Le Libanais secoua la tête.

— C'est ce qu'Alphonse croyait. Parce que je le lui ai dit. En réalité, elle est arrivée à Brazza par la valise diplomatique libyenne et c'est Tarki qui me l'a remise. Mais j'ai raconté cela à Alphonse pour brouiller les pistes.

— Pourquoi les Libyens ont-ils commis ce crime ?

— Pour se venger du président Sassou N'Guesso qui se rapproche trop des Etats-Unis. Le colonel Kadhafi est furieux. Il voulait donner un avertissement au Congo.

Rafik se tut et essuya son front couvert de sueur avec un mouchoir à carreaux, guignant Malko du coin de l'œil.

— Vous me croyez ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Oui, dit Malko. Où se trouve Mohammed Tarki ?

— Dans son ambassade.

Malko lui adressa une esquisse de sourire glacial :

— Très bien. Vous avez une chance de sauver votre peau. Si vous arrivez à l'en faire sortir et à me l'amener, je vous livre tous les deux au colonel M'Boukou. Après quelques années dans une prison congolaise – si on ne vous exécute pas – vous regretterez peut-être de ne pas être mort...

— D'accord ! D'accord ! se hâta d'accepter Rafik Janieh. Je sais comment faire. Allons-y ! Allons-y.

La terreur le rendait fébrile. Il avait visiblement hâte de sortir de ce cimetière. Malko le poussa devant lui avec le canon de la carabine, remettant son Herstall dans sa ceinture. Le Libanais se glissa au volant de sa voiture, Malko prit place à côté de lui, le canon de la carabine enfoncé dans son flanc, le doigt sur la détente de l'arme.

Il leur fallut moins de cinq minutes pour se retrouver devant la petite ambassade libyenne, en face de l'hôpital général. La villa blanche isolée au milieu du jardin était sombre, le drapeau amené. Rafik Janieh posa la main sur la poignée de la portière. Malko l'avertit aussitôt :

— Si vous tentez d'entrer, vous êtes mort.

Le Libanais grimaça un acquiescement, et dit d'une voix rauque :

— Je sais comment faire.

Malko, garé sur le terre-plein en face de l'ambassade non gardée, regarda le Libanais se diriger vers la porte du jardin. L'extrémité du canon de la carabine était appuyée sur le rebord de la glace baissée. L'arme braquée sur Rafik Janieh. À une distance de dix mètres, le Libanais n'avait pas une chance sur un million de lui échapper. Il le vit appuyer sur la sonnette et attendre.

Mohammed Tarki était en train d'égrener un chapelet d'ambre lorsque la sonnerie de la porte le fit sursauter. Sans allumer, il ouvrit la fenêtre du bureau où il se trouvait, au premier étage et scruta l'extérieur. Le lampadaire proche éclairait assez pour qu'il reconnaisse la silhouette trapue de Rafik Janieh. Un soulagement immédiat lui gonfla la poitrine : c'était la fin du cauchemar. Il rentra à l'intérieur et descendit en toute hâte, se heurtant à un des gardes de l'ambassade, alerté par le coup de sonnette.

— J'y vais, fit le diplomate. Je sais qui c'est.

Il déverrouilla la porte et traversa les quelques mètres le séparant de la grille.

— Viens vite ! chuchota Rafik. Il est là, avec moi.

Le diplomate libyen regarda par-dessus son épaule et aperçut une silhouette dans la voiture, trop loin pour qu'il puisse l'identifier.

— Tu ne l'as pas tué, reprocha-t-il.

— Après, affirma Rafik, mais il a des choses intéressantes à dire. Je voulais que tu les entendes. Ensuite, je te ramènerai et je m'occuperai de lui.

Mohammed Tarki regarda autour de lui : personne dans l'avenue Liautey. Il tira une clef de sa poche et déverrouilla la porte, refermant derrière lui. Il venait de tourner pour la seconde fois la clef dans la serrure quand une violente détonation éclata dans son dos. Il se retourna : Rafik Janieh titubait, les deux mains contre sa poitrine.

Le diplomate libyen n'eut pas même le temps de se retourner à nouveau pour tenter de rouvrir la porte.

Une flamme orange jaillit de la voiture arrêtée et il eut l'impression qu'une barre d'acier le clouait à la porte. La balle blindée de la carabine venait de faire éclater son cœur et tous les vaisseaux autour. La vue de Mohammed Tarki se brouilla et il glissa le long de la porte, mort avant d'avoir touché le sol. Lorsque le garde de l'ambassade surgit, pistolet-mitrailleur au poing, il n'aperçut que deux cadavres et les feux rouges d'une voiture qui s'éloignait.

Pas une seconde, Malko n'avait eu l'intention d'épargner Rafik Janieh et Mohammed Tarki. Il avait toujours eu beaucoup de mal à tuer de sang-froid, mais dans ce cas précis, il n'éprouvait pas le moindre remords. Les trois hommes qui venaient de mourir étaient coupables d'un crime abominable et lâche. Les quarante-neuf stèles de marbre noir étaient là pour le rappeler.

Il tourna un peu dans Brazzaville, puis décida que la partie la plus difficile de sa mission attendrait l'aube. Il avait besoin d'un peu de calme avant d'affronter cette dernière épreuve.

— Laisse-moi prendre de la glace, j'ai mal ! supplia Tania Missitout.

Boris grogna une réponse indistincte. Après s'être débarrassé de ses deux complices avec une boîte de caviar, il avait ramené la jeune femme chez elle.

Pour « l'interroger »...

Cela avait commencé par un bon petit viol, comme ça, sans véritable envie, pour se venger de son échec. À genoux, Tania avait dû le faire

jouir dans sa bouche et ensuite le remettre en forme pour que Boris puisse s'en servir de toutes les façons. Elle avait subi ces viols variés les dents serrées. Boris aurait été capable de la tuer si elle avait résisté. Ensuite, il avait recommencé à la battre, tentant de lui faire avouer où se trouvait le mystérieux « Antoine » à Kinshasa... Martelant systématiquement son visage de coups, lui faisant éclater la bouche, lui cassant le nez. Tania se demandait combien de temps elle tiendrait. Sachant qu'il n'y avait aucune chance qu'il la défère aux autorités légales : l'affaire qu'il traitait était parallèle, officieuse.

Pour reprendre des forces, Boris avait ouvert une bouteille de vodka et buvait au goulot. Très sensible à l'alcool, comme tous les Africains, il était pratiquement ivre mort... Profitant de ce répit, Tania se traîna jusqu'au réfrigérateur et y prit des cubes de glace qu'elle passa sur son visage martyrisé.

Pendant qu'elle se soignait, Boris s'approcha, nu comme un ver, le sexe pendant, les yeux injectés de sang. Cherchant ce qu'il pouvait encore lui faire.

— Viens ! fit-il, j'ai encore envie de ton cul.

Les yeux de la jeune femme tombèrent alors sur un pic à glace terminé par une boule de bois, posé sur les glaçons. Elle s'en empara et, comme pour obéir à son bourreau, prit son sexe dans sa main gauche ; Boris ferma les yeux de contentement. Tania brandit le pic à glace et l'enfonça de toutes ses forces, transperçant le membre.

Boris poussa un hurlement effroyable, tétanisé par la douleur atroce. Tania bondissait déjà. Attrapant un marteau, elle se mit à défoncer le crâne de Boris, hurlant comme une damnée. En quelques coups, la boîte crânienne céda et le fer du marteau s'enfonça directement dans le cerveau. Dans ses convulsions, Boris arracha la pointe qui le clouait au mur et tomba, secoué par les spasmes de l'agonie. Tania frappa jusqu'à ce que son crâne soit réduit en pulpe.

Il était à peine sept heures du matin lorsque Malko s'arrêta devant la villa du chef de station de la CIA, dans la cité de l'OMS. Exceptionnellement, il faisait beau.

L'Américain apparut à son premier coup de sonnette, en tenue de jogging. Surpris, mais plutôt chaleureux.

— Je ne vous attendais pas si tôt, remarqua-t-il. Que se passe-t-il ?

— J'aimerais vous parler, dit Malko. Puis-je entrer ?

— Avec plaisir, je courrais plus tard. Maureen va partir au bureau dans quelques minutes.

Sa femme travaillait également à l'ambassade américaine. Ils attendirent que le bruit de sa voiture se soit estompé, en buvant un café immonde. Malko avait le cœur serré.

— Thomas, dit-il, j'ai retrouvé Alphonse Loukoula.

L'Américain changea de couleur.

— Non ! Où est-il ?

— Dans le coffre de ma voiture, annonça paisiblement Malko. Je l'ai intercepté hier soir, grâce à une information. Il faudra remercier Jacky the Sailorman, il m'a été très utile...

— Mais bon sang, vous ne l'avez pas abattu, ce salaud ? s'indigna Thomas Hauser.

C'était le moment pénible. Malko plongeait son regard dans les yeux bleus de l'Américain.

— Thomas, dit-il, Alphonse Loukoula m'a longuement parlé. Il est prêt à répéter ce qu'il m'a dit. Mais je veux l'entendre d'abord de votre bouche.

Thomas Hauser détournait le regard.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que ce salaud a inventé ?

Sa voix n'était plus qu'un croassement.

— C'est vous qui avez permis le passage à la douane congolaise de la Samsonite contenant la charge qui a fait exploser le DC 10.

L'Américain frappa du poing sur la table.

— Vous êtes dingue ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Malko secoua la tête.

— Thomas, je ne vous demande pas si vous l'avez fait, mais *pourquoi*.

L'Américain demeura muet. Une grosse veine battait sur sa tempe. Il regarda autour de lui et marmonna :

— Tout cela est fou. Comment pouvez-vous croire un type pareil ?

— Parce qu'il dit la vérité, fit Malko. J'ai aussi son carnet où se trouve votre numéro de téléphone personnel. Comment pouvez-vous l'expliquer ?

— Je n'en sais rien, dit rageusement l'Américain. Il a pu se le procurer. Mais enfin où est ce type ? Que vous a-t-il raconté ? Qui lui a donné cette valise piégée ?

— Thomas, répliqua Malko, c'est la Direction Générale de Langley qui m'a chargé de cette mission. Retrouver les responsables de cet attentat. Je les ai retrouvés. Du moins le dernier échelon. Or, vous en faites partie. Je serai obligé de le mettre dans mon rapport, même si cela est plutôt terrifiant. Sauf si vous me prouvez le contraire.

— OK, OK, je comprends, dit Thomas Hauser d'une voix plus conciliante. Nous allons à l'ambassade et on va interroger ce salaud devant témoins. Vous m'attendez une seconde, je m'habille.

Malko se versa un café. Cinq minutes plus tard, Thomas Hauser le rejoignit, les traits un peu moins tirés. À son haleine, Malko vit qu'il avait bu. Son regard était plus assuré, ses gestes plus fermes.

— Allons-y ! lança-t-il d'un ton presque jovial.

Ils sortirent dans le jardin, Malko menant la marche.

Il s'approcha de sa voiture. Parvenu à la hauteur de la portière avant, il se retourna.

Thomas Hauser venait d'arracher un Colt 45 automatique de sa ceinture. Il arma le chien et, le bras tendu, appuya sur la détente, l'arme dirigée vers le coffre de la Toyota. Les détonations se succédèrent si rapidement qu'on aurait cru une rafale d'arme automatique ; la culasse demeura ouverte, le chargeur vide. Thomas Hauser releva la tête, une lueur bizarre dans le regard.

— Il a payé, ce salaud ! lança-t-il.

Malko secoua la tête avec tristesse.

— Thomas, vous n'auriez pas dû...

Il alla au coffre troué comme une écumoire et l'ouvrit. Les traits de Thomas Hauser se tirèrent d'un coup, découvrant l'espace vide. À son regard, Malko comprit que s'il était resté une cartouche, l'Américain l'abattait sur place. Pendant quelques interminables secondes, les deux hommes se défièrent du regard. Puis Malko dit avec tristesse :

— Alphonse Loukoula est prêt à témoigner. Ainsi que Rafik Janieh. Je les ai mis en sûreté.

Le regard de l'Américain vacilla, ses épaules se voûtèrent. Il semblait KO debout ; Malko tendit la main vers le Colt.

— Donnez.

Thomas Hauser abandonna son arme sans résistance puis, de lui-même, rentra dans la maison où il s'effondra contre la table de la cuisine. Malko posa l'arme vide à côté de lui.

— Maintenant, dites-moi la vérité. Pourquoi avez-vous fait passer la douane à cette valise ?

Thomas Hauser, la tête dans ses mains, demeura plusieurs minutes sans répondre. Enfin, il se décida à parler d'une voix monocorde.

— Depuis plus d'un an, j'avais monté un réseau de renseignements sur le Liban. D'abord pour obtenir des informations sur nos otages, ensuite pour tenter de pénétrer des groupes terroristes.

— Langley était au courant ?

— Bien sûr.

— Avec qui, ce réseau ?

— Principalement Issam Hadjez et Rafik. Ils avaient de nombreux contacts avec Beyrouth et leur qualité de chiites leur donnait accès à des points sensibles. D'ailleurs, j'ai obtenu en temps réel à plusieurs reprises des informations précieuses, pour lesquelles Langley m'a félicité.

— Langley connaissait les noms de vos informateurs ?

— Oui.

Voilà pourquoi on avait envoyé Malko à Brazza. On soupçonnait déjà Thomas Hauser.

— Continuez, Thomas, l'encouragea-t-il.

L'Américain avait les larmes aux yeux.

— J'ai fait une connerie, avoua-t-il. Au bout de trois mois, Rafik est venu me trouver pour me dire qu'ils ne pouvaient pas continuer à me renseigner sans une compensation. Que c'était trop dangereux...

— Et ils vous ont demandé de couvrir leur trafic de drogue.

Thomas Hauser hocha la tête affirmativement. Histoire classique. Le renseignement était un jeu féroce où, lorsqu'on perdait son éthique, tout pouvait arriver. Thomas Hauser ne l'avait pas compris. Comme disent les Allemands : « Quand on dîne avec le Diable, il faut une très longue cuillère... »

— Vous avez rendu compte ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Langley n'aurait jamais accepté. En même temps, je me disais que je pouvais peut-être aboutir à la libération des otages de Beyrouth. Alors, j'ai pris sur moi, me disant que cela n'aurait qu'un temps. Ils ne m'avaient jamais dit explicitement qu'il s'agissait de drogue...

Pauvre excuse... Malko n'arrivait plus à saisir le regard de son interlocuteur. Détruit.

— Et le soir de l'attentat ?

— C'était comme les autres fois. Je m'étais engagé à être présent pour chaque expédition. J'ai bien vu qu'Alphonse Loukoula avait peur, mais j'ai mis cela sur le compte de l'émotion. Et je l'ai aidé.

Il n'y avait plus rien à dire. Malko voulut quand même poser une ultime question.

— Et le lendemain ? Vous n'avez pas eu envie de tout raconter ?

Thomas Hauser secoua la tête et dit d'une voix pleine de lassitude.

— Cela n'aurait pas ressuscité les cent-soixante-dix passagers. Et moi, dans ce cas, j'étais foutu. Et je ne pouvais même pas incriminer Issam et Rafik sans me condamner moi-même. Quant à Loukoula, je croyais sincèrement qu'il était mort.

— Langley ne s'est pas étonné de l'arrêt brutal de votre réseau ?

— J'ai continué à leur fournir de fausses informations pendant trois mois.

La boucle était bouclée.

— Bien, dit Malko, pouvez-vous mettre cela par écrit, maintenant ?

— Si vous voulez.

Thomas Hauser alla chercher du papier et commença à écrire. Lorsqu'il eut terminé, Malko relut le texte et le mit dans sa poche.

— Très bien, dit-il. Ma mission est terminée. Je vous ai menti : Loukoula et Rafik sont morts. Mais je suis quand même obligé de rendre compte. Je prendrai l'avion ce soir.

Il se leva et partit sans serrer la main de Thomas Hauser. Il était au

volant de sa voiture lorsqu'il entendit une détonation sourde venant de la maison du chef de station de la CIA. Il retourna alors dans le bungalow. Thomas Hauser était là où il l'avait laissé. Le chargeur vide du Colt gisait à terre, à côté du pistolet dans lequel l'Américain avait remis un chargeur neuf. Il s'était tiré une seule balle sous le menton et le projectile lui avait arraché une partie du visage avant de ressortir par le sommet de son crâne. L'odeur fade du sang mêlée à l'âcre senteur de la cordite lui donna un haut-le-cœur.

Peut-être aussi le brutal sentiment d'impuissance qui l'étreignit. Il avait été aussi loin que possible mais les quatre hommes qui venaient de mourir en quelques heures n'étaient pas les seuls coupables. Le vrai responsable se trouvait à Tripoli, c'était le colonel Kadhafi. Tant que le monde tolérerait des Etats terroristes, les avions sauteraient, les innocents mourraient et les vrais coupables demeureraient en liberté.

- (1) Il s'agit de francs CFA. Environ 200 francs.
- (2) Tu vas me sodomiser ?
- (3) Blanc.
- (4) Poste de Sécurité Publique.
- (5) La ville africaine.
- (6) Voir SAS n° 100, *Les Canons de Bagdad*.
- (7) Voir SAS n° 96, *L'Inconnu de Leningrad*.
- (8) Un dernier pour la route ?
- (9) Sapeur : Africain habille précieusement, avec recherche.
- (10) Jacky le Marin.
- (11) Front de Libération de l'Enclave de Cabinda.
- (12) Écrevisses.
- (13) Police.
- (14) Voir SAS n° 96. *L'Inconnu de Léninegrad*.
- (15) Bouygue Off Shore.
- (16) Le KGB.
- (17) Chef de poste du KGB.
- (18) Petit pigeon.
- (19) Voir SAS n° 99. *Mission à Moscou*.
- (20) Tant pis !
- (21) A la grâce de Dieu !
- (22) Kinshasa.